DEUX OUESSANTINES

DE CARACTÈRE

FRANÇOISE BLIN-RUAUDEL

TEXTES

ANDRÉ MINIOU

DOCUMENTATION

FRANÇOISE BLIN-RUAUDEL

Après une carrière d'hispanisante l'ayant conduite à occuper plusieurs postes dans les îles, notamment en Corse, en Guadeloupe, à Saint-Pierre-et-Miquelon et à La Réunion, Françoise Blin-Ruaudel a poursuivi des études de lettres modernes à l'Université de Haute-Bretagne (Rennes 2). Elle s'est d'abord consacrée à la thématique de l'enfermement insulaire dans deux romans réunionnais, puis elle s'est intéressée aux îliennes de l'Armor avec un DEA sur *L'Amour, la mer et la mort dans la littérature des femmes au XX*^{ème} *siècle*.

En juillet 2004, elle est intervenue dans les Rencontres littéraires « Mer et Littérature » organisées par l'Association Bibliographie de Bretagne à Douarnenez , sur *L'Attente des femmes de marins dans trois ports bretons,* et a participé en août 2004 aux *Figures de l'Insularité*, lors du Sixième Salon du Livre Insulaire à Ouessant, avec une communication sur *Deux Femmes de mer à Ouessant* : *entre « légende noire » et « légende dorée*. » : *Eugénie Tual la femme marin et Rose Héré l'héroïne du « Vesper »*.

En 2007, dans le cadre du Salon du Livre Maritime à Concarneau et de l'Association des Amis de Marie Le Franc dont elle fait partie, elle a fait une conférence sur la traversée maritime des femmes, en évoquant les figures de Flora Tristan, de Clara Malraux et d'une héroïne de Marie Le Franc.

Note au lecteur : références des abréviations : (N/S) Noël Speranze. (I/O) Images Ouessantines (G/I) Grandeur des îles (F/M) Femmes la mer (F/P) Filles de la Pluie. Voir aussi la bibliographie.

© Françoise BLIN-RUAUDEL - André MINIOU Publié à l'occasion de la 10ème édition du salon international du livre insulaire. Association Culture, Arts et Lettres des îles. BP 10. Village de Toulalan. 29242 OUESSANT. www.livre - insulaire .fr
Imprimé à Brest : Ouestélio. Dépôt légal décembre 2008 ISBN.978-2-9533429-0-1

DÉDICACE

Cet ouvrage, en mémoire de ma mère et de ma sœur aînée qui se seraient réjouies de sa publication.

Je le dédie à ma fille Héloïse qui m'a accompagnée et soutenue tout au long de ce parcours insulaire.

PRÉFACE

Le livre que vous vous apprêtez à lire parle de deux femmes, Ouessantines de naissance, et a été écrit par une femme, Ouessantine de cœur. S'adresse-t-il pour autant uniquement à des femmes en général, et même à des Ouessantines en particulier ? Bien sûr que non. C'est d'ailleurs pour cette raison que cette préface est rédigée par un homme, simple « compagnon de route » d'Ouessant depuis plus de vingt ans, aux côtés d'Henri Queffélec d'abord, puis de toute l'équipe du Salon international du livre insulaire.

Depuis dix ans, Enez Eusa devient fin Août le creuset de toutes les littératures insulaires, cœur battant d'un archipel des lettres aux ramifications mondiales. En cela, elle reste fidèle à sa tradition de navigation au long cours, du temps où les femmes cultivaient l'île tandis que les hommes s'éparpillaient de par les sept mers. Combien de projets éditoriaux ont vu le jour au bord d'un stand ou d'un comptoir depuis la 1ère édition en 1999 ?

Le travail de Françoise Blin-Ruaudel s'inscrit dans ces rencontres fécondes durant le colloque « Figures de l'insularité bretonne » lors de l'édition 2004. Sa communication sur « Deux femmes de mer à Ouessant entre « légende noire » et « légende dorée » » illustrait ses recherches universitaires sur les îliennes de l'Armor. L'aboutissement de ses démarches, grâce au concours de C.A.L.I., vous permet aujourd'hui de mieux connaître ces Deux Ouessantines de caractère et de vous replonger dans « les riches heures de l'île haute ».

À quelques années près, Rose Héré (1862-1945) et Eugénie Tual (1862-1937) ont vécu à la même époque. Toutes deux sont nées sous le Second Empire (1852-1870), mais ont surtout traversé l'IIIème République (1870-1940), seule Rose Héré connaissant le régime de Vichy du maréchal Pétain (1940-1944) et le gouvernement provisoire du général de Gaulle (1944-1946). Certes, « la sauveteuse du Vesper » a acquis une notoriété plus grande que « la pêcheuse du Stiff ». Mais toutes deux pourraient servir d'archétype à la fois sociologique et littéraire.

Elles sont nées avec le phare du Créac'h et étaient jeunes femmes lors de son électrification en 1888. Elles ont connu l'érection des phares de la Jument (1904-1911), de Kéréon (1916) et de Nividic (1936). Eugénie Tual vivait même au pied du vénérable phare du Stiff (inauguré en 1695).

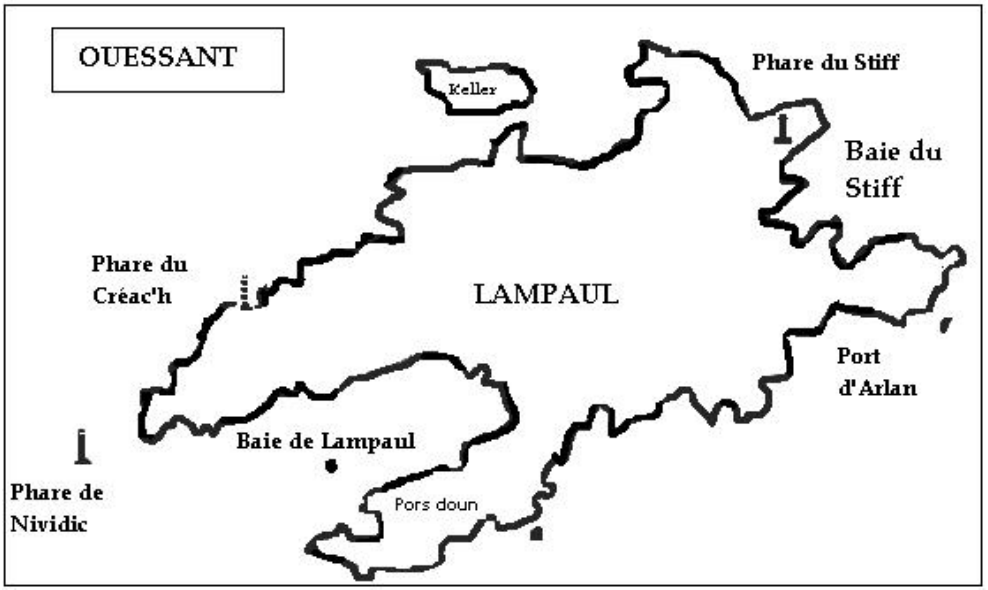
Elles ont assisté aux derniers grands naufrages dans les eaux insulaires : celui du *Drummond Castle* en 1896, celui du *Chanaral II* en 1902, celui du *Vesper* en 1903 (au cours duquel Rose Héré devint célèbre). Elles ont été les témoins de l'apogée démographique (au recensement de 1911 : 2.953 h sur 15,58 km^2, soit 190 h / km^2) et de la ferveur catholique sous les ministères des recteurs Jacques Marie-Picart (1847-1875), Paul Le Roux (1875-1890), Amédée Salaün (1890-1920), Jean-Marie Jain (1920-1928) et Louis Bossennec (1928-1937).

Elles ont pu inspirer quelques écrivains cédant parfois aux charmes de « l'île enchanteresse » pour une vision exagérément idyllique ou nourris aux peurs ancestrales autour de « l'île de l'épouvante » pour une peinture presque grand-guignolesque : Anatole Le Braz dans *Le sang de la sirène* (1897), suite à son passage dans l'île en 1895 ; Bernhard Kellermann dans *La mer* (1910), suite à son séjour dans l'île en 1907 (l'héroïne du roman, *Roseher*, tire évidemment son prénom de Rose Héré) ; André Savignon dans *Filles de la pluie* (1912), dont un chapitre s'intitule « Un souvenir du *Vesper* ». Elles ont pu enfin apparaître sous la plume d'autres femmes : Marie Le Franc dans *Dans l'île* (1932) d'une façon romanesque, et d'Yvonne Pagniez dans *Ouessant* (1935) d'une façon réaliste.

Mais il est toujours difficile de déceler la part de la liberté romanesque dans tous ces récits. C'est tout le mérite de Françoise Blin-Ruaudel dans sa double reconstitution biographique que d'avoir su raconter simplement ces deux histoires de femmes sans céder aux envolées lyriques. Ses recherches séduiront sans doute tous les amoureux d'Ouessant et tous les passionnés d'Histoire, ces deux qualités n'étant pas forcément antinomiques. Car comme l'énonce Paul Veyne : *«L'Histoire raconte des événements vrais qui ont l'homme pour acteur : l'histoire est un roman vrai»*.

Éric Auphan

Éric Auphan est professeur d'Histoire en classes préparatoires littéraires, Vice-président de l'Association des Amis d'Henri Queffélec et nésophile incurable.


OUESSANT
Keller
Phare du Stiff
Baie du Stiff
Phare du Créac'h
LAMPAUL
Port d'Arlan
Baie de Lampaul
Phare de Nividic
Pors doun

DEUX OUESSANTINES

DE CARACTERE

Eugénie Tual La Pêcheuse du Stiff

Rose Héré La Sauveteuse du Vesper

Les êtres ne sont pas là où nous les imaginons
Anne-Josée Lemonnier
Chaque mot cherche
la juste place
entre mort et vie
Guénane

Approches insulaires

Qui n'a pas rêvé un jour de compter parmi ses ancêtres une figure célèbre en son temps ou qui l'est devenue depuis ? Qui ne caresse l'espoir de rencontrer, en faisant son arbre généalogique, des aïeux au nom prestigieux et au destin remarquable ?

J'ai fait partie de ces rêveurs insatisfaits. D'où peut-être les élans m'incitant à vivre « par procuration » deux existences de femmes hors du commun, inscrites dans ces *Finis Terrae* immergées dans le grand Atlantique que sont les îles bretonnes du Ponant ?

Je sens également en moi un besoin d'enracinement, à la fois maritime et terrien, aussi profond que complexe. En effet, ce n'est sans doute pas un hasard si, à plusieurs reprises, je me suis posée, de façon plus ou moins durable, sur ces morceaux de terre circonscrits par des mers plurielles, que ce soit la Manche pour Jersey, la Méditerranée pour la Corse, la mer Caraïbe pour la Guadeloupe et Terre-de-Haut dans l'archipel des Saintes, l'Océan Indien pour la Réunion que je préférais appeler l'île Bourbon, sans oublier l'Atlantique nord pour l'étrange Saint-Pierre-et-Miquelon où je vécus deux années noyées de brumes au printemps et magnifiées par les soleils d'automne.

Mais comment décrypter les cheminements de soi depuis l'enfance et acquérir la certitude de leurs implications dans le présent ?

Les raisons d'un attrait sont toujours mystérieuses. On s'épuiserait à vouloir les trouver.[1]

1- Denise Le Dantec : *Ile Grande promenade première*, « Terre d'encre », Éditions du Laquet, Martel, 2000, p.47.

Quoi qu'il en soit, riche de ces multiples expériences insulaires, je continue à m'interroger sur le sens profond de mes liens avec l'île et à me nourrir des réflexions de ceux qu'elle fascine, glanées au hasard de mes lectures :

> *L'île est le lieu où l'on meurt, le lieu d'où on exhume d'autres voix, celles de la mémoire, des mythes et des légendes. L'île est le lieu de la solitude et celui de la plénitude. Passé, présent, futur s'y concentrent. L'île, comme le château de Falch'un* [2]*, est un lieu où « tout est possible, où rien ne s'est passé mais où rien non plus n'a été oublié ».*[3]

Alors, le moment est sans doute venu de remonter le cours du temps et d'entendre quelques-unes de ces voix, bien qu'il soit ardu, voire artificiel, de prendre la place des êtres, déformés par la rumeur écrite ou orale, ou simplement estompés par le temps qui passe, surtout quand on ne partage pas la même origine, à moins qu'un certain recul ne génère plus d'objectivité.

Cependant, j'ose entreprendre ce parcours de mémoire îlienne, et sans plus tarder, je laisse la parole aux deux Ouessantines que j'ai « rencontrées » il y a plusieurs années à l'occasion d'un projet de thèse sur *Les Iliennes et l'Armor*, [4] puis « retrouvées » dans le cadre du 6ème Salon du Livre Insulaire à Ouessant.

Ce dimanche-là, le 24 août 2004, il s'est passé quelque chose d'unique dans ma vie : pour la première fois, je parle devant un public insulaire auquel se sont joints quelques visiteurs, et suscite, me semble-t'il, une étrange ardeur : difficile alors d'oublier le chaleureux accueil de ces personnes (inconnues de moi pour la plupart), ayant renoncé à leurs occupations habituelles, juste après la messe dominicale à l'église du Bourg de Lampaul, pour écouter les six intervenants de *Figures de l'insularité bretonne*, table ronde organisée par un groupe universitaire de Rennes 2 [5] réunissant des professeurs de l'enseignement secondaire et supérieur, notamment à l'UBO [6], passionnés de Bretagne et de sa littérature maritime.

2- Yves Elleouët : *Falc'hun*, Gallimard, 1976.

3- Pierre Abgrall : L'Ile, l'océan, le continent, Europe, *Littérature de Bretagne*, Yves Ellouët, 1985, n°913, p. 307.

4- *Iliennes de l'Armor* : L'Amour, la Mer et la Mort dans la littérature insulaire en prose des femmes de Bretagne et d'ailleurs au vingtième siècle, Projet de thèse pour l'obtention d'un DEA en Littérature, Langue et Représentation, sous la direction de Marc Gontard, Université de Haute-Bretagne, Rennes 2, Année universitaire 2001-2002.

5- Université de Haute-Bretagne, présidée depuis le 13 janvier 2006 par Marc Gontard, ex-responsable de l'Erellif, affilié au Celicif, Laboratoire de recherches littéraires et linguistiques francophones, devenu aujourd'hui le Prefics, dirigé par Philippe Blanchet.

6- Université de Bretagne Occidentale à Brest, dont le président actuel est Jean-Pierre Bodéré.

À la fin de ma communication, plusieurs membres de l'assistance se disent vivement intéressés et même émus par ces *Deux Femmes de mer à Ouessant*.[7] Les plus fervents se trouvent parmi les descendants de l'une de ces deux Ouessantines. À ma grande surprise, ils me disent qu'à cette occasion ils ont *découvert* ou *redécouvert* leur grand-tante et leur arrière-grand-tante Eugénie Tual, dite *Nène la femme-marin*.

Pas d'échos particuliers en revanche du côté de l'autre femme que je viens d'évoquer, Rose Héré, bien connue dans l'île comme *l'héroïne du Vesper* (je comprendrai plus tard que deux de ses descendants ont déjà quitté Ouessant pour rejoindre Marseille ou l'Aveyron.)

On me demande si je vais publier cette petite présentation. Je marque une hésitation, car je n'ai pas prévu de suite à cette communication, mais pourquoi pas ?

Place donc à la réflexion autour d'une publication plus substantielle et illustrée par une iconographie suggestive. Les échos favorables recueillis auprès des responsables du *Salon du Livre Insulaire*, et notamment d'Isabelle Le Bal, sa fondatrice, qui me fait part de l'émotion des anciennes d'Ouessant au courant de cette évocation, ont un impact certain.

Plus tard, l'adhésion d'André Miniou [8] qui défend avec autant d'ardeur que d'efficacité la mémoire de l'île, m'encourage vivement à mener à bien ce projet impliquant une collaboration avec les Ouessantins eux-mêmes que je considère comme prioritaire.

Cette fois, il ne s'agit plus seulement d'une analyse comparative opposant les aspects diabolisés et sublimés des portraits qui apparaissent dans cinq textes de la première moitié du XXe siècle : *Filles de la pluie* [9] d'André Savignon, *Ouessant* [10] d'Yvonne Pagniez, *Images ouessantines* [11] de Michel Geistdoerfer, *Grandeur des Iles* [12] d'Odette du Puigaudeau, et *Femmes de la mer* [13]d'Anne de Tourville.

7- *Deux Femmes de mer à Ouessant entre « légende noire » et « légende dorée » :* Rose Héré, l'héroïne du Vesper et Eugénie Tual, la femme-marin, Figures de l'insularité, Sixième Salon du Livre Insulaire International, Ouessant, 24 août 2004.

8- André Miniou, ingénieur de la sécurité aérienne au Centre en Routes de la Navigation aérienne/Ouest à Loperhet, est originaire de l'île où il revient fréquemment. Il a réalisé une remarquable exposition de documents concernant le passé et le présent d'Ouessant, à l'École Publique de Lampaul pendant l'été 2000. (Documents actuellement entreposés aux Phares et Balises du Créac'h.)

9- André Savignon : *Filles de la pluie*, Grasset, 1912.

10- Yvonne Pagniez : *Ouessant*, Stock, 1935.

11- Michel Geistdoerfer : *Images ouessantines*, Rieder, 1940.

12- Odette du Puigaudeau : *Grandeur des îles*, Julliard, 1945.

13- Anne de Tourville : *Femmes de la mer*, Le Livre contemporain, 1958

En effet, afin de mieux cerner le destin de chacune de ces deux femmes, il importe de se référer également aux récits figurant dans les journaux de l'époque et dans les articles ultérieurs, ainsi qu'aux romans insulaires susceptibles d'éclairer certains aspects de leur existence. Bien sûr, les témoignages des quelques îliens les ayant connues ou approchées dans leur enfance, s'avèrent essentiels, d'autant plus qu'ils sont inévitablement limités et le plus souvent flous.

Comment ne pas se joindre aux passagers qui s'embarquent pour ces îles bretonnes qui, selon Henri Queffélec, *ont gardé les grâces de la Genèse sans jamais se refuser à la marche du temps ni à l'usure qu'elle entraîne.* [14] Et d'ajouter dans l'un de ces élans amoureux qui le caractérisent :

> *Tout le monde peut s'embarquer, les îles ne refusent personne. Même ceux qui s'ennuient à vivre, ceux qui se disent misanthropes, ceux qui posent en principe l'absurdité de tout : ici plus d'une âme a repris courage…*

Cependant en m'approchant au plus près de ce que furent et vécurent Eugénie Tual et Rose Héré, il convient d'éviter les pièges de la sublimation, liée à cette mode croissante des îles en général et des îles bretonnes en particulier, qui génère chaque été cet irrépressible besoin d'îles [15] chez les gens du continent, et influe inévitablement sur la représentation insulaire. [16]

Pourquoi Ouessant, alors que cette île du Ponant, mythique par excellence, a suscité pléthore de livres et de publications, tant sur son histoire et sa géographie qu'à travers l'inspiration romanesque, devenant ainsi une inépuisable source d'évocations et de réflexions. [17]

Sans doute, en raison de cette *nudité triste* qui enveloppe l'île suspendue *entre ciel et mer, avec les cassures nettes de ses rivages, le brusque arrêt de ses falaises dans l'Océan,* [18] et aussi de cet étrange halo qui, s'ajoutant à la distance, a sauvegardé l'île et ses habitants :

14- H. Queffélec : *Bretagne des îles*, Photographies de Jacques Boulas, Librairie Hachette, 1959, p.9.

15- Cf. L'île incarne la demeure, le refuge. (…) Elle polarise la tentation qui n'a jamais été aussi forte de retour à la mère (et à la mer), de retraite hors du temps. (Françoise Péron : *Des Iles et des hommes*, le désir d'île, L'Insularité aujourd'hui, Éd. de la Cité, Éd. Ouest-France, Rennes, 1993, p.160).

16- Cf. En cette époque de tourisme de masse, le « nésotropisme » ou « attrait des îles » se propage comme une maladie contagieuse. De plus en plus, excitée par l'offre ou la précédant, la demande d'insularité s'établit comme une donnée essentielle des sociétés contemporaines. (Éric Auphan : Les Iles de la mer d'Ouest : Approche historique des sociétés insulaires de l'Armor d'après le témoignage de la littérature régionale, Introduction : Les raisons d'un choix, Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 1999, p. 6).

17- On n'a jamais tant parlé d'îles, on n'a jamais tant écrit sur elles. Sujet fascinant il est vrai, sujet vieux comme le monde mais qui semble avoir trouvé une seconde jeunesse. (F.Péron : L'île, nouveau géosymbole, La Mer comme valorisation d'un territoire. L'île productrice de mythes et nouveau géosymbole, *La Maritimité aujourd'hui*, sous la direction de Françoise Péron et Jean Rieucau, L'Harmattan, 2005, p. 89).

18- Anatole Le Braz : *Le Sang de la sirène*, Calmann-Lévy, 1901, Rééd. Philippe Camby, 1982, p.19.

Ouessant, ce n'est ni la mer, ni le ciel, ni la terre, c'est un point solide dans l'infini, étincelant sous le soleil, tout ouaté de brume le plus souvent, au milieu de l'océan et des embruns…

C'est l'île nue, vierge, avec des habitants qui ne sont, heureusement, que des parties d'elle-même...[19]

Alors, comment ne pas s'attacher à une solidité qui résiste si vaillamment à l'agression des éléments :

L'île compacte, vaisseau de granit contre lequel les tempêtes ne peuvent rien, inspire un sentiment de sécurité. Son calme fait équilibre à la violence de la mer. [20]

Ouessant, île de contrastes, mais également de mystères :

Aperçu de terre, Ouessant donne l'impression de se carrer dans sa solitude ; mais il ne faudrait pas s'y fier […] il suffit d'ouvrir une carte marine pour discerner que ce massif trapu, qui possède un des rivages des plus dentelés, constitue le soleil d'une poussière de petits astres, de récifs minuscules, qui l'environnent dans tous les secteurs de l'horizon. [21]

Il existe aussi la magie phonétique du nom :

Ouessant.

L'oreille bruit en écoutant ce nom plein de ressac. Cette grotte où pénètre soudain, comme par effraction, le fracas d'un rouleau. [22]

D'où ce désir d'entrer dans la cavité insulaire, sans résister plus longtemps à son pouvoir d'attraction, et ce besoin d'en savoir davantage sur ce qu'elle recèle et qui l'habite :

Ouessant est le type de ces îles-amers qui font un peu l'office des antiques sirènes. [23]

19- M. Geistdoerfer : L'Ile nue, *Images ouessantines*, op.cit. p.33.

20- Marie Le Franc : *Dans l'Île*, Fasquelle Éditeurs, 1932, rééd. Cali/Association des Amis de Marie Le Franc, Quimper, 2000, La Découvrance, La Rochelle, 2006, p.126.

21- H. Queffélec : *Bretagne des îles*, op.cit. , p.7.

22- H. Queffélec *:* Les Merveilles de la pointe de Bretagne, Des Iles, *Les Grandes heures de l'océan*, Librairie Académique Perrin, 1968, p. 231.

23- J. Chagnolleau : *Ouessant, Les Iles de l'Armor* avec des dessins et seize hors-texte en couleurs de Mathurin Méheut et cent héliogravures, Éditions des Horizons de France, Paris, 1951, p.85.

Pourquoi le choix d'écrire sur les femmes à Ouessant, plutôt que sur les hommes ou bien sur ses paysages ou ses coutumes ? À des raisons personnelles, liées à des séjours successifs dans l'île et à des rencontres spontanées, sur le seuil des portes ou même à l'intérieur des maisons, se sont ajoutés des motifs littéraires suscités par des recherches et des lectures antérieures : voilà qui crée des liens d'intimité, voire une certaine complicité, avec les Ouessantines, surtout les plus âgées, celles qui sont la mémoire de l'île, mais aussi celles qui aiment et soutiennent leur patrimoine, comme Marie-Noëlle qui a géré pendant plusieurs années et avec tant de cœur et d'efficacité l'Écomusée du Niou Huella.

J'y ai rencontré par son intermédiaire un groupe d'anciennes, lors d'un *gorzes*,[24] un jeudi après-midi tout en jeux de cartes dont l'aluette, et en filages de la laine, émaillés de propos et de rires. Par la suite, j'ai retrouvé quelques-unes de ces Ouessantines à la MAPA [25], la maison de retraite au cœur du bourg, peu avant l'heure du goûter. Le Club des Anciens du Ponant qui se réunit le lundi et le vendredi à l'École Saint-Michel m'a également permis de rencontrer des témoins des dernières années d'Eugénie Tual, et surtout de Rose Héré qui a vécu plus longtemps.

De ces contacts, le plus souvent chaleureux, est né le besoin de relier ces îliennes, encore dans la force de l'âge ou parvenues à la dernière étape de leur vie, aux Ouessantines entrées dans la littérature.

En tout cas, qu'elles appartiennent au monde d'aujourd'hui, ou à celui des récits ou à celui de la fiction, elles ne manquent jamais de caractère et même de force de caractère. [26]

Ainsi, *Roseher*, l'héroïne de Bernhard Kellermann, toute juvénile qu'elle soit avec la silhouette menue de ses seize ans, *sa voix enfantine et haute* et ses éclats de rire, *a un front bas et têtu* et des yeux *rapprochés et dirigés, perçants contre le vent, comme les yeux d'une mouette*. Le narrateur sent bien alors qu'il n'a aucun moyen de faire pression sur elle. [27]

24- *Gorzez :* Pause que s'offraient les femmes avant ou après le travail, souvent à l'heure du café. Voir photos en annexe. Cf. Gorzes au musée du Niou, *Bretagne La Route des îles* (Chloé Batissou, Éric Cattin, Éditions Crès, Marseille, 2006, p.p. 53-56).

25- MAPA : Maison d'aide aux personnes âgées.

26- Nécessité fait loi ! Comme la plupart des jeunes hommes sont loin, les femmes dirigent les foyers, prennent l'île en charge… (H. Queffélec : *Bretagne des îles,* op.cit., p.22.)

27- B. Kellermann : *Das Meer*, 1910, *La Mer*, Rééd. Flammarion, 1927, 1981. p..53 .p.34.53

Dans le roman ouessantin de Marie Le Franc, Soizic Toulan semble fidèle à la tradition matriarcale de l'affirmation et du contrôle de soi :

Pas plus que les autres filles de l'île, elle n'était timide : la maîtrise de soi se transmettait de mère en fille, dans un pays où les femmes étaient accoutumées à mener seules leurs affaires, en l'absence des hommes.[28]

Dans les romans insulaires d'Henri Queffélec, le lecteur est impressionné par la forte personnalité des personnages féminins et la passion qui les anime jusqu'à la rage :

La veuve Méar court sur le sentier de la falaise. Dans ce triste et ce morne, elle exulte. […] Dieu seul connaît le pouvoir d'une femme et d'une mère et les tentacules de la ruse. Je suis la pieuvre d'Ouessant.

Elle fait partie de ce rouleau de plus de cent veuves, et des acharnées […], de ces îliennes qui s'étaient soulevées comme des furies sus aux pauvres célibataires, qu'elles mettaient tous dans le même sac. [29]

Dans la première des deux fictions se déroulant autour de la construction du phare de la Jument, Françoise Mescam apparaît comme une jeune fille à la volonté farouche :

« Une roche », avait dit sa mère. Une roche du Créac'h. Vissée dans le sol jusqu'au centre du monde.[30]

Dans la deuxième fiction, Alain Creignou, le pêcheur de Molène devenu son mari, admire sa jeune épouse, tout en ressentant sa sensualité comme liée aux éléments marins :

Il la contemplait. Sacrée Françoise. Sacrée petite et grande fille d'Ouessant. Il respirait avec violence l'odeur de goémon et de grève qui venait, jaillissait d'elle, comme d'un merveilleux animal côtier…[31]

Bien sûr, les femmes qui ont réellement existé sont amplement présentes dans les récits des écrivains-voyageurs. Ceux-ci insistent le plus souvent sur leur étrangeté, sur leur force de caractère et leurs mérites de femmes solitaires.

Léon Riotor, après avoir remarqué la rareté des hommes à Ouessant, si bien que *nous pourrions nous croire dans une île d'amazones*, fait le portrait de deux femmes habitant les environs de Lampaul :

La grand-mère, Marie-Josèphe, c'est la Mariejob ; l'autre Anaïk, dite Naïk, peut avoir trente ans, peut-être trente-cinq. Les traits sont encore jeunes, mais le teint un peu hâlé et surtout une mine grave de visionnaire font paraître plus âgée sans doute qu'elle n'est cette Ouessantine d'allure étrange.

28- M. Le Franc : *Dans l'île*, op.cit. rééd. p. 18.
29- H. Queffélec : *Un Homme d'Ouessant*, Presses de la Cité, 1953, p.67, p. 75.
30- H. Queffélec : *Le Phare*, Presses de la Cité, 1975, p.253.
31- H. Queffélec : *La Lumière enchaînée*, Presses de la Cité, 1976, p.121.

Son logeur va d'ailleurs lui raconter à son sujet *une histoire fantastique, voire ténébreuse, avec des incidents mystérieux.*[32]

Dans l'évocation d'Yvonne Pagniez, *la vieille Mariannik*, devenue son amie, apparaît comme une femme à l'héroïsme discret, ayant assumé sans le soutien d'un époux la charge et l'éducation d'une famille nombreuse :

Je sais tout de la vie de Madame M… Très simplement héroïque, et sans qu'elle-même s'en soit jamais doutée, tant il lui paraît naturel de vivre sur un plan qui domine le niveau de nos communes existences.

Restée veuve de bonne heure, par quel prodige d'énergie, par quel miracle de dévouement parvint-elle à élever toute seule et ne disposant que de maigres ressources, ses six enfants : trois filles et trois garçons dont elle sut faire des sujets d'élite ? [33]

Chez les collecteurs de légendes et de contes, les portraits des îliennes prennent une dimension plus dense et poétique, à travers la sensualité et le mystère qui les imprègnent.

Captée par Anatole Le Braz, la silhouette de Marie-Ange, dite *« Fleur d'Ouessant »*, tient d'une apparition entre ciel et mer, ancrée toutefois dans une terre aux rivages abrupts :

Elle escaladait ce sentier de chèvres, décoré du nom de chemin, avec la tranquille aisance d'une fille de là-haut, habituée à faire paître ses vaches sur le rebord glissant des précipices, au-dessus des gouffres de la mer. [34]

Les spécialistes de l'histoire et de la géographie insulaires consacrent maints chapitres à la femme ouessantine et au rôle primordial qu'elles jouent dans l'île.

Celle-ci est considérée le plus souvent surtout comme une terrienne, en fonction de la répartition traditionnelle des tâches à Ouessant entre les hommes et les femmes :

Ah ! Sur la terre, le travail ne manque pas plus à la peine des femmes que sur la mer, à la force des hommes. [35]

L'île n'est-elle pas, presque par définition, le territoire des femmes, tandis que la mer demeure le fief des hommes, unis qu'ils sont par une même vigueur :

La mer, c'est le domaine des hommes. Celui des femmes, c'est l'île, les maisons aux toits gris mouchetés de roux comme des plumages, et les champs de terre dure où elles poussent la charrue d'une main aussi ferme que celles de leurs hommes nouées aux gouvernails et aux avirons.[36]

32- L. Riotor : Ouessantines, *Ouessant L'île de l'épouvante*, Edi. Pierre Roger, Paris, 1931, p.37.
33- Y. Pagniez : *Une Famille ouessantine*, L'Hiver, Ouessant, op.cit. , p.81.
34- A. Le Braz : *Le Sang de la sirène*, op.cit., p.18.
35- O. du Puigaudeau : *Croquis de Bretonnes*, Ouessantines, La Femme de France, N°948, 9 juil.1933.
36- O. du Puigaudeau : *Grandeur des îles*, Avant-propos, op.cit.

Françoise Péron consacre la majorité de la deuxième partie d'*Ouessant, L'Île sentinelle* [37] aux Ouessantines, analysant notamment leurs comportements dans *Une communauté agricole féminine ancrée en plein océan.*

Dans une autre publication, elle souligne le pouvoir de fascination de l'îlienne sur l'étranger et ses liens spécifiques avec l'au-delà :

> *La femme des îles inquiète, envoûte le continental qui débarque. Elle représente à ses yeux la guide, l'initiatrice, celle qui détient le pouvoir de conduire dans le monde étrange de la mort.* [38]

Éric Auphan voit dans Groix et Ouessant deux exemples de société matriarcales car, en raison des différents embarquements des hommes dès la fin du XVII^{ème} siècle, *Les femmes se trouvent confrontées à un vide qui constitue à la fois un manque de main-d'œuvre agricole et un déficit matrimonial* .[39]

Karine Salomé insiste sur *l'ascension de la figure féminine* à la fin du XIX^{ème} siècle, lorsque *la dénomination « îlienne »* apparaît dans les ouvrages, et sur *la visibilité permanente des femmes* dans les îles bretonnes où elles sont perçues en une sorte de *focalisation* comme *les dépositaires de la civilisation traditionnelle, détentrices de contes et de légendes, de coutumes et d'usages qu'elles relatent parfois aux folkloristes.* [40]

L'imprégnation de ces différents textes m'a donc conduite à me pencher sur les destins d'Eugénie Tual et de Rose Héré, reconnues d'ailleurs comme deux îliennes d'exception par plusieurs écrivains les mettant en scène.

Elles apparaissent comme des femmes fortes et différentes des autres, la première, parce qu'elle a passé près de soixante-années sur l'océan, tout d'abord à naviguer comme matelot de son père, puis à godiller seule dans une embarcation des plus primitives, sans toucher la moindre pension sauf à la fin de sa vie, la seconde, parce qu'elle a sauvé quatorze hommes à la dérive dans la chaloupe d'un cargo naufragé, après s'être jetée à l'eau sans savoir nager. Curieux hasard, chacune d'elles porte un patronyme, porteur de valeurs humaines :

> ***Tual :*** *Procède d'une évolution de Tudwal qui contient « tud », peuple, et « gwal », valeur, valeureux. Il s'est appliqué à quelqu'un de très grande valeur humaine.*

37- F. Péron : II L'île et la terre, III L'île et le ciel, *Ouessant L'Ile sentinelle*, Presses de la cité, 1985, pp. 171-319, Le Chasse-Marée-Armen, 1996, 2005, pp. 138-236.

38- F. Péron : La Mer comme valorisation d'un territoire. L'île productrice de mythes et nouveau geosymbole L'île quintessence maritime, *La Maritimité aujourd'hui* sous la direction de Françoise Péron et Jean Rieucau, L'Harmattan, 1996, p.87.

39- E. Auphan : Chapitre XI Des gynécocraties, I) La femme au travail, *Les Iles de la mer d'Ouest*, op.cit., p. 346.

40- K. Salomé : Chapitre 3 Tableaux et portraits, les figures féminines : les « ombres silencieuses », *Les Iles bretonnes* Une image en construction (1750-1914), Presses universitaires de Rennes, 2003, p 275.

Héré : *D'origine bretonne, il peut être surnom d'une personne née en octobre (miz here, mois des semailles) ou dériver de « hezre », pacifique.*[41]

Le Gall, narrateur de *Filles de la pluie* affirme en évoquant la figure de Rose Héré que *notre gloire locale ne manque pas de caractère.*

En 1933, après ses deux séjours dans l'île, Odette du Puigaudeau retranscrit les propos de son amie Barba évoquant les Ouessantines les plus remarquables :

Y en a une qu'est pas ordinaire non plus : c'est Eugénie Tual la femme marin du Stiff. [42]

En 1944, dans la reprise de ses notes pour la publication de Grandeur des Iles, l'auteur précise que parmi les filles d'Ouessant […] elles sont deux à avoir trouvé leur fortune sur la mer. L'une par goût : Nène Tual la pêcheuse ; l'autre, par force et accident : Rose Héré la sauveteuse.

Quelques années plus tard, l'ami du journaliste Noël Spéranze, venu à Ouessant en 1937, lui déclare :

[…] c'est une île bien curieuse. Vous y trouverez des femmes extraordinaires : Rose Héré l'héroïne d'Ouessant, Eugénie Tual, la femme-matelot, Tante Fine, le dévouement personnifié et tant d'autres… [43]

Enfin, au début des années soixante, Michel Geistdoerfer, soucieux d'approfondir la vie et la personnalité des Ouessantins qu'il connaît bien en raison de ses nombreux séjours dans l'île, et plus précisément au Stiff où il a acquis une maison, rappelle qu'*Il y avait surtout à Ouessant, bien vivants, des types n'appartenant qu'à elle.*

Il se souvient notamment avoir rencontré à Lampaul *la sauvage Rose Héré dont la grande réputation était surfaite […]*, et il ajoute :

Il y avait surtout au Stiff, « Nène », la femme-marin, type unique en son genre. [44]

41- Michel Priziac : *Ouessant une île de tentations,* Ki-Dour Éditions, Grâces-Guingamp, 2002, p.138, p. 125.
42- O. du Puigaudeau : *Ouessant l'île méconnue*, V- Eugénie Tual La femme marin, *L'Ouest-Éclair*, n° 13 443, dimanche 27 août 1933, p.1.
43- N. Spéranze : *Eugénie Tual vient de mourir*, Quelques confidences recueillies par Noël Spéranze, *L'Ouest-Éclair*, Dimanche 12 septembre 1937, n° 76.
44- M. Geistdoerfer : Types ouessantins, *Ouessant d'hier et d'aujourd'hui*, Ouessant au bout du monde, Les Cahiers de l'Iroise, 8ème année, n° 2, avril-juin 1961, pp. 64-65.

Il m'appartient à présent de retracer l'existence de ces *Deux Ouessantines de caractère.*

Je me consacrerai d'abord au destin d'Eugénie Tual, parce qu'elle est la moins connue et qu'elle est décédée la première, en remontant le cours de son existence de pêcheuse. Ensuite, je m'intéresserai à Rose Héré, en cherchant à cerner sa véritable identité au-delà de la sauveteuse reconnue et célébrée dans l'île et en dehors de l'île.[45] Enfin, je rapprocherai les deux îliennes, tout en observant leurs similitudes et en respectant leurs différences, et tenterai de faire la part du légendaire et du réel dans ce qui subsiste d'elles aujourd'hui. Pour terminer, j'illustrerai le courage des femmes de mer en Bretagne à travers quelques exemples d'héroïsme insulaire.

Dans l'iconographie accompagnant ce parcours biographique, André Miniou, à l'origine de la plupart des documents, et moi-même, avons opté pour les plus significatifs de la vie des deux Ouessantines et de l'époque dans laquelle elles s'inscrivent, en nous efforçant de résister à la tentation de l'exotisme insulaire.

Nous regrettons bien sûr le décalage entre le nombre de documents se rapportant à Rose Héré, figure célébrée à maintes reprises pour sa participation à un événement singulier, et le nombre limité de documents se rapportant à Eugénie Tual dont les traces visuelles sont rarissimes, inexistantes même dans le patrimoine photographique de sa famille. En revanche, nous devons les clichés se rapportant à quelques-uns de ses nombreux descendants à l'aimable collaboration de sa petite-nièce Marie-Louise et de ses arrière-petits-neveux, Nicole et Paul.

Un arbre généalogique de la famille Tual a pu être établi par Paul Tual et un ami, permettant de suivre l'évolution de cette grande famille, tantôt sur l'île même, tantôt sur le continent (Finistère et Toulon essentiellement). En revanche il n'y a pas eu cette possibilité pour la famille de Rose Héré, en raison de sa dispersion excessive sur le continent.

Quoi qu'il en soit, puisse l'hommage rendu ici à ces deux *Femmes de mer à Ouessant*, permettre à leurs descendants de « retrouver » de façon plus concrète et plus précise leurs grand-tantes et arrière grand-tantes respectives, et à tous les habitants et amoureux d'Enez Eussa, de mieux cerner ces deux tranches d'une existence insulaire, révolue certes, mais dont les retombées continuent à nourrir le présent. En replaçant ces *Deux Ouessantines de caractère* dans leur environnement et le contexte de l'époque, nous espérons rendre compte de leurs spécificités et restituer leur profonde humanité, au-delà des carences et des clivages inhérents à toute tentative de reconstruire un destin.

45- Rose Héré a l'honneur de figurer dans l'ouvrage de Jean-Loup Avril : *1000 Bretons*, Les Portes du Large, Saint Jacques-de-la-Lande, 2002, tandis qu'Eugénie Tual en est absente.

EUGENIE TUAL

LA FEMME-MARIN

(1862-1937)

La vie d'Eugénie Tual ne peut être divisée en plusieurs parties, tellement son destin personnel est lié à la mer et façonné par elle. Au-delà d'une enfance dont il ne reste hélas aucune trace, existent seulement la femme qui pêche, d'abord avec les siens, puis solitaire, et celle qui ne pêche plus, faute de pouvoir le faire encore. Il s'agit donc plus d'une reconstitution globale de son existence, assortie de quelques anecdotes relatées par les journalistes et les écrivains, que d'une véritable biographie jalonnée par des événements significatifs, hormis les décès de ses proches.

Quelques données familiales

Le dimanche 12 septembre 1937, dans l'édition de Brest de *L'Ouest-Éclair*, [46] illustre prédécesseur d'*Ouest-France*, Noël Speranze publie un article nécrologique sur une Ouessantine décédée le 31 août 1937, à l'âge de soixante-quatorze ans et demi.[47]

La photo qui la représente dans une barque d'aspect primitif avec sa gerbe de paille, est accompagnée d'une légende déclinant son identité :

Madeleine Tual la femme-matelot qui vient de mourir à Ouessant.

Selon les données de l'État Civil à la Mairie de Lampaul, Marie-Madeleine-Eugénie Tual est née le 14 décembre 1862 dans le village du Stiff, situé sur la côte est de l'île, proche du phare du même nom et du port d'embarquement des courriers de l'île vers Le Conquet et vers Brest.

Voici comment Odette du Puigaudeau le perçoit en 1931 :

Le petit village du Stiff se tient en arrière du phare comme s'il n'avait pas osé s'avancer. Mi-paysan, mi-pêcheur. […] Une dizaine de maisons, pas plus, grises et blanches comme mouettes, coiffées d'ardoises, imbriquées comme des plumes et collées au ciment, des maisons basses qui regardent peureuses, de derrière un étang plein d'eau et de verdures, les falaises rougies de bruyères. (G/I)

46- L'Ouest-Éclair dont le siège se trouvait à Rennes, et qui rayonnait sur 5 régions de l'Ouest, devenant ainsi l'un des principaux quotidiens régionaux de France, fut créé en 1899 par deux Bretons : l'abbé Félix Trochu, prêtre en Ille-et-Vilaine, et Emmanuel Desgrées du Lou, avocat d'origine brestoise. Sa parution s'est arrêtée en 1944. Ouest-France lui a succédé.

47- *Eugénie Tual vient de mourir* / Quelques confidences recueillies par Noël Speranze, L'Ouest Éclair, N° 76, Dimanche 12 septembre 1937.

Placide Tual, le père d'Eugénie, né en 1825 et décédé en 1904, est pêcheur selon la tradition familiale. Claudine Cozan, sa mère, née en 1828 et décédée en 1901, est cultivatrice comme la plupart des Ouessantines de l'époque ; elle élève leurs six enfants et vaque à ses occupations ménagères dans la modeste maison familiale du Stiff, la plus proche de la route qui monte depuis le port (maison méconnaissable aujourd'hui, après avoir été totalement rénovée).

En 1862, la petite Eugénie a déjà deux frères et une sœur : Joseph-Marie né en 1853, François, né en 1856, et Marie-Jeanne née en 1860. Après Eugénie, naissent Marie-Anastasie en 1864, et Jean-Marie, en 1868.

Joseph-Marie, le fils aîné, sera marin-pêcheur comme son père. Il épouse Marie-Josèphe Abalain, cultivatrice, dont il aura dix enfants Jacques, Louis, Paul, Lucien, Marguerite, Claudine, Nicole, Joseph, Marie, Josèphe. [48]

Il décède à Ouessant en 1929.

Eugénie reste célibataire sans enfants. Ses nombreux descendants sont donc des petits-neveux et des arrière-petits-neveux. Nous avons pu en rencontrer quelques-uns et nouer avec eux des relations privilégiées.

Marie-Louise Tual, veuve de Casimir Sierzchala, et Joseph Tual, époux de Marie-Claire Marec, marin retraité, sont les enfants de Joseph Tual et de Marie-Louise Pennec. Ils demeurent à Ouessant. Leurs enfants respectifs habitent la région parisienne et La Réunion, ou n'ont pas quitté l'île.

Nicole Fouquet est la petite-fille de Marie-Nicole Tual qui a épousé Jean-Michel Gouéré, et la fille de Michèle Gouéré qui a épousé François Grünweiser ; elle habite également Ouessant avec son mari.

Paul Tual est le petit-fils de Lucien Tual qui a épousé Françoise Dauvin, et le fils de Jean Tual et d'Yvonne Corbel. Il réside actuellement à Toulon avec son épouse, Rita Vicente, et leurs deux enfants ; sa sœur Madeleine vit également à Toulon, tandis que leurs trois autres sœurs habitent la Bretagne, Janine à Plougastel, Maryvonne à Locronan et Marguerite, à Rennes.

48- Voir les photos de famille en annexe.

Portrait d'une femme-matelot

Mais qui est précisément Marie-Madeleine-Eugénie Tual, venant de décéder dans son village natal, et quelles impressions en gardent ceux qui l'ont rencontrée au cours de sa vie laborieuse ?

Nous disposons seulement de trois portraits, correspondant aux dernières années de sa vie. Il s'agit de photos, prises sans doute en septembre 1931[49] par Odette du Puigaudeau, lors d'un séjour à Ouessant pour y réaliser des reportages. Auparavant, celle-ci a été habilitée à naviguer sur les bateaux de pêche et s'est embarquée sur deux thoniers groisillons pour des campagnes de pêche. En effet, depuis le 12 septembre 1928, grâce à *Ses complices que furent les femmes de Séné, […] Sinagotes du golfe du Morbihan avec lesquelles elle a lié amitié,* elle est *inscrite en qualité d'aide-matelot au rôle de l'Abbé-de-l'Epée,*[50] fait exceptionnel à l'époque.

Deux de ces photos illustrent l'article qu'elle consacre à Eugénie dans un numéro de *L'Ouest-Éclair*.[51] Celle qui la représente *dans sa barque tirée au sec devant sa demeure* sera reproduite par Noël Speranze dans son *Reportage* post-mortem.

La pêcheuse, assise dans sa plate, regarde l'objectif avec un air quelque peu interrogateur, légèrement réprobateur, si l'on se réfère à ses lèvres obstinément closes. Ses cheveux tirés en arrière, dégageant de grandes oreilles, accentuent une relative sévérité. La position debout renforce un air déterminé au point d'en être farouche. Eugénie semble aller de l'avant, sans que rien ni personne ne puisse l'arrêter.

L'absence de tout autre portrait dans la famille nous laisse supposer qu'elle ne participait guère aux cérémonies familiales, telles que les mariages et les baptêmes, ou ne souhaitait pas être photographiée.

Par ailleurs, il est difficile de faire appel aux rares personnes encore en vie, qui l'ont connue dans leur petite enfance. Cependant, Henriette et Pauline, ses petites-nièces, filles de Louis Tual, l'un des nombreux neveux d'Eugénie, ainsi que quelques anciens de l'île ont pu rassembler quelques souvenirs.

Henriette rencontrée en août 2005 dans sa maison de Pen-Arlan, se souvient d'elle venant chercher des casiers en osier pour la pêche chez son père. Pauline, sa sœur, l'a connue également, mais en garde un souvenir des plus vagues.

Augustine, dite Tine, demeurant alors à Cadoran, avait des occasions de la rencontrer, car elle effectuait des transports avec sa charrette depuis le port du Stiff.

49- Indication liée à l'envoi d'une lettre à sa mère à ce moment-là.

50- Monique Vérité : *Odette du Puigaudeau Une Bretonne au désert*, Éditions Jean Picollec, 1992, Rééd. Petite Bibliothèque Payot, 2001, p. 87.

51- O. du Puigaudeau : Eugénie Tual La Femme Marin, *Ouessant l'île méconnue*, L'Ouest- Éclair, 23 août 1933.

Jean-Louis, un ancien de la Marine Marchande, a été son voisin dans le village du Stiff.

Il se souvient d'elle fumant la pipe et « buvant sec ». Il garde une image émouvante d'Eugénie embrassant ses deux moutons avant leur embarquement sur le *Madali II* [52] lorsque le cargo faisait escale au port du Stiff.

Les textes qui évoquent la figure d'Eugénie Tual n'en sont que plus précieux, d'autant plus qu'ils constituent des témoignages de la rencontre de leurs auteurs respectifs avec la pêcheuse du Stiff. Ils s'accordent à souligner son aspect étrange, plutôt viril.

Odette du Puigaudeau, alias *Perrine,* poursuit sa découverte des îles bretonnes initiée à Groix en 1929. Elle prend des notes qui lui serviront bien plus tard à publier *Grandeur des Iles,* faisant ainsi ses débuts de journaliste. Sa première rencontre au Stiff avec *Eugénie Tual la femme-marin* tient de l'apparition d'une silhouette des plus pittoresques, difficile à identifier :

> *Voici que d'un creux surgit une branlante meule de fougères, puis un vieux feutre d'homme d'où s'échappent des mèches brunes et les rubans d'un bonnet. […] Enfin, une masse noire, courbée, haillonneuse, vacillant dans les embarcations de ses sabots bourrés de laine blanche.*

Un peu plus tard, Michel Geistdoerfer, devenu quasiment son voisin en habitant la maison perchée sur la pointe du Boch'aul [53], l'évoque dans la dernière partie de sa vie, alors qu'*elle était devenue une petite vieille minuscule, résorbée, au visage farouche, ridé et bruni, comme taillé dans un marron, les lèvres et le menton poilus.* Il est frappé également par la pauvreté de sa mise et le caractère androgyne de sa silhouette qui lui confèrent une originalité proche de la marginalité :

> *[…] elle était assez déguenillée et ne manquait pas de pittoresque quand elle mettait l'été, contre le soleil, son grand chapeau d'homme qui l'écrasait.*

L'ami qui accompagne Noël Speranze insiste sur une robustesse digne de celle d'un marin expérimenté :

> *Eugénie Tual est un marin consommé et robuste ; un homme ne lui fait pas peur. Elle a des bras comme ça !*

Pour Anne de Tourville, ses attitudes et ses gestes d'homme sont l'affirmation d'une forte autonomie :

> *Elle pêche, elle chique et elle crache, avec une calme fierté, une royale indépendance, le tout sauvegardé à coups de misère.*

52- Le Madali II (Commandant Dubois) appartenait à la Compagnie des Cargos Algériens. Lancé en 1911, il effectuait divers transports dont celui des fûts de vin, entre Alger et Rouen., avec escales à Bordeaux. Il sera coulé au large de Dunkerque en 1943.

53- Maison construite à l'origine par les Douanes, acquise ultérieurement par Michel Geistdoerfer, endommagée par les Allemands et rebâtie après la guerre avec quelques modifications, habitée actuellement en résidence secondaire par ses enfants.

Cependant, cet aspect viril qui rend compte du surnom familier que les îliens lui ont attribué en l'appelant *(en breton)* « *le matelot fendu* » (I/O), et que renforcent au-delà des compétences marines les appellations de *femme-marin* (G/I), de *femme-matelot* (N/S), ou bien de *navigateur* et de *ce matelot* (F/M) est compensé par la clarté surprenante d'un regard imprégné par les profondeurs océanes :

Un regard aigu, exercé à fouiller la boucaille à chercher au plus loin l'horizon […] Cela vient de deux yeux qui ont la couleur des goémons sous la transparence verte des marées montantes. (G/I)

Cette osmose entre la mer et les yeux des Ouessantines, Anatole Le Braz, l'observe lors du pèlerinage à Rumengol pendant *la procession des barques d'Ouessant*, alors que *Toutes* vont *pieds nus, portant un cierge dans les mains. […] Seuls les yeux sont beaux* : *leur nuance d'un roux verdâtre fait penser à des transparences d'eau marine dormant au creux des roches sur un lit de goémon.* [54]

Claude Anet, lors d'un séjour à Ouessant en 1907, est frappé par la couleur des yeux des petites filles à Ouessant, parfois couleur de lin pâle ; parfois aussi du ton ardoise, très foncé qu'a la mer profonde, au ras de certains rochers au nord de l'île. [55]

La pêcheuse du Stiff noue à l'évidence une relation fusionnelle avec ce qui se rapporte à la mer, au point de ne laisser presque rien paraître de son corps et de l'enfouir sous une masse de matériaux douteux et confus :

On l'imagine assez bien ; elle a les yeux francs, les dents solides, les pieds nus, poncés de sable ; ce qu'on voit de sa peau en plus de ça ? Le front bien sûr, et le nez, aussi les mains ; tout le reste empaqueté de lainages (« paqué » comme ils disent ici), réemballé de toiles huileuses et ficelé de ces ficelles de grande noblesse, cordées pour les besognes de la mer et qui ont des noms, chacune le sien, comme les hommes. (F/M)

Nous retrouvons cette étrangeté quasi exotique, à la fois virile et marine, dans le portrait de Tréphine, une vieille femme d'Ouessant à laquelle Soizic Toulan, héroïne du roman de Marie Le Franc, rend visite :

La femme la précédait en boitillant. C'était une créature sans âge, d'aspect étrange, plus viril que féminin, grande et osseuse, au visage couleur de goémon. Quoiqu'elle portât le béguin noir du pays, elle avait l'air d'une Indienne. Son corps flottait dans une jupe de grosse étoffe décolorée, serrée à la taille par une ceinture d'homme. [56]

54- A. Le Braz : Rumengol Le Pardon des chanteurs, *Au Pays des pardons*, H. Caillière Éditeur, Rennes, A.Lemerre Éditeur, Paris, 1894, p. 170.
55- Cl. Anet : *Ouessant*, La Revue de Paris, 1er octobre 1908, p. 546
56- M. Le Franc : *Dans l'Ile*, rééd. op.cit., p. 132.

Nène et sa plate

Comme maintes Ouessantines, Eugénie Tual est un mélange de paysanne et de femme de mer. Cependant, ses liens avec l'océan s'avèrent les plus forts. En effet, elle se montre inséparable de sa plate, *c'est-à-dire, une barque non pontée, qu'elle manœuvre à l'aviron, étant trop pauvre pour acheter un moteur* (N/S). La fusion avec sa barque suit l'évolution de son destin :

> *Eugénie repose sa lassitude solitaire sur le plat-bord de sa barque. Elles sont noires toutes deux et rendues à la terre, chacune la moitié d'un même outil. La vieille louve de mer laisse aller sur le morceau de toile à voile qui lui sert de tablier ses mains déformées par cinquante ans d'aviron […]* (G/I)

Cette plate est baptisée Nène comme la pêcheuse. Mais pourquoi ce surnom ? On l'appelle ainsi dans l'île *Par familiarité*, et, précise l'ami de Noël Speranze, *c'est un diminutif de* « *Marraine* ».

L'îlienne fait véritablement corps avec son embarcation, et a pour celle-ci des gestes d'amour d'une indéniable sensualité, indiquant une authentique complicité :

> *D'une main qui semble grossièrement sculptée dans le même chêne, Eugénie caresse le plat-bord de la Nène, la barque ronde et lourde, trois mètres de long, qui l'a portée de récifs en courants à travers tant de marées, de calmes et de tempêtes. Ensemble, l'une supportant, l'autre poussant, les deux Nène ont fouillé les roches où s'embusquent le congre et le homard, chassé le lieu, guetté le pironneau.* (G/I)

Et les voici à présent hors d'usage, après avoir rendu de bons et loyaux services :

> *Maintenant les voilà vermoulues, tirées au sec.* (id.)

Anne de Tourville rend compte des liens étroits de Nène avec sa plate. Toutes deux connaissent la même longévité à travers une farouche résistance aux éléments marins :

> *Elle perfectionnera tout, jusqu'à la simplification extrême de cette embarcation insensée : cette plate, quasi ronde que les années verront rafistolée, rapetassée, coaltar sur coaltar, étoupe sur étoupe, et qui flottera, surnagera invinciblement.*

L'écrivaine sublime cette simple embarcation jusqu'à en faire *une auge de miracle, qui tient du nid flottant des oiseaux sauvages et du chaudron magique des grands dieux celtes […]*

Auparavant, Michel Geistdoerfer a insisté également sur le caractère primitif et robuste de la plate de Nène :

Devenue vieille, elle dut se contenter d'une petite plate presque ronde, de trois mètres portant son nom, Nène, que les Ponts et Chaussées lui rafistolaient sans cesse, quand la mer, qui ne pardonne pas dans les baies foraines d'Ouessant, l'avait mise à mal.

Un ancien capitaine de baliseur apporte un témoignage original et chaleureux à Noël Speranze, alors que les deux hommes sont réunis autour d'une table d'hôte. Il confirme l'intervention des Ponts et Chaussées dans l'entretien de la plate, et rend compte de la solidarité qui unissait la pêcheuse et le milieu marin :

« Si je connais Eugénie Tual ? Ah ! Monsieur, nous sommes de vieux camarades, elle et moi ! Presque des camarades de travail ! Quand j'étais capitaine de baliseur, combien de fois n'ai-je pas rencontré autour des roches ouessantines, la plate de Nène !

Tous les ans, quand sa plate en avait besoin, nous embarquions en mer, Nène et son bateau à notre bord. Elle partageait notre vie pendant quelques jours, juste le temps nécessaire au calfatage et au goudronnage de son esquif. Quand c'était fait, la grue qui servait aux balises remettait la plate à la mer et Nène nous quittait sur un vigoureux « Kenavo ! » – au revoir. »

En fait, la plate appartenait aux Ponts et Chaussées qui se chargeaient en conséquence de son entretien. [57]

Le lecteur du *Reportage* ne peut que partager l'émotion du capitaine retraité, *les yeux perdus dans le lointain* au souvenir de la scène de ces adieux provisoires :

Il revoyait sans doute la « plate » oscillant dans la houle et les gestes puissants de la femme-matelot dirigeant sa coquille de noix d'une main sûre à la godille.[58]

Le témoignage de Louis Coudurier en 1904 nous permet d'avoir une idée plus précise des embarcations primitives dont faisait partie la plate de Nène, ainsi que des dangers courus par les pêcheurs de l'époque *dans cette mer orageuse qui s'étend de l'île de Sein à Molène et à Ouessant* :

[…] les pêcheurs s'en vont sur de petits canots, gréés en sloop, dont quelques-uns jaugent à peine un demi-tonneau et ne dépassent pas quatre à six tonneaux. Dans ces embarcations non pontées, montées par deux, trois ou quatre hommes, les pêcheurs aux casiers affrontent les courants violents, nombreux et instables, les brumes, les tempêtes formidables. [59]

57- Cf. *Le Chasse-Marée*, n°12, 3ème trimestre 1984 (Un baliseur au travail, Une mission à bord du Georges-Joly).
58- N. Speranze *: L'Ouest-Éclair*, 12 septembre 1937.
59- Brest et ses environs par Louis Coudurier, Rédacteur en chef de la « Dépêche de Brest » : *De Brest au Conquet*, Ouessant, Brest, Imprimerie commerciale de la Dépêche, 1904, p. 324.

L'évocation que fait Auguste Dupouy des vieux pêcheurs de l'archipel de Molène pourrait s'appliquer à une Eugénie vieillissante et solitaire, toujours à l'œuvre :

Toute la côte a de ces vétérans qui, le plus souvent seuls, ou aidés d'un mousse, vont jeter des casiers sur les basses, poser des hameçons, tendre des tramails, traîner, même la nuit, des filets de dérive. Ils acceptent ainsi de passer des heures sans parler. Ces taciturnes, ne les plaignez pas : ils ont le talisman qui les préserve de l'ennui. [60]

La pêcheuse du Stiff fait preuve d'une obstination permanente, d'autant plus méritoire qu'elle se trouve seule sur son embarcation précaire pendant de longues années. Tous les auteurs soulignent un courage allant jusqu'à l'intrépidité, depuis une enfance s'inscrivant dans un milieu de marins-pêcheurs menacé et affecté par les drames de la mer.

Le récit pittoresque et touchant de spontanéité qu'elle fait de son quotidien à Odette du Puigaudeau souligne les efforts acharnés qu'une pêche fort dangereuse exige, ainsi que la capacité de résistance de l'îlienne, aussi bien dans les intempéries que face à la disparition des êtres chers :

Depuis que je tiens deboutte sur mes pieds, je suis été dans la barque avec mon père, et puis avec mes frères, et puis après toute seule quand mon père était vieux et mes frères noyés. […] [61]

Une fois, j'ai failli périr, prise par le grand courant sous Boch'aol. Alors, mon père, il voulait que je reste à la maison, mais je ne pouvais pas. Fallait que je sorte ! J'ai repris un rôle avec la Nène cette barque ici, tout'seule, et plus quitté…

Si Placide Tual redoute les dangers que court sa fille en navigant seule par tous les temps, qu'en est-il des Ouessantins, témoins d'une telle intrépidité ? Un article paru bien après la mort de la pêcheuse, apporte un intéressant témoignage sur leurs réactions :

Eugénie connaissait tous les récifs autour d'Ouessant, et savait où mouiller casiers et filets pour ramener poissons, homards ou langoustes. Parfois, elle causait de l'angoisse aux îliens. Sortant par n'importe quel temps, on s'inquiétait d'elle lorsque le vent redoublait de violence. Et tous ceux qui la guettaient anxieusement, poussaient un soupir de soulagement en apercevant entre deux vagues sa petite silhouette surmontée du suroît jaune, godillant adroitement pour mener son canot vers le port du Stiff . [62]

60- A. Dupouy : *Face au couchant*, Brest La Côte et les Iles, La Renaissance du livre, Paris, 1934, pp. 49-50.

61- Il s'agit de François, né le 22 septembre 1856 et décédé le 21 octobre 1883. (Proëlla ou cérémonie funéraire consacrée aux marins disparus en mer, partagée avec Antoine Vaillant et Pierre Hunault), et de Jean-Marie, né le 29 novembre 1868 et décédé à une date inconnue, car proëlla non datée. (Renseignements recueillis au presbytère de Lampaul).

62- Jean Klein : *Ouessant une Ile aux sites extraordinaires*, *Le Télégramme*, mercredi 8 avril 1964.

Anne de Tourville confirme cette détermination hors du commun qui ne se dément jamais, lui permettant d'affronter un destin solitaire après le décès de son père et la noyade accidentelle de son frère :

Lors de son premier embarquement, elle a douze ans. Elle est solide, elle est pauvre, elle est inscrite sur le rôle de son père et pêche avec lui sur la Marie […]

Elle pêche et grandit, grandit et pêche, pêchera et grandira.

Eugénie Tual va se développer comme une algue silencieuse ; aux côtés de son père d'abord ; puis à la mort de celui-ci, avec son frère qui sera noyé ; alors avec son beau-frère, enfin dans la solitude.

Animée par la mystique du culte des morts en Bretagne et dans les îles du Ponant en particulier, Eugénie peut être soutenue par la force des liens l'unissant aux marins disparus :

Aidée de leurs souvenirs, elle arme seule la Marie et avec leur secours peut-être, le secours de leurs âmes attentives, la mènera à travers les courants, parmi les écueils aux mille pièges de cette côte démente. (F/M)

Mais, outre une force de caractère atavique, c'est aussi, et surtout, la science des choses de la mer qui fait d'elle un véritable marin, indissociable d'un environnement pétri de dangers que souligne un voyageur des années trente :

La pêche comme en toute l'île, dure l'année, même au fort de l'hiver, mais particulièrement de mars à octobre. Chaque pêcheur mouille dix à douze casiers à homards ; beaucoup se perdent, à cause des courants. [63]

Nène échappe à la mort grâce à ses compétences et à sa vaillance qui font d'elle une miraculée des flots, comme le souligne avec exaltation Anne de Tourville :

Marie-Madeleine-Eugénie Tual ! Un navigateur ? Une flottante plutôt ! Et pourtant, des parages où elle se meut on ne peut se tirer sans astuces, sans connaissances profondes, sans courage, sans infinie hardiesse.

Odette du Puigaudeau précise à un marin de Groix que, *À Ouessant, l'an passé*, elle a rencontré une *délurée du même genre* que Marie-Jeanne Kersaho, une courageuse Groisillonne. Il s'agit de *Nène Tual, la Femme-marin de son surnom, une vieille de soixante ans, percluse de rhumatismes pour avoir passé sa vie à godiller autour du Stiff, à pêcher le lieu et le homard.*

Sa témérité a permis à deux pêcheurs d'échapper à la noyade :

Elle a même sauvé deux hommes dans le grand courant sous Boc'haol : une barque qui faisait eau, la brume… Nène est arrivée juste à temps !

63- L.Riotor : Le Stiff, *Ouessant l'Ile de l'épouvante,* op.cit., p. 182-183.

La venue d'un âge avancé ne signifie nullement le repos, et Nène continue à pratiquer obstinément sa pêche quotidienne :

Il y a six ans, Nène allait encore par tous les temps relever les casiers au pied des falaises où les courants de sept à huit nœuds creusent des rapides écumants entre les roches. (I/O)

Et pourtant, le renoncement s'impose à elle avec le poids des années et des fatigues croissantes, non sans susciter en elle des protestations vigoureuses :

Mais l'âge implacable, le travail épuisant qui est celui des marins, finirent par lui imposer la vie à terre et elle dut, en maugréant et en multipliant ses jurons familiers, rester « à sec », comme sa plate, avec ses moutons… (Id.)

Cependant, il s'agit pour elle d'une pause, et non d'une abdication définitive, toujours animée qu'elle est par une volonté farouche de revenir à sa passion, comme elle l'exprime avec une verve pittoresque :

J'suis pas été à la pêche cette année. Trop mauvais temps. Les rhumatismes sont dans mes jambes. Attendez voir le printemps prochain ! J'y retournerai, gast, tout'seule. (G/I)

Pêche et droit maritime

Avant de préciser davantage la vie menée par la pêcheuse du Stiff, il convient de définir le contexte dans lequel elle évolue, et de mesurer les différences de traitement social réservé à une femme-matelot par rapport à un marin.

Barba, l'amie d'Odette du Puigaudeau se faisant *belle* pour son *galant* qui *est arrivé en congé*, car *Il navigue au commerce comme tous les autres*, souligne les difficultés de la pêche à Ouessant dans les années trente.

Les hommes n'ont rien à faire à Ouessant, pas même la pêche ; finie la belle saison, la côte est trop hérissée, la mer trop méchante ici. Pas d'abri pour les barques…[64]

Assurément, vers 1900, la pêche à Ouessant n'occupe pas une place aussi importante qu'à Sein et à Molène, en fonction de son extrême dangerosité et de l'absence de véritable abri portuaire, d'où la rareté de débouchés lucratifs à long terme. C'est pourquoi, jusqu'en 1950, elle revêt un caractère artisanal et représente plutôt pour les familles *une activité d'appoint, pratiquée dans le cadre d'une économie autarcique de subsistance.*

Qui parmi la population ouessantine pratique cette pêche au début du XX^{ème} siècle ?

64- O. du Puigaudeau *: Croquis de Bretonnes, Ouessantines*, La Femme de France, N° 948, 9 juillet 1933, p. 13.

La pêche était (donc) d'abord réservée aux plus pauvres, ceux qui avaient peu de terres et tous ceux qui n'avaient rien d'autre à faire : marins de commerce provisoirement sans embarquement ; retraités, hélas bien peu nombreux ; garçons trop jeunes pour s'enrôler […] et même femmes seules que l'agriculture ne pouvait nourrir parce que leurs petites exploitations étaient vraiment trop minuscules. [65]

Eugénie Tual fait partie de ces femmes célibataires qui disposent de maigres ressources avec quelques lopins de terre autour d'une modeste maison, bien insuffisants pour la nourrir. La pêche devient alors son unique gagne-pain, surtout après la mort de son père en 1904 (elle a alors quarante-deux ans), car auparavant, « couchée » sur le rôle du bateau paternel, la *Marie,* elle bénéficie des modestes avantages liés au statut de matelot. Ensuite, elle n'a plus d'existence administrative, et se trouve sans autres revenus que ceux que lui procure la vente, illégale d'ailleurs, de sa pêche, essentiellement des crustacés, à un certain mareyeur surnommé *Yokès*, se trouvant au Port du Stiff et qui les revend ensuite au Conquet ou à Brest.

Louis Coudurier nous fournit d'intéressantes précisions sur le déroulement de cette pêche aux crustacés, ainsi que sur son coût :

La pêche est presqu'exclusivement celle des crustacés. Langoustes et homards sont capturés au moyen de casiers fabriqués dans le pays par les vieux marins qui ne peuvent aller en mer. Chaque casier revient à 1fr. 25 ou 1fr. 50 à l'ouvrier, ils sont vendus de 2 fr.50 à 3 fr. Le câble pour l'immerger, les bouées de liège élèvent le prix à 8 ou 10 fr. […]

Hélas, malgré l'accroissement de la demande sur le continent et à l'étranger, la rentabilité de cette pêche demeure bien faible pour ceux qui la pratiquent dans des conditions difficiles :

La pêche a lieu toute l'année, même au fort de l'hiver, mais elle est particulièrement active de mars à octobre. Les crustacés sont vendus soit en Angleterre ou en Normandie par l'intermédiaire de petits caboteurs, soit aux marchands de l'Aberwrac'h, du Conquet et d'Audierne qui les conservent dans des viviers. Mais on commence aussi à expédier directement sur Paris. […] Pour douze mois de ce labeur, ils (les pêcheurs) arrivent à gagner 400 fr ; sans le travail des femmes, ils ne pourraient pas vivre, car on ne peut compter pour une ressource le produit du tricotage que font les Ouessantins en dehors de la pêche, quand leurs femmes peinent sur la glèbe. Du haut du phare du Stiff, on aperçoit en multitudes les voiles de ces hardis pêcheurs, elles ne rentreront que ce soir au port, dans les nombreuses criques qui avoisinent les villages. [66]

65- F.Péron : Dons de la mer, La pêche dans une île sans abri, *Ouessant L'Ile sentinelle*, 1985, op.cit., pp. 113, 112, 118.
66- L. Coudurier : *Ouessant, De Brest au Conquet*, op. cit. pp. 325-326.

Placide Tual, avec Nène comme matelot, a été lui aussi l'un de *ces hardis pêcheurs* possédant leur propre embarcation. Il a eu probablement recours à un commissionnaire chargé du tri des *« poissons »*, c'est-à-dire les homards et les langoustes, sur la cale avant de les *transférer en canot en godille jusqu'à son propre vivier mouillé dans la baie. […]*

Le lendemain, celui-ci, après avoir versé leur dû aux pêcheurs au débit de boisson du bourg, télégraphie au mareyeur du continent pour qu'il lui envoie un bateau vivier. On amène alors le grand vivier d'où l'on sort les homards et les langoustes qui sont à nouveau examinés, comptés avant d'être facturés, car ils doivent être bien vivants et intacts, les crustacés dont les antennes sont cassées étant refusés par les restaurants

En fait, les pêcheurs sont le plus souvent exploités et deviennent *les perdants dans ce marché qui leur échappe totalement,* car la plupart ne savent pas compter ; et ils s'endettent avec leurs achats de matériel de pêche à l'épicerie attenante au débit de boissons.

Pas facile donc pour eux d'échapper aux conditions imposées par le commissionnaire local et les mareyeurs de la côte finistérienne.[67]

Et que d'avatars avec les naufrages successifs et la concurrence grandissante des langoustiers venus de Camaret, de Douarnenez et du Conquet, bateaux plus grands et mieux équipés que les embarcations ouessantines !

Heureusement, les conditions de vie des pêcheurs s'améliorent après la crise liée à la guerre de 14-18 :

> *La pêche aux crustacés, interrompue pendant la première guerre mondiale, reprend avec d'autant plus de vigueur dans les années 1920 qu'une fosse miraculeuse est découverte à 6 milles au nord-ouest de l'île. Trois ou quatre mareyeurs du continent envoient leurs bateaux viviers à Lampaul ou au Stiff : Oulhen, Le Bars, Paul Caïn… Les restaurants Prunier de Paris s'approvisionnent ici directement, mais ce sont surtout les pêcheurs du continent qui exploitent ces nouveaux fonds.* [68]

La compétition s'avère donc très forte et met à rude épreuve les pêcheurs d'Ouessant qui appartiennent aux familles les plus pauvres de l'île. Que dire alors du sort réservé à Nène, obligée de se battre seule contre toute cette flottille de bateaux de pêche avec sa petite plate qui ne lui appartient même pas ?

67- F. Péron : Dons de la mer, *L'Ile sentinelle*, op.cit., pp.118-119.
68- Ibidem., pp.120-122.

Les difficultés inhérentes à sa condition de simple fille de pêcheur ne manquent pas. Elle a beau avoir en sa possession des *rôles* [69] qu'elle montre à Odette du Puigaudeau, sa visiteuse, avec *des lettres jaunies, des photographies effacées, tout son vieux passé embrumé*, ces rôles n'ont aucune valeur marchande, car ceux-ci *portent ironiquement l'étiquette « plaisance », avec interdiction de vendre sa pêche.*

Dans la première moitié du XX^{ème} siècle, rappelons qu'être inscrit sur un rôle signifiait pour un marin être reconnu comme tel sur le plan administratif, et en conséquence, se voir attribuer à l'âge de la retraite une pension fixée et versée par *La Caisse des Invalides*, service rattaché au Ministère de la Marine.

Qui sont ces Invalides de la Marine ?

La définition du *Petit Dictionnaire de Marine* indique que ce sont des *Marins qui sont devenus pensionnaires de l'État pour cause d'âge, de blessures, d'infirmités.*

> *Tous les marins inscrits naviguant pour l'État, le commerce ou la pêche ont droit à cette pension ; ces derniers versent chaque mois à cet effet une certaine somme à la caisse des invalides chargée du service des pensions. Les marins désignent sous le nom d'invalides la somme qu'on retient sur leur solde ou sur leur paie pour leur retraite.*[70]

Odette du Puigaudeau s'indigne alors, non sans raisons, de l'iniquité d'un tel traitement avec des accents dignes de la féministe qu'elle est déjà, et qu'elle sera tout au long de sa vie :

> *L'injuste loi est ainsi faite : une femme a le droit de payer l'impôt, de sauver des gens, de bourlinguer toute sa vie avec la même peine, les mêmes risques qu'un homme, mais elle ne peut être inscrit maritime, donc gagner officiellement son pain et toucher une petite pension quand elle est usée.*

Michel Geistdoerfer dénonce également cette grave injustice :

> *Bien qu'elle ait été, à certains moments, inscrite au rôle, car son père avait fait les versements pour elle, n'était-t-elle pas un vrai marin ? L'Administration, appliquant les règlements, lui refusa pension et secours.*

Il insiste sur la vigueur des protestations de Nène qui n'hésite pas à se rebeller avec son franc-parler auprès de ses visiteurs épris de pittoresque insulaire, les pires étant les journalistes, toujours prêts, selon elle, à exploiter son aspect hors du commun :

> *Elle n'arrivait pas à accepter ce refus injuste et blessant pour son amour-propre.*

69- Rôle d'équipage : document contenant la liste d'équipage d'un navire et les conditions d'engagement de cet équipage (R. Gruss : *Petit Dictionnaire de marine*, op.cit., p. 114.

70- Ibidem.

Quand les touristes, curieux, venaient la voir et semblaient s'intéresser à elle : « Ah, oui », murmurait-elle avec mauvaise humeur, « encore des journalistes, ils sont bons pour mettre mon gueule dans leurs journaux, mais, moi, jamais ma pension, et pourtant je l'ai gagnée.

Heureusement, la vaillante pêcheuse va attirer l'attention d'un homme sensible à sa détresse et prêt à lui venir en aide. Mais ce secours ne constitue pas vraiment une retraite, et s'avère bien tardif, ainsi que le souligne Anne de Tourville, également ulcérée par l'attitude de l'Administration :

(Elle devra attendre l'âge de soixante-douze ans pour que l'Inscription Maritime lui reconnaisse enfin une existence de marin femme – elle est la seule – et lui verse des « invalides »).

Cet homme généreux s'appelle Anthony Gonin [71]. Un hommage bien légitime lui est rendu par Michel Geistdoerfer :

Cependant un homme de cœur, devenu depuis directeur d'un des plus importants services de la Marine marchande, se trouva un jour, en 1933, sur sa route et lui fit accorder un « secours » et grâce à lui, Nène ne connut pas la misère de trop de vieilles gens. Elle avait alors soixante-douze ans et cinquante-huit ans de navigations.

Cette figure exceptionnelle a sans nul doute contribué à améliorer le sort d'une Eugénie Tual vieillissante et usée par tant d'années de labeur maritime.

Né le 3 décembre 1887 à Dol-de-Bretagne, Anthony Gonin devient Chef du cabinet du Ministre de la Marine Marchande le 4 février 1932, puis Directeur des Invalides de 1938 à 1951, et Trésorier Général de 1951 à 1957. Il est Conseiller Général d'Ouessant de 1937 à 1951. Commandeur de la Légion d'Honneur et du Mérite Maritime, il décède à Ouessant le 4 novembre 1962.

Son fils Jean-Jacques s'établira dans l'île et deviendra le médecin des Ouessantins pendant une longue période à partir de 1952. Nous le retrouverons dans la biographie de Rose Héré, en raison de ses fonctions de Président de la SNSM (Société Nationale de Sauvetage en Mer) à Ouessant.

La presse régionale n'oublie pas de mentionner l'événement que constitue l'attribution d'un secours complémentaire à une pêcheuse hors du commun dont elle souligne les mérites et le destin exceptionnel :

Une enquête récemment effectuée par le ministère de la Marine Marchande sur la situation d'une fille de marin secourue par la Caisse de retraites des Inscrits maritimes a révélé un fait presqu'unique dans les annales de la marine marchande française : celui d'une véritable femme-matelot, M^{elle} Tual, qui a navigué toute sa vie dans les parages si justement redoutés de l'île d'Ouessant. […]

71- Voir son portrait en annexe.

Melle Tual constitue un exemple rare d'énergie et de fidélité à la mer. Maintenant âgée de 70 ans, usée par le travail et sans ressources, elle méritait mieux et plus qu'une renommée locale ou qu'un secours médiocre. Aussi, M. Frot, Ministre de la marine Marchande, vient-il d'accorder à M^elle^ Tual une augmentation sensible du secours annuel qui lui était allouée. [72]

Une célibataire endurcie ?

Si Mademoiselle Tual est sans nul doute une véritable *femme-matelot* des plus compétentes et courageuses, elle le doit certes à la nécessité de gagner sa vie, mais aussi à une volonté de « s'en sortir » toute seule, affirmation qui revient comme un leitmotiv dans ses propos.

Rien à voir avec une complainte autour de la solitude. Loin de déplorer sa condition de célibataire obligée de se débrouiller par ses propres moyens et dans des conditions fort ingrates, Eugénie défend farouchement son indépendance, et en ce sens, elle apparaît d'une surprenante et admirable modernité :

Non, jamais mariée, jamais un bon ami. Non, non ! Rester à la maison, pas d'ça pour Nène ! Je cherche mon pain moi-même, tout'seule. Comme ça je suis bien libre de virer à mon idée. Je peux partir, aller au continent si ça me plaît, même chez vous à Paris. Qui donc m'empêcherait ? (G/I)

Auguste Dupouy, après avoir souligné la valeur de la liberté et la solitude pour les gardiens de phare, évoque la figure de la pêcheuse du Stiff sans la nommer, en insistant sur son besoin de vivre à sa façon :

L'autre été, une vieille Ouessantine qui mène seule sa plate dans la baie du Stiff (car il y a aussi quelques pêcheuses en ces pays), interrogée par une journaliste, s'expliquait d'un mot qui expliquait tous ses pareils : « Je veux virer à mon idée ». [73]

Comment ne pas être sidéré par l'affirmation aussi péremptoire d'un tel goût de liberté ? Il est vrai que, déjà à cette époque, la tentation de se rendre sur un continent de plus en plus urbanisé et plein de séductions gagne de plus en plus de femmes à Ouessant, comme Soizic Toulan souffrant des limites de l'espace insulaire :

Il y avait qu'elle voulait être un peu moins de l'île, un peu plus du vaste monde, de cette « grande terre » dont elle entendait parler depuis son enfance et qui lui avait paru toujours si fabuleuse ! [74]

72- *Une femme-marin justement récompensée*, L'Ouest-Éclair, 25 juillet 1933, p. 6.
73- A. Dupouy : Grèves et ports, *Face au couchant* Brest La Côte et les Iles, op.cit., p. 49.
74- M. Le Franc : *Dans l'île*, rééd... op.cit., p.145.

En fait, Eugénie ne se rendra presque jamais sur cette « grande terre »,[75] se contentant de vivre un quotidien plus ou moins aventureux dans son île natale :

Et Nène forte de son inutilisable liberté n'a jamais dépassé le From-Veur. (G/I)

Entre les feux du Créac'h et du Stiff, elle vivra son cycle complet sans avoir mis le pied sur aucun continent. (F/M)

Cependant, Michel Geistdoerfer précise que *jamais elle ne quitta son île si ce n'est une fois pour aller à Brest revendiquer ses droits de propriété qu'on lui contestait injustement.* Cependant, selon un témoignage rapporté par la mère d'Anna, la pêcheuse se rendait de temps à autre à Molène pour y vendre le produit de sa pêche, espérant ainsi obtenir un gain plus substantiel.

Cette sédentarité quasi permanente est alors un thème de réflexion pour Odette du Puigaudeau qui va pourtant mener à partir des années quarante, une existence de plus en plus nomade, avec ses fascinantes pérégrinations à travers la Mauritanie :

Savoir qu'on peut aller partout, même à Paris, et rester dans sa cabane au creux de la lande, c'est peut-être la sagesse.

Eugénie Tual n'était certes pas la seule îlienne à revendiquer haut et fort une aspiration à l'indépendance. Ainsi, la Groisillonne Marie-Jeanne Kersaho, affirme son refus de se marier :

« On est ben pus tranquille toute seule, qu'elle disait ; j'ai pas besoin d'un mari pour m'embêter ma vie durant ! » (G/I)

Rose Héré fait une déclaration similaire au fourrier de la marine qui lui demande pourquoi elle ne s'est pas mariée :

Hein ?…fit-elle, ce n'est pas bien comme ça ?… Eh bien, on n'a pas besoin de se battre.

Dans le roman ouessantin de Marie Le Franc, Tréphine a plus d'un point commun avec Nène. Elle aussi vit en totale autarcie, mais en exploitant sa propre zone de pêche :

Elle connaît dans sa cabane, qu'elle appelle « Le Château-Sec », une indépendance parfaite. Elle résout chaque jour le problème du vivre. Elle y apporte toute l'ingéniosité et tout le courage dont une créature est capable. Son domaine est sans limites. Il n'y a à monter sur la lande d'autre fumée que la sienne. Elle possède en propre un bout de grève que personne ne lui dispute. Malgré sa mauvaise jambe, elle est à la pêche presque tous les jours. [76]

75- Cf. Beaucoup d'insulaires -au moins la moitié de ceux du Ponant sans doute- ne quittaient jamais leur île ou ne mettaient qu'exceptionnellement le pied sur un bateau, lors d'un passage souvent annuel sur la Grande Terre. (Dominique Guillemet : *Les Iles de l'ouest de Bréhat à Oléron du Moyen Age à la Révolution*, Geste Éditions, 2007, p. 181).

76- Marie Le Franc : rééd. pp. 134.

Toutefois, l'indépendance de Tréphine n'est pas sans susciter des suspicions dans un monde insulaire où le regard de l'autre, souvent aux aguets [77], s'inquiète des différences considérées comme des anomalies. Alors, les imaginations vont « bon train », d'autant plus que les origines de la vieille îlienne demeurent mystérieuses :

Mais les esprits ne sont pas tranquilles à l'idée d'une Tréphine qui vit sans homme, sans enfants, ni chat, ni chien, dans une cabane bonne pour les bêtes, une Tréphine qui ne connaît pas la peur, qui vient on ne sait d'où, de Molène ou de Bannalec, d'aucuns disent du diable, déposée un jour sur la côte avec son baluchon par une barque de pêche. Et qui sait ce qui se trafique chez elle ?

On a vu de vieux « marlous », prétendent les bonnes langues, rôder par là le soir. Les imaginations, toujours en éveil quand il s'agit du commerce d'amour s'échauffent. On ne la voit ni à l'église, ni à l'auberge, ni à l'épicerie. Elle n'a pas l'habitude d'assister aux enterrements. Tout ça n'est pas normal. [78]

Quelles furent les relations amoureuses d'Eugénie jeune fille, et en particulier, ses opportunités de se marier ? Nous l'ignorons. Sans doute quelques occasions ont existé, sans être nombreuses, compte tenu d'un physique peu avantageux et du décalage entre le nombre de jeunes filles et celui des hommes disponibles entraînant une réelle difficulté pour les jeunes Ouessantines de son époque à trouver un mari : [79]

A Ouessant l'homme est marchandise rare. Les jeunes gens sont presque tous à la marine de l'État, et, quand ils reviennent entre deux campagnes, ils se contentent des belles flambées d'amour. Pauvres petites, tout de même ! Elles ne demanderaient pas mieux, elles, que de mettre leur cœur en geôle… Mais les garçons ne veulent pas ! [80]

On peut donc penser qu'Eugénie fut tributaire de cette rareté de la gent masculine à Ouessant.

Mais le père d'Eugénie n'est-il pas aussi grandement responsable du célibat de sa fille, comme elle le déclare à sa visiteuse, avec une franchise savoureuse qui ne laisse pas toutefois transparaître la moindre révolte ou le moindre regret :

Mon père, il avait dit à moi : « Toi, Nène, faut pas te marier, tu resteras avec moi, tu gagneras ton pain dans le canot. » (G/I)

77- Cf. *Françoise disait qu'à Ouessant tout le monde s'occupait de tout le monde*. (H. Queffélec : *Un Homme d'Ouessant,* Mercure de France, 1953, folio 541, p. 69.)
78- Marie Le Franc : rééd. pp. 134-135.
79- Cf. le dicton ouessantin : « Croche dedans quand tu en trouves, il n'y en aura pas pour toutes » (Krog pa gavi ne vezo ket evit pep hini).
80- Théodore Caradec : *Autour des îles bretonnes*, Librairie Nilsson, Paris, 1904, cit. par L. Coudurier, Ouessant, p. 317-318.

En tout cas, on ne peut mettre en doute la satisfaction de Nène lorsqu'elle affirme : *Ah ! Oui, je suis contente comme ça, tout'seule !* (id.)

Cependant, comment ne pas être intrigué par l'anecdote que rapporte Michel Geistdoerfer, le seul auteur à mettre en doute la chasteté de la pêcheuse du Stiff, en la montrant sous un jour quelque peu ambigu.

Sous un clair de lune qui accentue le mystère nocturne, *deux ombres indéfinissables* surgissant au milieu de la route rappellent à l'auteur *ces lavandières de nuit qui hantèrent l'esprit de Yann Dargent.*[81] Voici que ces ombres se précisent de façon inquiétante en se rapprochant du monde de la sorcellerie :

> *Une femme petite, voûtée, en proie à un démon intérieur, une sorcière mue par une force extraordinaire, entraînait par le bras un grand homme, droit, inconscient, endormi, qui ne semblait pouvoir résister à l'emprise, à l'envoûtement de la sorcière.*

Cette vision laisse l'écrivain et sa femme tellement désemparés qu'ils en sont *figés* et s'arrêtent pour laisser les deux silhouettes poursuivre leur marche silencieuse, jusqu'à la fin d'un suspense inattendu :

> *La sorcière qui entraînait ainsi irrésistiblement vers le bourg, à cette heure, à trois kilomètres du Stiff, cette grande ombre jeune et docile, c'était Nène, la Nène que nous avions quittée l'après-midi.*

Le voisin de Nène s'interroge alors sur les motivations qui ont conduit la vieille Ouessantine à ce fascinant et déroutant partage :

> *De quelle passion était-elle à ce moment la proie ? Quel désir démoniaque avait pu ainsi la transformer, lui donner cet élan dominateur ? Pourquoi dans cette nuit cet accouplement monstrueux et cette ivresse partagée…*

Avec beaucoup de sagesse et de pertinence, il les rattache alors à toute la part de mystère indéchiffrable que recèlent l'îlienne et son île natale :

> *C'est le secret de Nène, c'est le secret d'Ouessant, d'où la nuit tombée, sans bruit…les ombres imprévues …, invraisemblables…inexplicables surgissent…*

Ce point de vue, empreint d'une rare délicatesse, contribue à nous éloigner d'une vision stéréotypée d'une pêcheuse « sans peur ni reproche » et confère à Eugénie Tual une densité charnelle à travers les failles qu'il laisse entrevoir.

Cependant les interrogations subsistent, et comme Henri Queffélec, à propos de l'histoire de la baleine échouée dans la baie de Lampaul, nous nous demandons :

> *Où donc passait la limite entre le réel et le rêve ?* [82]

81- *Les Lavandières de la nuit* (1861), Musée des Beaux-arts de Quimper. Yan' Dargent (1824-1899), peintre autodidacte, né à Saint-Servais près de Landivisiau, illustrateur fécond, […] nourri de fantastique et de merveilleux. (Henri Belbéoch, René Le Bihan : 100 Peintres en Bretagne, Éditions Palantines, 1995, p. 150).

82- H. Queffélec : Les Merveilles de la pointe de Bretagne, *Les Grandes heures de l'océan*, Librairie Académique Perrin, Librairie Plon, 1968.

Eugénie dans son territoire

Nène, parvenue à la fin de sa vie, dispose de bien faibles moyens. L'intérieur de sa chaumière présente un aspect des plus modestes, mais n'est pas pour autant exempt de charme et de personnalité avec un décor qui lui ressemble, issu de cette étrange fusion entre terre et mer comme chez la plupart des Ouessantines de l'époque.

Odette du Puigaudeau en fait une description aussi précise que colorée, illustrant tout à fait ses talents de dessinatrice et de peintre :

La porte verte, à demi cachée par un grand myrte, s'ouvre sur un pêle-mêle marin et terrien, en ressemblance avec l'habitante. Il y a une armoire à l'ancienne mode, un lit clos peint en bleuet sculpté de rosaces, une longue table flanquée de deux bancs. Aux solives, des oignons se balancent entre une glène de filin et un bouquet d'hameçons. Au-dessus de la cheminée, entourant de pieuses images enluminées comme des icônes russes, une guirlande d'ampoules électriques et de boules de chalut jaunes et vertes s'allume au soleil couchant de reflets roses. Sur le rebord de la fenêtre, quelques dahlias flambent contre le bleu verdissant de la mer.

Ces ampoules et ces boules de chalut attirent également l'attention de Michel Geistdoerfer qui insiste sur les liens de la femme-matelot avec la mer :

Elle n'avait guère comme luxe que des boules de chalut amenées par les courants ou de vieilles ampoules électriques qu'elle collectionnait et pour lesquelles elle avait une prédilection.

Dans un décor semi-marin où le confort est des plus rudimentaires, l'écrivain relève également quelques signes d'une piété sans doute primitive, et souligne une propension bien insulaire à ramasser tout ce qui pourrait servir et à conserver tout ce qui peut encore servir :

L'intérieur de sa maison ressemblait à une cabine de bateau ; un couloir donnait accès à l'unique pièce. […] Sur les murs de nombreuses images de piété ou des réclames. Le plafond était tapissé de journaux pour éviter le froid ; elle accumulait chez elle tout ce qui lui restait de ses engins de pêche et aussi ce qu'elle avait trouvé sur les grèves ou sur les épaves, car, souvent, elle était allée au péril de sa vie avec « les sauveteurs » […].

Si Eugénie se nourrit surtout des fruits de ses récoltes marines, elle veille à en éliminer les résidus. Anne de Tourville le remarque avec ce mélange d'humour et de poésie qui caractérise son évocation de la pêcheuse du Stiff :

Si par amour de la propreté, elle ne jetait pas à la grève les coquilles et les carapaces de son « manger », elle vivrait sur une litière de nacre comme une pieuvre.

Avec ce besoin d'accumuler les trouvailles marines, elle rejoignait un des plus vieux instincts des hommes et des femmes de la mer et des îles : la recherche des épaves.[83]

Rapprochons à nouveau Nène et Tréphine dans cette façon d'exploiter leur environnement en femmes prévoyantes qu'elles sont, non sans éprouver d'ailleurs une certaine jouissance :

Elle pourvoit sa demeure d'eau et de combustible et trouve à la grève toutes sortes de choses qui se mangent. Cela lui sert d'occupation quotidienne. Elle y ramasse des racines de goémon qui ressemblent à d'énormes fouets de caoutchouc. Quand l'hiver sera passé dessus, ils feront de bon feu. Elle en ramène aussi des ferrailles, ancres, anneaux, vieux instruments de bord et pièces de machine qu'elle nomme en connaisseuse et accumule près de sa maison sans savoir si elle en tirera parti. Elle éprouve à faire ses trouvailles et à les remorquer par les terribles gradins des rochers, un chemin bien « grincheux », dit-elle, un plaisir de vieille naufrageuse.[84]

Auguste Dupouy précise l'historique de cette coutume fort ancienne, si chère aux Bretons et aux îliens en particulier :

La langue bretonne a un mot pour cette piraterie côtière : penzé. On dit : « Allons au penzé. » Le penzé est de tradition. Les barons du pays l'avaient codifié. Ils tenaient fermement à leur droit d'aubaine.[85]

Le *penzé* revêtait à Ouessant une importance particulière en raison des nombreux naufrages, pourvoyeurs de véritables richesses :

Enfin la mer apportait les épaves… […] Ces naufrages qui amenaient à la côte le bois d'épave, mais aussi une partie de la cargaison des bateaux échoués et brisés, étaient considérés par les insulaires comme de véritables dons de la Providence. Ce qui arrivait ainsi à la grève était appelé à Ouessant le « pense an aod. »

Il convient de distinguer les rapines de mer clandestines ayant fière mine dans un roman, [86] susceptibles de générer le type du naufrageur, farouche profiteur des tempêtes, du simple bénéfice que retiraient les pêcheurs au gré des naufrages :

Le penzé après tout, est une occupation intermittente et que le vrai pêcheur n'approuve guère. [87]

83- H. Queffélec : *Mémoires d'enfance*, La douceur et la guerre, 1988, Librairie Séguier, p. 81.
84- M. Le Franc : *Dans L'île*, rééd. p. 133.
85- A. Dupouy : *Face au couchant*, op.cit., p. 38.
86- Cf. Émile Vedel *: L'Ile d'épouvante*, Calmann-Lévy, Paris, 1903.
87- A. Dupouy *: Face au couchant*, op.cit., p. 40.

La maison de Nène est donc bien à son image, portant les traces de ce va-et-vient quasi permanent entre intérieur et extérieur, afin de répondre aux exigences de la vie quotidienne. Sa modeste décoration traduit aussi le besoin de la pêcheuse de maintenir un double contact, avec l'au-delà, avec le recours aux images pieuses, et avec l'ailleurs continental, avec les réclames affichées au mur.

Une étrange personnalité

En dehors de cette collecte de bois d'épave et d'objets divers, quelles distractions a pu connaître Eugénie Tual ? Rarissimes auront été ses participations à des cérémonies familiales ou à des fêtes locales, en raison d'un labeur acharné au quotidien. Elle dut sans doute se contenter de se rendre à Lampaul pour la messe du dimanche. Nous pouvons alors l'imaginer parmi ces groupes d'Ouessantines endimanchées, au sortir de l'église sur la place, figurant sur les cartes postales du début du XX^{ème} siècle. [88]

Quoi qu'il en soit, Nène aura mené une existence des plus monacales, malgré quelques « incartades » possibles, comme l'épisode de « la sorcière au clair de lune » le laisse entendre. Anne de Tourville résume avec humour les aspects rigoureux, mais relativement tranquilles, de son quotidien :

Vie paisible de fonctionnaire des eaux.

Pas d'amant. Des horaires de tourière de couvent.

Le portrait original qu'elle fait de la pêcheuse la renvoie à ces personnages de vitraux aussi stylisés que surnaturels. Elle devient alors une figure baroque qui évoque un monde ancien, immergée, et même figée dans une étrange fusion de liquides :

Mythique, cernée d'un plomb lourd, personnage de vilain pour une cathédrale de Chartres engloutie. Grand vieux lys noir, comme en vénerie on dit : « Grand vieux cerf ». Saurie et iodée, pêchant des homards bleus. Elle flotte là dans son plat de bois, parmi des blancheurs de lait ribot, gardienne du feu dedans sa propre pipe ; barattée, patiente et insubmersible, comme un corps mort.

Indéniablement, Nène fait preuve d'une force de caractère exceptionnelle qui n'exclut pas toutefois une capacité de s'attendrir et de montrer ses sentiments.

Bien que vivant seule, elle est aussi un cœur tendre :

Cette solitaire aime beaucoup les enfants qui lui rendent son affection en la considérant comme étant de leur famille. [89]

88- Voir illustration en annexe.
89- N. Speranze : *Eugénie Tual vient de mourir*, L'Ouest-Éclair, 12 septembre 1937.

Curieuse femme en vérité, car elle est capable à la fois d'indifférence et de sensibilité, notamment à l'égard des animaux, ainsi que Michel Geistdoerfer le rappelle avec émotion :

Elle était de pierre et de sable. Insensible, elle n'abandonnait sa solitude que pour parler à ses moutons et à son chat, car ce qui éclaire son étrange for intérieur elle aimait les chats et lorsqu'elle venait à la maison elle avait un geste aimable pour le nôtre qu'elle aurait aimé caresser.

Eugénie Tual apparaît donc comme un être complexe, à la fois sauvage et doux, terriblement solitaire, tout en étant capable d'élans, aussi bien envers les autres qu'avec la gent animale.

Dans l'évocation de la pêcheuse du Stiff, sans doute faut-il tenir compte du regard « primitiviste » que portent maints écrivains-voyageurs dans les dernières décennies du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} siècle sur *ces braves insulaires* ou *nos pauvres insulaires*, [90] jusqu'à en faire une race à part, terme n'ayant alors aucune connotation péjorative.

Ainsi, Gustave Geffroy perçoit la spécificité des Ouessantines, et souligne leurs liens indissociables avec leur territoire insulaire :

Ces femmes […] apparaissent, dans ce paysage de terre et d'eau, sous cet immense ciel, comme des êtres d'une race particulière, nés pour cette île et ne pouvant vivre ailleurs. [91]

Karine Salomé souligne que les îles bretonnes, protégées par l'éloignement géographique, se prêtent au fantasme d'une communauté rurale unie dans une vie certes rude mais simple et paisible, soudée par la morale et la piété, et génèrent chez les visiteurs des îles à cette époque un discours nostalgique, en les entourant de cette aura d'une sage immuabilité.

Il peut en résulter un tableau proche de l'archaïsme régnant alors dans les campagnes françaises :

La première rencontre avec les insulaires s'apparente souvent à une prise de contact avec des sauvages effarouchés et répond à la volonté illusoire de découvrir une contrée méconnue. [92]

La tentation d'une représentation légendaire aux aspects opposés se concrétise chez les écrivains qui s'intéressent à Ouessant :

Sur les mœurs des Ouessantins, leurs coutumes, leurs usages, de nombreux auteurs ont exercé leur verve. Comme toujours, quand il s'agit d'une contrée où l'on va peu, les légendes les plus contradictoires se sont donné le plus libre cours.

90- L. Coudurier : *De Brest au Conquet*, Molène, op.cit., p. 302.
91- G. Geffroy : *Voyage à Ouessant*, 1ère édition, 1897, Séquences, 44402 Rezé, 1999, p. 54.
92- K. Salomé : Le visage rassurant des campagnes, *Les Iles bretonnes*, op.cit., p.249-250.

Tel représente l'île comme une sorte d'asile, tel autre, au contraire, la décrit sous les plus sombres couleurs.[93]

C'est pourquoi Eugénie Tual apparaît à travers un prisme double qui, tantôt la dépeint héroïne au quotidien, tantôt l'assimile à une femme peu attractive, marquée par deux vices fort courants à l'époque.

En effet, certains aspects moins flatteurs ancrent la pêcheuse dans un tissu de réalités plus prosaïques, comme une addiction certaine au tabac et à l'alcool.

Odette du Puigaudeau y fait une simple allusion, lorsqu'elle la dépeint répétant *« Toute seule » […], craché comme par une vieille chatte irascible,* en ajoutant que *Le geste brusque d'une prise affirme la volonté d'indépendance.*

Michel Geistdoerfer se montre plus explicite en rattachant ses maigres gains lors des collectes d'épaves à la satisfaction de deux besoins devenus primordiaux.

[…] elle vendait sa part de butin pour acheter de quoi satisfaire ses deux passions : le tafia [94] *et le tabac.*

Il précise ensuite sa façon de procéder avec le tabac en une sorte de rituel :

Elle aimait avant tout le tabac et si l'on en croit ceux qui l'ont connue dans sa jeunesse, elle commençait par le chiquer, elle le fumait ensuite et le prisait enfin en cendre, mélangé avec du tabac en poudre.

Un spécialiste du patrimoine légendaire de la province de Léon revient sur ces précisions, après avoir intégré à juste titre les addictions d'Eugénie aux habitudes des marins-pêcheurs bretons de l'époque :

Un vrai personnage, une sorte de curiosité locale. Un vrai marin jusque dans les travers habituels de la profession. Elle consommait du tabac : d'abord elle le chiquait, puis, le laissait sécher, le découpait, grossièrement pour être fumé, finement pour être prisé. Ne dédaignant pas son coup d'alcool fort, et jurant comme un homme. [95]

Le portrait brossé par Anne de Tourville traduit les aspects contradictoires de l'étrange pêcheuse. Celle-ci apparaît comme une figure pittoresque aux comportements primitifs :

Elle participe hardiment aux opérations de sauvetage et touche, limpide, ses parts de prise pour satisfaire à ses voluptés : tabac et tafia.

Elle chique et elle crache.

93- L. Coudurier : *De Brest au Conquet, Ouessant*, op.cit., pp. 315-316.

94- Tafia : Eau-de-vie tirée des mélasses de canne à sucre (la plupart des eau-de-vie vendues sous le nom de rhum sont des tafias). (Le Petit Robert)

95- Nen ar Martolod, *Légendes d'Ouessant* présentées par Mikael Madeg, Embann Kêredol, St Thonan, 2004, p. 202.

Mais elle se trouve également au cœur d'un poème généré par les litanies d'extase d'un Tristan Corbière, une espèce de cantique qui, génie en plus, délirerait ainsi :

O toi prêtresse des cormorans,
Druidesse des crabes,
Chiqueuse du Stiff,
Cracheuse sous le vent.

Tout se passe comme si Nène était partagée en plusieurs sphères de nature diverse, unies cependant entre elles :

Paisible, honnête, chaste, elle vit la vie, le cœur étoilé en rose des vents, quarts et demi-quart : un pour le tabac, un pour le tafia, un pour la pêche et la navigation, un pour les solitudes rugissantes…

Faut-il pour autant considérer la pêcheuse du Stiff comme une buveuse d'alcool invétérée et une fumeuse chronique ? Certainement pas, même si nous avons peu de témoignages sur ses pratiques. De toute façon, ses activités quotidiennes en limitaient forcément l'usage, et il est plus vraisemblable qu'elle ait eu recours au tabac et à l'alcool pour tromper sa solitude et pour « se faire de petits plaisirs » après ses rudes journées de pêche.

Replaçons-nous dans le contexte de l'époque, et imaginons l'isolement et l'oppression que subissaient les îliennes, les Ouessantines en particulier, pendant les longues périodes d'intempéries renforçant le poids de l'attente du retour des marins et l'anxiété de lendemains difficiles.

La fréquentation du café devient alors un dérivatif pour certaines femmes, d'autant plus si le patron les incite à boire, comme Reuter, *l'habile commerçant* le fait, quand *il racolait les îliennes au passage, […] pendant que les coloniaux buvaient l'absinthe* :

Entre donc, cria-t-il à Blanche : Emma Roparzic du Runiou est là qui ne donnerait pas sa place pour une messe…- Et toi, Barba, la plus bavarde de l'île, tu sais bien, pas besoin d'argent pour boire ici. Allons, appelle aussi Claire : Lombard vient de toucher sa prime de rengagement. Il régale, - et ton ami n'en saura rien. [96]

Pour le voyageur Ardouin-Dumazet, Ouessant ne peut plus être un véritable Éden comme l'a dépeint *Vers 1772, un des doux humanitaires du temps, M. de Sauvigny*, en raison notamment des méfaits de l'alcool ayant *amené à sa suite son cortège de bruyantes querelles.*

96- A. Savignon : La Brume, Barba la conteuse, *Filles de la pluie*, Rééd. p. 39.

Les femmes ne sont, hélas, pas épargnées par ce regrettable phénomène :

Les femmes ne sont pas les moins empressées aux cabarets. Dans cette île où l'on ne connaissait pas l'eau-de-vie au commencement du siècle, il y a dix-sept débits aujourd'hui pour 2300 habitants. Un médecin de la marine, longtemps détaché à Ouessant, et qui a pris l'île pour sujet de thèse, le docteur Bohéas, raconte que l'alcool est de tous les fêtes : baptêmes, mariages, décès, sont l'objet d'excès alcooliques, « la tristesse et la joie de l'habitant se mesurent à la quantité d'alcool qu'il absorbe. » Il nous montre ce pénible spectacle de chaque jour, surtout du dimanche : Des mères de famille, des jeunes filles même, pêle-mêle avec les hommes dans les auberges, ingèrent de pleins verres d'une mauvaise eau-de-vie […] D'autres s'enferment chez elles pour se livrer à cette passion.[97]

Nène faisait donc partie de ces Ouessantines qui, succombant à une tentation bien humaine, encore plus forte et plus compréhensible dans son double isolement, assouvissaient leurs penchants à l'abri des regards.

Karine Salomé, s'appuyant sur un ouvrage consacré à l'alcoolisme dans l'Ouest au XIX[ème] siècle [98], rappelle à ce sujet que la Bretagne figure parmi les régions où l'alcool est la plus forte et connaît une augmentation constante. […] L'évaluation du nombre de débits présents dans les îles démontre leur inflation prodigieuse au cours du siècle. Cet alcoolisme insulaire est selon les médecins un phénomène qui concerne tant les femmes que les hommes.[99]

Cependant, il convient de relativiser l'alcoolisme féminin dans les îles du Ponant. Ainsi, Éric Auphan insiste sur le rôle positif des veuves, car *si les veuves deviennent souvent tenancières d'un débit de boissons, c'est davantage pour prêcher la tempérance que pour inciter à la consommation. […] La fonction de tavernière pousse à l'honorabilité.* Toutefois, *le café représente un lieu privilégié de socialisation insulaire, où les pêcheurs partagent les bénéfices de leur campagne et où les marins viennent dépenser l'argent gagné dans leurs courses lointaines.*[100]

Quoi qu'il en soit, il est bien difficile à l'époque d'échapper à Ouessant à la sensation d'enfermement dans cette *Collectivité où tout est défini d'avance par les usages, la tradition, la religion […] groupe social dont il est presqu'impossible de s'échapper.* L'alcoolisme qui apparaît comme un exutoire, plus au cabaret d'ailleurs qu'à la maison, *est à mettre en rapport aussi avec l'abattement moral, le chagrin et l'ennui.*[101]

97- Victor-Eugène Ardouin-Dumazet, : *Les Iles de l'Atlantique d'Hoëdic à Ouessant*, t. III, collection Voyage en France, Berger-Levrault, Paris, 1893-1899, cité par L. Coudurier, Ouessant, pp.319-320.

98- T. Fillault : *Alcoolisation et comportement alcooliques au XIXe siècle*, Annales de la Bretagne et de pays de l'Ouest, 1983, p. 35-46.

99- K. Salomé : Le spectre de la fin des îles, Tableaux et portraits, *Les Iles bretonnes*, op.cit., p. 271.

100- E. Auphan : Des gynécocraties, La femme au travail, *Les Iles de la mer d'Ouest*, op.cit., p. 346.

101- F. Péron : Des femmes angoissées, *L'Ile sentinelle*, 1985, p. 262.

Quant à l'usage du tabac chez les Ouessantines, les rares témoignages suffisent à prouver que les femmes fumaient également, sans doute le plus souvent à l'insu des voisins, car ce n'était pas une pratique sociale facilement admise par les hommes, même dans les cabarets. Dans les îles bretonnes, même les plus âgées le faisaient, comme l'attestent ces cartes postales représentant des vieilles îliennes, notamment à Batz, fumant la pipe.

Une fin de vie exemplaire

La figure d'Eugénie Tual ne représente donc pas celle d'une Ouessantine « modèle », et c'est tant mieux, car elle n'en est que plus vraie et plus authentique. Elle mène une existence simple et rude jusqu'à son terme.

Nous ne pouvons qu'admirer les vertus de discrétion et d'humilité d'une pêcheuse accomplie et d'une femme toujours serviable :

Elle n'ennuie personne. Elle connaît tout, les fosses à poisson et les épaves. Elle renseigne les gens avec obligeance. Elle va partout sur les chemins de la simplicité, sans avarice et sans peur. (F/M)

Sa fin sera à l'image de sa vie, s'inscrivant dans la solitude et le dépouillement qu'elle a toujours connus :

Les courants de Bahaul ne l'ayant pas engloutie, on l'a trouvée morte, un matin, dans son lit : c'est la fin simple, solitaire, qu'elle désirait, sans témoin, le retour direct à l'infini… et pourtant elle ne nous aura pas quittés sans emporter quelques fleurs. (I/O)

Comment ne pas rapprocher le portrait d'Eugénie morte avec les peintures de Charles Cottet[102] illustrant les veillées des morts à Ouessant, à travers une même sobriété et une suprême distinction qui lui confèrent une sorte d'éternité ?

Couchée sur sa table ouessantine, longue et étroite, revêtue de son costume et de sa coiffe, les mains jointes entre deux cierges, veillées par les siens, la mort avait fait d'elle une gisante sereine et déjà pétrifiée, en lui rendant, dans sa parure funèbre, la jeunesse et l'élégance. (I/O)

102- Ch. Cottet (1863-1925) : Peintre né au Puy-en–Velay, ayant appartenu à « la bande noire », groupe d'artistes exposant à la Société Nouvelle, compagnon de route pendant un certain temps des Nabis, dont les œuvres sombres, peintes en Bretagne (paysages et scènes) lui ont donné une réputation bien trop réductrice de « peintre de la tristesse et de la fatalité bretonnes ». (*in* introduction André Cariou : *Charles Cottet et la Bretagne*, Éditions Ursa Le Chasse-Marée, 1988).

Grâce à l'évocation de Michel Geistdoerfer, nous suivons son enterrement fait de simplicité et empreint d'un attachant respect, et nous partageons son émotion :

Ce matin, nous l'avons accompagnée pour la dernière fois en suivant le sentier qui va du Stiff à la route de Lampaul. On a chargé son cercueil dans une petite charrette anglaise verte tirée par un cheval brun, seules couleurs claires dans ce cortège sombre et uniforme. Ses parents lui ont fait « dire » une belle messe au milieu du silence et de l'immobilité respectueuse qui ressemble si peu aux offices mondains et tumultueux de nos grandes villes.

L'hommage funèbre que lui rend Anne de Tourville prend des résonances poétiques, soulignant une sérénité qui vient magnifier sa figure d'îlienne, unie pour toujours à sa terre natale :

Et naturellement elle mourra en paix, en femme, dans son lit car c'est dans son lit, entre deux draps rudes, qu'elle exhalera son âme ronde et bleue. Et elle sera enterrée en paix, en femme, sous des fleurs maigres et des cailloux bénits, là, en vigie de cette Europe qu'elle ne connaît pas, d'un univers dont elle ne se soucie, elle, cette flottante, en terre d'Ouessant la plus ferme du monde.

La vieille louve de mer (G/I) a donc rejoint le rivage pour toujours, emportant avec elle grande partie de ses mystères. Mais étrangement, il se dégage d'elle une sorte de jouvence liée à un sens surprenant de la liberté, comme le souligne avec ferveur Odette du Puigaudeau, alors qu'elle vient de la quitter au Stiff :

Pauvre vieille pêcheuse, tu ne navigueras plus que sur la houle des landes, coupant l'ajonc et la fougère, poursuivant tes moutons et ton rêve. La terre t'a regagnée. Mais tu dis quand même : « Je suis libre », et l'espérance est toujours jeune dans ton vieux cœur viril.

L'ancien capitaine de baliseur évoque la mort solitaire de la vieille îlienne avec une émouvante simplicité :

Nène n'est plus, dit-il. Elle est morte comme elle a voulu mourir : toute seule. Depuis quelques jours malade, elle s'est éteinte doucement dans sa maison du Stiff qui domine la mer, près de son jardin en forme de bateau. (N/S)

Jusqu'à sa mort, Nène demeure inséparable de la mer à laquelle l'a uni un héroïsme discret au quotidien :

Eugénie Tual avait soixante-quinze ans. Moins célèbre que Rose Héré, elle force au même titre l'admiration de ceux qui aiment la mer.

Michel Geistdoerfer qui l'a côtoyée si souvent, affirme son attachement à la pêcheuse du Stiff dans un vibrant hommage final :

Depuis longtemps la mer l'avait reprise peu à peu, car de tout temps, Nène a appartenu à la mer. Jamais elle ne la quitta. Rien ne l'en avait arrachée. Rien ne l'en arrachera.

C’est pourquoi, Nène ne cesse d’exister, et son âme s’unit à l’envol des oiseaux de mer à Ouessant, à l’instar de celle du grand écrivain du Trégor :

> *Renan disait que certainement, comme il l’avait demandé, il reviendrait souvent rôder dans le corps d’une grande mouette autour du clocher de Saint-michel de Tréguier ; l’âme simple de Nène, elle aussi, continuera, comme les grands goélands gris de Gouent-Meur, à tournoyer autour de Men-Corn ou à planer sur les roches de Penn-Arland.*

Nous laisserons donc la figure de Marie-Eugénie Tual, assortie des énigmes que pose tout être humain, encore plus quand il s’inscrit dans une île mythifiée par les évocations des voyageurs, inévitablement fascinés par tout ce qui leur permet d’échapper à leur quotidien continental et de rêver davantage. À travers son destin, à la fois étrange et ordinaire, plus que jamais, les îles bretonnes *nous initient à l’épaisseur de la mer, à l’abysse, à la renverse, aux champs engloutis, bref à l’invisible.* [103]

103- Hervé Hamon : Pour en finir avec les métaphores poétiques, *Les Iles du Ponant* (Louis Brigand), Éditions Palantines, 2002, p. 327.

ROSE HERE

L'HEROINE DU « *VESPER* »

1862-1945

L'étrange destin de Rose Héré et l'abondance des documents la concernant de près ou de loin nous conduisent à porter un double regard sur cette autre *Ouessantine de caractère*. Intéressons-nous tout d'abord à ce qu'elle a vécu en la plaçant au cœur de l'événement venu bouleverser son existence insulaire. Puis, retrouvons ce qu'elle a été ou a pu être dans sa vie au quotidien à travers les témoignages laissés par ses visiteurs et ceux qui l'ont connue dans leur enfance.

1- UNE SAUVETEUSE EN JUPONS

Un étrange « Saint-Bernard »

Rarement une pointe hérissée de rochers de granit n'a suscité autant d'écrits et inspiré autant de peintres [104] que la pointe de Pern, située à l'extrême nord-ouest de l'île d'Ouessant.

Dans le paysage ravagé, désertique, lunaire de la pointe de Pern, jamais aucun homme n'a vu la silhouette d'un arbre. Et si le hasard a ici donné à quelque chose les formes de la vie, c'est à ces immenses blocs de pierre qui dressent leurs masses fantastiques sur le ciel bas. […] Une multitude de roches prolonge, dans la mer, cette langue granitique, comme autant de dents prêtes à mordre. C'est là que, dans la nuit du 1er novembre 1903, vint se jeter le vapeur marseillais Vesper, dont le nom restera associé, dans l'histoire de la mer, à celui d'une humble îlienne : Rose Héré… [105]

Peu après l'événement, un voyageur replace les faits dans le contexte des naufrages insulaires qu'il relie aux sauvetages leur succédant :

On n'entend guère parler d'Ouessant qu'aux jours de tempête et de grandes catastrophes maritimes. À ce moment, les insulaires apparaissent sous leur véritable caractère d'héroïques sauveteurs.

104- Cf. Jacqueline Duroc : *L'Iconographie des îles bretonnes*, Thèse de doctorat Histoire de l'art, 1994 Université de Haute-Bretagne, Rennes 2, 16 vol.

105- L. Le Cunff : Les Saint-Bernard de l'archipel, *SO.S. Atlantique*, André Bonne Éditeur, 1956, p. 68.

C'est pour lui l'occasion de mettre en valeur le rôle exceptionnel des îliennes, et parmi elles, celui d'une Ouessantine :

Les femmes elles-mêmes s'en mêlent. Témoin, cette Rose Héré dont toute la presse s'occupait naguère. Lisez ceci :

Le 2 novembre 1903, vers trois heures du matin, un navire de la Société des vapeurs de charge, le Vesper, de Marseille, venait se crever sur les rochers d'Ouessant. Une partie de l'équipage, tout entier sauvé d'ailleurs, dut son salut à une femme qui mérite d'être inscrite à un spécial tableau d'honneur.

Rose Héré, tel est le nom de cette héroïne à laquelle quatorze matelots du Vesper doivent la vie !

Une femme sauveteur, le fait n'est pas banal. Les exemples de sauvetage accomplis par des femmes sont rares, et ceux qui sont connus n'ont jamais revêtu le caractère de bravoure de l'acte accompli par Rose Héré qui n'est plus une jeune fille comme on l'a dit, mais qui vient d'atteindre la quarantaine. [106]

Héroïne, femme sauveteur : les « grands mots » sont lâchés, et les imaginations de s'enflammer !… Mais en même temps, le rappel de l'âge déjà avancé de la sauveteuse, laisse entendre que la réalité est sans doute plus complexe, et qu'elle dépasse ce portrait sublimé se détachant dans un décor traditionnellement dramatisé.

Louis Le Cunff a le mérite de souligner l'ambiguïté de la figure de la Ouessantine et du traitement littéraire qui la concerne, tout en retenant le caractère héroïque de son acte :

Je ne sais pourquoi les chroniqueurs et les romanciers ont voulu donner à cette femme le visage d'une vestale à longs cheveux d'or. La réalité est bien différente et si Rose Héré mérite d'être citée ici, ce n'est assurément ni pour la beauté de ses traits, ni pour l'élégance de sa mise. C'était en fait une pauvresse, d'aspect plutôt rebutant, qui passait le plus clair de son temps dans les rochers à ramasser quelques bernicles [107]*, ou à récupérer le bois d'épaves.*

Mais, peu importe le visage, c'est le courage qui compte ici. [108]

Parmi les romanciers ayant remodelé le visage de Rose Héré, figure Bernhard Kellermann, écrivain voyageur allemand qui séjourne à Ouessant en 1907. Il y puise la matière de son célèbre roman *La Mer,* devenu un ouvrage de référence. Mais entre Roseher, son héroïne, et Rose Héré, quelles similitudes et quelles différences ?

106- L. Coudurier *: Ouessant, De Brest au Conquet*, op. cit. pp. 327-328.

107- Bernicle ou Bernique (breton : bernic). Autre nom de la patelle. (Mollusque à coquille conique, sans opercule, qui vit fixé aux rochers), Le Petit Robert.

108- L. Le Cunff : *S.O.S. Atlantique*, op.cit., p. 68.

À l'occasion de la mort d'Eugénie Tual qui remet en vedette le caractère exceptionnel de certaines Ouessantines, Noël Speranze rappelle le séjour de cet original étranger dans l'île bretonne qui domine l'Atlantique. Tout aussitôt, il affirme les relations étroites entre l'héroïne du roman et Rose Héré qu'un certain sauvetage a rendue célèbre :

Le roman intitulé « La Mer » est un roman d'Ouessant : il est entièrement inspiré et imprégné du naufrage du « Vesper », survenu dans la nuit du 1er au 2 novembre 1903. Il suffit de se remémorer les détails de ce drame de la mer pour s'en convaincre. Sans doute l'auteur, étonné par l'acte héroïque de Rose HERE, au même titre que la plupart des voyageurs qui en eurent écho à l'époque, a-t-il voulu dans son livre en donner une explication – son explication - Rose Héré était alors quadragénaire. Pouvait-il présenter son héroïne autrement que sous les traits d'une jeune fille, dans l'idylle qu'il imagina ? Doit-on l'accuser d'avoir transformé Rose Héré ? Il n'en reste pas moins qu'elle s'apparente dans l'esprit du romancier avec l'héroïne du sauvetage du « Vesper ». [109]

Après avoir mis en évidence l'impact *dans toute la littérature moderne relative à l'île d'Ouessant* de la figure de Roseher, remarquable *autant par son caractère primitif que par ses cheveux blonds* qui flottent comme les rubans de sa coiffe blanche, l'écrivain-journaliste s'interroge sur la personnalité de Rose Héré :

Quelle est donc cette femme étrange qui sauva quatorze matelots et évita la misère de dix femmes et de seize enfants ? Kellermann nous le dit : « Ta peau est brune comme la terre, Roseher ; tes cheveux sont jaunes comme les fleurs de la lande, et, pour le reste, tu es faite de vent, de pluie et de sel.» [110]

Ce portrait poétique rejoint assurément *cette admiration des littérateurs, sœur de l'étonnement des marins.* [111] Sans doute, la réponse à la question posée est-elle plus large et plus complexe, en raison d'un croisement d'influences dans l'esprit du romancier, ainsi que le suggère l'évocation *des gens de mer* réunis *chez Madeleine* [….] *autour du comptoir de zinc,* tandis que dehors *la brume tient bon et ne desserre pas si aisément son étreinte.* Il est question de l'héroïne du romancier allemand :

- La Roseher à Kellermann pourrait y aller de ses visions, ce soir !

- Oh ! Camarades, pourquoi avoir dit cela ? Nous étions si bien ; tout était si vrai. Quel besoin avions-nous de Roseher, puisqu'il était si facile de parler de Rose Héré qui, par une nuit semblable, s'en fut ramasser le goémon et revint avec une chaloupe anglaise ?[112]

109- N. Speranze : *Bernard Kellermann à Ouessant*, L'Ouest-Éclair, 12 septembre 1937.
110- B. Kellermann : *La Mer*, op. cit, p.53.
111- N. Speranze : *Bernard Kellermann à Ouessant.*
112- Rappel : le *Vesper* est anglais par sa construction dans les chantiers de Newcastle, mais français par son pavillon.

- C'est pas réglementaire, tous ces papiers-là. On croirait, rapport au nom et au sauvetage que c'était Rose Héré. Hé bien, c'était plutôt Louise. Tu sais bien ! Casque d'Or, quoi ! Kellermann était toujours dans ses cotillons. (G/I)

Louis Le Cunff ne confond pas non plus *la blonde héroïne* du roman de Kellermann et la Ouessantine en chair et en os :

Mais, au risque de décevoir ceux qui ont aimé ce livre (le meilleur qu'on n'ait jamais écrit sur Ouessant), il faut bien dire qu'entre Rose Héré et Roseher, il n'y eut jamais que la similitude de quelques syllabes.

Sans échapper vraiment à la mythologie qui entoure l'îlienne héroïque, il reste dans les limites d'un certain réalisme, échappant ainsi à la sublimation de la plupart des portraits antérieurs :

Pourtant, ceux qui croient aux sortilèges de la légende savent bien que si, quelque jour, un peintre devait fixer sur une toile le visage de la vaillante Ouessantine, c'est à la blonde Roseher qu'il penserait. Et sans doute, le profil racé de la folle nautonnière du livre de Kellermann serait-il plus propre à séduire les imaginations que les traits renfrognés de cette quadragénaire, pêcheuse de bernicles qui, le jour de la Toussaint 1903, arracha à la mort quatorze hommes du Vesper. [113]

Dans un ouvrage ultérieur, le même auteur confirme sa prise de position en soulignant les oppositions physiques entre *la véritable Rose Héré et la belle Roseher* :

Rose Héré était en fait une pauvrette, à l'aspect physique assez ingrat, sinon rebutant. Rien de commun assurément avec la blonde Roseher, personnage du roman « La Mer », dont l'auteur est l'Allemand Bernhard Kellermann […] [114]

Pierre Cressard souligne également ce décalage entre personnage de fiction et personne réelle, lorsqu'il présente Rose Héré en toute simplicité :

Les romanciers ont fait de Rose une des plus aguichantes parmi les « filles de la pluie » ; c'était plus simplement une modeste servante, dure à la peine, touchant déjà la quarantaine. [115]

Face à la complexité, pour ne pas dire l'ambiguïté, de la figure de Rose Héré, comme nous l'avons fait pour la pêcheuse du Stiff, cernons au plus près la vie et le destin de la sauveteuse du *Vesper* à travers les récits et témoignages dont nous disposons. Mais tout d'abord, dans quel contexte se situe ce mémorable sauvetage ?

113- L.Le Cunff : *S.O.S. Atlantique*, op.cit., pp. 71-72

114- L. Le Cunff : Les Rendez-vous d'Ouessant, Le Naufrage du Vesper, *Bretagne du bout du monde*, André Bonne Éditeur, 1976, p. 233.

115- P. Cressard : Ouessant : *Le Paradis tranquille des petites îles*, Nouvelle édition, Préface de A. Moreux, 1952, p. 196.

Ouessant en 1903

Le tableau établi par Françoise Péron à la fin de son ouvrage [116] indique les événements ayant marqué l'année 1903 à Ouessant :

« L'affaire d'Ouessant » (les méfaits des coloniaux). Naufrage du « Vesper » Épidémie de diphtérie. Année de mauvaise pêche.

Il s'agit donc d'une année très chargée en péripéties dont la plupart viennent perturber la relative quiétude de l'île. L'irruption des troupes coloniales, liée à une défense précipitée des côtes d'Ouessant, *sentinelle avancée dans l'océan*, [117] après l'affaire de Fachoda [118], est vécue de façon dramatique par les Ouessantins. Les Ouessantines souffrent en particulier de cette intrusion militaire, ainsi que le rappelle Paul Gruyer :

En 1898, au moment de l'alerte de Fachoda, alors que la situation était, avec l'Angleterre, tendue à l'excès, une compagnie d'infanterie coloniale fut expédiée dans l'île, afin de parer à un débarquement éventuel des fils d'Albion, […] Il y eut avec la population féminine des mic-mac fâcheux, et Ouessant connut les premiers divorces. [119]

La misère est grande, surtout parmi les pêcheurs, par suite des nombreuses tempêtes s'étant abattues sur l'île.

L'épidémie de diphtérie a fait des ravages, en raison notamment de la totale inconscience professionnelle du docteur Pellan, […] le médecin du régiment chargé de soigner la population insulaire en ces années 1902-1903, ce qui ne l'empêche pas d'être renommé à Ouessant en mars 1903 pour une nouvelle année d'exercice.[120]

Heureusement, aucune victime n'est à déplorer lors du naufrage du *Vesper* à la pointe de Pern, car le double sauvetage de son équipage connaît un dénouement heureux.

116- F.Péron : Quelques repères chronologiques, *Ouessant L'Ile sentinelle*, 1985, p. 430.
117- F.Péron, ibidem. L'envers du progrès, « La honte sur nous » : l'occupation par les militaires d'une île de femmes, La Coloniale, 1898-1914, pp. 371-372.
118- Fachoda sur le Nil. En octobre 1898, un grave incident entre l'expédition française et un détachement anglais conduit la France et l'Angleterre au bord de la rupture. L'affaire prend alors des proportions considérables, répercutées par la presse dans les deux pays.
119- Paul Gruyer : *Un Mois en Bretagne*, Librairie Hachette, 1925, p. 137.
120- F. Péron : ibidem, La coloniale 1898-1914, note 11, p. 378.

Quelques années auparavant, ce ne fut pas, hélas, le cas du *Drummond Castle*, vapeur anglais se rendant de Capetown à Londres, qui sombre brutalement le 16 juin 1896, près des récifs des *Pierres vertes* : une tragédie qui n'est pas près de s'effacer dans les mémoires des îliens du Ponant, puisque il y eut seulement trois rescapés sur un total de 246 personnes se trouvant à bord.[121]

La cargaison de savons et de barriques de vin transportée par le *Vesper* sera naturellement récupérée par une partie de la population de l'île, considérant le naufrage comme une véritable aubaine. Voilà pourquoi tout ce qui se rattache au cargo se trouve au cœur de la vie ouessantine en cette fin d'année 1903, fertile, aussi, hélas, en incidents plus ou moins graves qui doivent être imputés aux « fortes têtes » des troupes coloniales.

Le naufrage du *Vesper* suscite dès la première semaine de novembre 1903 maints articles dans la presse, locale tout d'abord, puis nationale. Ils seront repris l'année suivante à l'occasion de la remise des prix et médailles aux sauveteurs de l'équipage du cargo, parmi bien d'autres héros de la mer.

Dans les années trente, quelques écrivains et journalistes incluent dans des articles et récits sur Ouessant le sauvetage accompli par Rose Héré, en privilégiant la figure de cette femme au destin singulier devenue une véritable icône, après avoir été désignée comme *L'Héroïne du Vesper* ou *L'Héroïne d'Ouessant*. Ce sauvetage est exploité à nouveau dans les années cinquante dans cette lignée jamais éteinte des ouvrages consacrés aux exploits et aux drames maritimes, si bien que le lecteur a l'impression avec la prouesse réalisée par la Ouessantine d'un thème quelque peu ressassé, moyennant quelques variations et un style plus ou moins lyrique.

Des publications plus récentes de géographes et d'historiens replacent avec profit les thèmes du sauvetage et des sauveteurs dans une rétrospective de la vie dans les îles bretonnes et à Ouessant en particulier. [122]

Notons enfin l'intérêt de la thèse que vient de publier Frédéric Caille pour mieux comprendre l'émergence de *la figure du secoureur maritime* et l'importance croissante des sociétés de sauvetage en raison de la multiplicité des naufrages.[123]

121- Cf. L. Le Cunff : Les Saint-Bernard de l'archipel, *S.O.S. de l'Atlantique*, op. cit, pp. 35-43, H. Queffélec : *Les Iles de la Miséricorde*, Presses de la Cité, 1974, F. Péron : *Ouessant L'île sentinelle*, 1985, pp.139-143.

122- Cf. F. Péron : *Ouessant L'Ile sentinelle*, L'Ile centre des naufrages : le PENSE, op.cit., pp. 132-148, K. Salomé : Les Iles bretonnes une image en construction (1760-1914), Le Conservatoire des îles, pp. 251-258

123- F. Caille : *La Figure du sauveteur Naissance du citoyen secoureur en France 1780-1914*, Presses Universitaires de Rennes, 2006

Un cargo baptisé « *Vesper* »

Le destin de Rose Héré s'avère donc intimement lié à celui du *Vesper*. C'est pourquoi il convient de retracer l'histoire du cargo naufragé. Précisons tout d'abord la fiche d'identité du navire :

Le *Vesper* est un vapeur français, marseillais plus précisément, et non un steamer anglais, comme la légende accompagnant la couverture de *Le Petit Parisien* l'affirme dès le 22 novembre 1903 : *Naufrage d'un navire anglais - Une courageuse femme*. [124]

Comment expliquer pareille erreur ? Dans sa chronique ouessantine parue dans *L'Ouest-Éclair*, Odette du Puigaudeau évoque *des matelots anglais dans une mauvaise chaloupe.* [125] Cette confusion pourrait être due au fait que lors du sauvetage de la chaloupe *Rose Héré prit pour des Anglais ces marins qui parlaient le français avec un accent de Marseille.* [126]

Des textes ultérieurs, relativement récents reproduisent la même erreur :

C'est en novembre 1903, par forte brume, que le Vesper- un steamer anglais chargé de vin et de savon vint se briser sur les roches de Pern, juste avant le lever du jour. [127]

En novembre 1903, le Vesper, un steamer anglais, se brise sur les rochers de Pern avant le lever du jour. [128]

D'autres, en revanche, précisent qu'il s'agit d'un cargo français :

- Dans la nuit du 1er novembre 1903, le Vesper, un cargo français, s'échoue par temps de brume sur les récifs de la pointe de Pern. [129]

- C'était un petit steamer, battant pavillon français, chargé de vin, de bougies, de savon et d'huile, allant d'Oran au Havre. [130]

124- Cf. James Eveillard, Ronan Dantec : *Les Bretons dans la presse populaire illustrée*, Éd. Ouest-France, Rennes, 2001, p. 83.
125- O. du Puigaudeau : Celles de la mer, *Ouessant l'île méconnue*, L'Ouest-Éclair, 26 août 1933.
126- P. Cressard : Ouessant, *Le Paradis tranquille des petites îles*, op.cit., p. 196.
127- *Ouessant Enez Eussa*, Fortune de Mer, Le Naufrage du *Vesper*, Parc Naturel Régional d'Armorique, travail collectif, Diffusion : Société CREER – Nonette, Saint-Germain Lembron, 1979, p. 87.
128- *Ouessant*, Guides Gallimard Finistère Nord, Éditions Nouveaux Loisirs, 1992, p. 203.
129- Michel Giard : *Naufrages et sauvetages en Bretagne*, Éditions Charles Corlet, 1992, p. 83.
130- F. Péron, *Ouessant L'île sentinelle*, Éditions du Chasse-Marée, Douarnenez, 2005, p.113.

Celui-ci appartient en effet, à la Compagnie des Vapeurs de charge français, fondée à Marseille en juin 1899 par Henri Bergasse pour exploiter un service de grands vapeurs de charge entre Marseille, l'Algérie, Rouen, Calais et Dunkerque, transportant à l'aller du savon, des vins et des marchandises diverses venues d'Orient par les Messageries Maritimes, au retour le sucre et les produits manufacturés du Nord pour l'Afrique septentrionale, le Midi ou les pays au-delà de Suez, la voie maritime, bien que plus lente, étant moins onéreuse que la voie ferrée dont l'utilisation pour des tonnages importants devenait vite prohibitive. [131]

Notons toutefois que le *Vesper* (1899-1903), ex *Lokoja*, a été construit en 1897 dans des chantiers de Newcastle pour la compagnie anglaise Elder Dempster et a été acheté par la compagnie française en 1899 : voilà qui peut expliquer également la confusion signalée plus haut.

Le cargo a une longueur de 100 mètres environ, une largeur d'à peine 14 mètres, et une capacité de 3552 tonnes. [132]

Les autres cargos acquis par la Compagnie de 1898 à 1904 étaient le *Vega*, le *Sirius*, le *Mira* et l'*Aster* : rien que des noms d'étoiles et de constellations ! Ils se caractérisaient par *une cheminée jaune et un pavillon blanc, portant un cercle rouge entourant sur fond blanc une étoile bleue*.[133]

Autres précisions : *L'agent de la Compagnie des Vapeurs de charge français est M.A. Raillard, demeurant rue Voltaire (à Brest).*

Cette compagnie a des services réguliers bimensuels avec le Vega, le Sirius, Le Vesper […] sur Rouen, Dunkerque et tous autres ports de l'Atlantique et de la Manche, y compris Brest. [134]

131- Paul Bois : *Armements marseillais*, Tome II, Collections CCIMP, *Histoire des navires*, 1989.
132- Voir en annexe la photo du cargo. (Prêt Paul Bois)
133- Jean Randier : La Compagnie des Vapeurs de charge français, *La Marine marchande française des premiers_vapeurs à nos jours*, Emon, 1980.
134- *Ouessant, Vapeur naufragé, Le Courrier du Finistère*, 7 novembre 1903, Archives de Quimper.

Une navigation problématique

Nombreux sont les récits concernant le déroulement des faits jusqu'au chavirage du navire sur les récifs de la pointe de Pern, au nord-ouest de l'île d'Ouessant, à l'aube du 2 novembre 1903.

A cet endroit précis, un bateau pris dans la tempête n'a aucune chance… Si ce n'est celle d'ancrer sa coque à tout jamais sur la carte des naufrages d'Ouessant. Pays d'écueils, Ouessant accueille et recueille depuis toujours ses histoires de naufrages.[135]

Dès le mardi 3 novembre, la presse régionale s'empare de l'événement, en fournissant d'intéressantes précisions, assorties toutefois de quelques erreurs dues à la proximité et à la précipitation des faits, ainsi qu'à la difficulté des transmissions entre l'île et le continent.

Le compte-rendu de *La Dépêche de Brest* va à l'essentiel en soulignant l'absence de morts et l'efficacité des sauveteurs, mais ne précise pas encore l'intervention de Rose Héré.

Vapeur naufragé à Ouessant

L'équipage sauvé

Ouessant, 2 novembre

Le steamer Vesper, de Marseille, jaugeant 5000 tonnes, capitaine Viel, venant d'Oran et allant à Rouen avec un chargement de vins et de diverses marchandises, a fait naufrage, à trois heures ce matin, par une brume intense, à la pointe de Pern, à Ouessant.

Les 33 hommes d'équipage se sont tous sauvés au moyen des embarcations du bord et ont été conduits à Lampaul par le bateau de sauvetage.

Le navire repose sur les rochers. Sa position est très critique : il a l'avant défoncé et est supposé totalement perdu.

Une partie du chargement du pont, composé de fûts de vin, est venue à la côte.

Nous recevons, d'autre part, la dépêche suivante, qui n'indique pas très clairement s'il s'agit de six hommes du canot de sauvetage ou de six hommes du vapeur :

« Molène, 2 novembre, 11H15 du matin.

« Le canot de sauvetage de Molène est parti à la recherche du canot du vapeur naufragé d'Ouessant : il est monté par six hommes.[136]

135- Almadame Bokar-Thiré, Didier Houeix : *Je vous écris des Iles de Bretagne*, Ile d'Ouessant, Pointe de Pern, Glénat, 1996, p. 54.

136- *La Dépêche de Brest*, mardi 3 novembre 1903, n° 5706, Dix-septième année.

En fait, les informations indiquées dans *La Dépêche de Brest* comportent plusieurs erreurs dues à une transmission précipitée et approximative : ce n'est pas tout l'équipage qui a été sauvé par le canot de sauvetage de Lampaul. En effet, sur un total de trente-cinq hommes, et non trente-trois, trois hommes se sont embarqués sur un youyou pour donner l'alerte à Locqueltas, et dix-huit hommes seulement ont été secourus par le canot de sauvetage de Lampaul, parti ensuite à la recherche du reste de l'équipage, soit quatorze hommes qui se sont embarqués sur une chaloupe.

Dans le bref article de *L'Ouest-Éclair* paru le lendemain, intitulé *Le Naufrage du « Vesper »*, se détachant à peine dans la chronique maritime de la profusion des nouvelles administratives et des annonces de conférences, le journaliste se contente d'écrire :

Le Vesper est coulé bas à la pointe de Pern (Ouessant).[137]

Il ne fait pas non plus d'allusion à l'intervention de Rose Héré, sans doute plus soucieux d'évoquer le rapatriement de l'équipage du vapeur et le devenir de la cargaison.

L'article de *La Dépêche de Brest*[138] publié le même jour, est nettement plus explicite, si bien qu'il va constituer une véritable base de données pour les articles suivants et pour les récits ultérieurs des écrivains. Il s'appuie sur un entretien avec un matelot de l'équipage, devenu l'interlocuteur du journaliste.

Celui-ci lui décrit une traversée mouvementée du cargo depuis son départ d'Oran le 27 octobre, avec, à partir du 29, *toute une série d'avatars dont le dernier devait être la catastrophe sur la pointe de Pern.* Puis il souligne l'irruption dans le golfe de Gascogne *Dès le 30 au matin* d'une *brume à « couper au couteau »*, qui *devient plus intense encore* dans la nuit du 1er au 2 novembre. Malheureusement, *la sirène d'Ouessant qui devait fonctionner,* ne fut pas entendue, et le feu ne fut aperçu *que juste quelques secondes avant la catastrophe*.

Les compétences du capitaine Viel ne sont pas à mettre en doute car *en vieux loup de mer expérimenté*, il n'a pas quitté la passerelle depuis la veille au soir, et prudemment *il avait fait ralentir la vitesse à huit nœuds et constamment faisait des signaux de brume*. En découvrant brusquement à 3 h.15, sous l'effet *d'une lueur* qui *déchire l'horizon,* la dangereuse proximité des roches de la pointe de Pern, il ordonne de faire marche arrière à toute vitesse : manœuvre inutile, car *Le navire n'eut pas le temps d'obéir ; il monta sur les roches, inclinant fortement à bâbord.*

137- L'Ouest-Éclair et l'Etoile de la mer, Journal républicain de la Bretagne et de l'Ouest, Derniers télégrammes de la nuit, Edition de Brest, Mercredi 4 novembre, 5ème année -N° 1.

138- La Dépêche de Brest, *Le Naufrage du « Vesper »*, Nouveaux détails, 4 novembre 1903, n° 5707.

Devant l'imminence du naufrage, une baleinière est mise à la mer avec quatorze hommes à bord ayant *ordre de ne pas s'éloigner*, tandis que le premier lieutenant et deux hommes s'embarquent dans un youyou, et que le capitaine reste à bord avec les autres hommes de l'équipage sur un bâtiment *en partie défoncé sous le choc* qui *ne tarderait pas à être emporté*.

Le suspense est donc total en cette aube de la Toussaint, lendemain du jour des morts où le glas n'a cessé de sonner, et l'on peut donc craindre le pire, aussi bien pour les marins sur le cargo au pont balayé par les lames que pour ceux de la chaloupe *entraînée à la dérive* en raison d'une mer très *grosse.*

Une simple servante

C'est seulement à la fin de l'article de *La Dépêche de Brest* que Rose Héré fait son entrée en scène, sans que son nom ne soit mentionné, le journaliste se contentant de résumer son action :

> *Signalons encore la courageuse conduite d'une jeune Ouessantine qui se jeta à l'eau du haut d'un rocher, monta dans un canot du Vesper où se trouvaient six hommes et le conduisit à Pen-ar-Roch.*[139]

Le correspondant du journal Le Finistère signale également Un acte de dévouement héroïque […] accompli par une jeune fille au moment du naufrage [qui] mérite d'être signalé.

Cependant, l'article rédigé dans une tonalité plus dramaturgique comporte plus de précisions dont, pour la première fois, celle du nom de l'héroïne :

> *Un canot monté par six hommes de l'équipage s'en allait à la dérive, balloté par les vagues énormes, menaçant à tout instant de se briser et de se perdre au milieu des récifs, lorsqu'une jeune fille de l'île, Rose Héré, qui se trouvait près de la roche dite « Pyramide du Rumou », ayant entendu les appels des naufragés, se jeta tout habillée à la mer et gagna à la nage, leur canot à bord duquel elle monta. […]*
>
> *La conduite de cette jeune fille a été signalée aux autorités.* [140]

Autant d'éléments qui correspondent à la réalité, à ceci près que la *jeune fille de l'île* aura quarante-deux ans dans trois mois…, qu'elle se trouve initialement sur une grève couverte de goémon, qu'il s'agit de la pyramide du Runiou, et que quatorze hommes, et non pas six, se sont embarqués dans la chaloupe, comme mentionné précédemment…

Il est donc temps de rectifier quelques erreurs et de cerner de plus près la vérité avec les éléments dans les différentes versions dont nous disposons, tout en les comparant.

139- *La Dépêche de Brest*, Le naufrage du « Vesper », Nouveaux détails, 4 novembre 1903, n° 5707.
140- *Le Finistère*, Ouessant, Le Naufrage du « Vesper », 7 novembre 1903.

Le Courrier du Finistère reprend à quelques variantes près les mêmes éléments, en donnant quelques détails sur les circonstances dans lesquelles s'est produit ce naufrage qui faillit être un des sinistres les plus tragiques qu'on ait vu depuis quelque temps. [141]

La sauveteuse quadragénaire Rose Héré est née le 31 janvier 1862 à Toul al Lan, au Godec, un hameau proche de Lampaul, au début de la presqu'île de Feunteun Velen, dans l'une des dernières maisons.

Son père Yves Héré, est marin-pêcheur, selon la tradition familiale. Sa mère, Marie-Victoire Malgorn, cultivatrice a élevé huit enfants dont les naissances se succèdent tous les deux ans : Jean-Louis en 1858, Marie-Claire, en 1860, Rose, en 1862, Marie-Françoise, en 1864, Jean-François, en 1866, Paul, en 1868, et Marguerite-Marie, en 1870.

En 1903, trois décès ont déjà affecté la famille : ceux du père en 1871, du fils aîné, en 1893, et d'un petit neveu, à une date inconnue.

À l'époque du naufrage, Rose vient de quitter son dernier emploi de servante, situation rarissime dans l'île, ainsi que le souligne Le Gall, *un ancien fourrier de la marine*, narrateur de *Un Souvenir du Vesper* dans *Filles de la pluie*, le roman d'André Savignon, alors qu'il rend visite à Rose en 1906 :

> *Très jeune, Rose s'engagea comme bonne chez un pilote de Lan Pol. Elle resta pendant vingt-trois ans à son service. De là, elle fut employée neuf années dans une autre maison. Ces détails expliquent une situation précaire. A Ouessant, en effet, la domesticité est tout à fait anormale.*

Dès le 13 novembre 1903, le correspondant à Ouessant du journal *Le Petit Parisien* souligne le caractère exceptionnel de l'intervention de Rose Héré, tout en apportant des précisions qui viennent corriger les erreurs précédentes :

> *Parmi les nombreux actes de courage accomplis sur les côtes bretonnes, il en est un datant de quelques jours à peine, qui a soulevé une unanime admiration : c'est le sauvetage de quatorze marins du vapeur marseillais le Vesper par une femme d'Ouessant, Rose Héré. Les exemples de sauvetage opérés par des femmes sont rares, et ceux qui sont connus n'ont jamais revêtu le caractère de froide bravoure de celui qui a appelé l'attention sur la modeste et courageuse femme qui en a été l'héroïne […].* [142]

141- *Le Courrier du Finistère*, Ouessant Vapeur naufragé, samedi 7 novembre 1903.
142- Une Héroïne Bretonne, La Femme sauveteur d'Ouessant, *Le Petit Parisien*, samedi 14 novembre 1903.

Avant le sauvetage

Que pouvait bien faire la Ouessantine à cette heure matinale sur la grève de Porz Doun ? Pour le journaliste de *Le Petit Parisien*, sa présence est tout à fait normale et relève d'un acte quotidien, aussi banal que laborieux :

Vers huit heures, Rose Héré avait quitté sa chaumière et s'était rendue pour pêcher les « breniques », ainsi qu'elle avait coutume de le faire chaque matin.

Penchée sur le roc, fouillant du regard les interstices obscurs des pierres couvertes de goémon, elle emplissait péniblement son petit sac de toile cirée lorsque soudain elle entendit des cris venus de la mer.

Cependant, d'autres hypothèses apparaissent dans plusieurs récits. Ainsi, Le Gall envisage une confusion dans l'esprit de Rose en raison d'une heure plus matinale :

Cette nuit du naufrage, un hasard lui avait fait quitter sa maison bien avant l'apparition du jour.

Rose s'était réveillée vers quatre heures du matin et, habillée en hâte, elle était sortie pour se rendre au travail, croyant qu'il était beaucoup plus tard, six ou sept heures. Une fois dehors, par la nuit noire, elle ne voulut plus rentrer. Elle se dirigea du côté du Runiou pour examiner, dès qu'elle y verrait plus clair, la grève de Postoun où elle comptait ramasser du goémon.

C'est là une hypothèse tout à fait plausible, car c'est en novembre en effet que l'on a coutume de « tremper » la terre ; et Rose Héré, une solide jeune femme, seule ce matin-là à Porz Doun, remontait le précieux engrais sur son dos de la grève jusque sur la pelouse rase de la palud. [143]

La version d'Odette du Puigaudeau a toutefois l'intérêt de présenter plusieurs facettes correspondant aux diverses rumeurs ayant couru dans l'île :

Il avait brumé, puis venté sur Ouessant, cette nuit de 1902 (sic) où Rose Héré partit de chez elle vers Feunten-Velen. Les uns disent que c'était pour prendre sa place au goémon avant que le phare ne s'éteigne. D'autres chuchotent qu'elle n'avait pas besoin de courir la lande si matin pour cela et qu'elle allait plutôt guetter les épaves. Mais des voisins racontèrent qu'elle s'était battue avec sa sœur et qu'elle s'en fut, une lanterne au poing, chercher asile dans les fougères.

143- *Fortune de Mer*, Le Naufrage du Vesper, Parc Naturel Régional d'Armorique, op. cit, p.87.

Yvonne Pagniez rend visite à Mariannik, une vieille Ouessantine qui habite le hameau de Ar Godec, près de Toull al Lann. Les voici *devisant de cette Rose Héré qui s'illustra lors du naufrage du « Vesper » […] une simple servante. Fille robuste, touchant déjà la quarantaine.* Avant de réaliser son *courageux exploit*, elle devait suivre l'habitude des îliennes de collecter du varech sur les rivages, en particulier sur les grèves de Feunteun-Velen [144] où il abonde :

Comme elle ramassait du goémon sur la grève de Postoun, vers cinq heures du matin, elle entendit des appels sur la mer.

Noël Speranze se pose la question de la présence de Rose sur ces lieux isolés et à cette heure matinale. Il insiste également sur l'affliction que Rose pouvait éprouver en cette période de Toussaint qui la renvoyait à des deuils familiaux répétés.

En 1903, elle avait perdu, péris en mer son père disparu dans les récifs de Porz-Doun (le 17 février 1871) et un de ses frères, matelot sur un bateau-pilote (le 4 juillet 1893).

Un neveu âgé de 5 ans s'est également noyé dans des circonstances que nous ignorons.

Pourquoi se trouvait-elle, avant le jour, au bord de l'océan déchaîné, ce matin du 2 novembre 1903 ? C'était pendant la nuit qui sépare la Toussaint du jour des Morts, « Gouel an Anaon ». Le jour précédent, elle avait entendu le glas funèbre que le clocher du bourg avait égrené de l'aube à la nuit. Ces coups de cloche solitaires, monotones, inexorables, l'avaient poursuivie toute la journée, jusque dans la maison de sa mère. Rose Héré n'était-elle pas précisément assise dans les rochers de la grève de Porz-Doun, à la Corne des Korrigans, là où son pauvre père était disparu ?

Pour rendre compte de cette présence insolite, le journaliste s'appuie sur des récits antérieurs. Il se réfère en particulier à un passage du roman de Kellermann concernant les dons de Roseher qu'il rapproche de Rose Héré :

Elle venait ramasser du goémon et s'était trompée d'heure, nous disent les écrivains qui se sont penchés sur son cas. Un auteur allemand lui prête le don de « sentir », de « prévoir » le naufrage. […] et de voir les bateaux en péril à travers la brume. [145]

Un compte-rendu récent a le mérite de préciser les traditions ouessantines concernant le ramassage du goémon, et de présenter l'îlienne de façon réaliste en insistant sur sa robustesse :

144- Cf. Les grèves de Porz Doun sont particulièrement riches en limicoles. A basse mer, ils se nourrissent des vers, mollusques et petits crustacés qui pullulent sur les laisses de goémon importantes à cet endroit. (Parc Naturel Régional d'Armorique.), p. 108.
145- Reportage de Noël Speranze, *L'Ouest-Éclair*, Dimanche 15 novembre 1936, N° 33.

Rose Héré s'était levée de très bonne heure ce matin-là pour aller ramasser le goémon sur la grève, c'est en novembre en effet que l'on a coutume de « tremper » la terre ; et Rose Héré, une solide jeune femme, seule ce matin-là à Porz Doun, remontait le précieux engrais sur son dos de la grève jusque sur la pelouse rase de la palud. [146]

Dans un ouvrage consacré aux sauveteurs de la mer, Paluel-Marmont voit dans la présence matinale de Rose une illustration de la vie laborieuse des femmes à Ouessant :

En cette île, où les hommes passent leur vie à la mer, comme marins de l'État, du commerce, ou comme pêcheurs langoustiers, ce sont les femmes qui, d'un bout de l'année à l'autre, assument le travail de la terre. Dur travail et dure vie, qui creusent les visages des femmes d'Ouessant comme le vent creuse la mer. […]

Rose Héré ne faisait pas exception à cette règle ; et si son nom était prononcé quand un pas de femme tintait sur les chemins avant la naissance du jour, c'est qu'on lui connaissait cette habitude de s'en aller aux champs quand les autres en étaient encore à allumer leurs lumières. [147]

Louis Le Cunff rassemble les différentes hypothèses, en posant avec pertinence le problème des relations entre fiction et réalité :

Que pouvait-elle faire par ce jour de brume, à six heures du matin, par les hauts promontoires de Feunten-Velen ? Les relations sont fort divergentes, et il est bien difficile aujourd'hui de faire la part de la réalité et celle de la littérature. Une femme d'Ouessant m'a affirmé que Rose s'était quelque peu disputée avec ses sœurs et que celles-ci l'avaient mise à la porte de la maison. C'est peut-être là la version la plus proche de la réalité. [148]

Quoi qu'il en soit, Rose Héré a ses propres motifs de se trouver sur la grève de Pors-Doun, à l'aube du 2 novembre, alors que l'île vient de célébrer la Fête des morts selon un rituel séculaire. Elle ignore bien sûr que dans les semaines suivantes, et bien au-delà, elle va occuper une place privilégiée dans la presse, les récits des écrivains-voyageurs et les annales des sauvetages en mer, non seulement en raison de l'acte héroïque qu'elle a accompli et des circonstances qui l'entourent, mais aussi et surtout, parce qu'elle est une femme native d'une île éloignée du continent et chargée de sortilèges, voire de maléfices.

146- *Fortune de Mer*, Le Naufrage du Vesper, Parc Naturel Régional d'Armorique, p. 87.
147- Paluel-Marmont : Rose Héré la Ouessantine, *Les Sauveteurs de la mer*, Librairie Larousse, 1953, p. 75.
148- L. Le Cunff : Les Saint-Bernard de l'archipel, *S.O.S. Atlantique*, op.cit., p. 69.

Que se passe-t-il entre le moment où Rose chemine sur la grève, ramassant la manne insulaire au moment opportun, et celui où elle entend les premiers appels ? La plupart des journalistes contemporains de l'événement et certains écrivains de la mer, ont privilégié ces instants décisifs, à tel point que l'on peut parler d'une véritable *mise en scène dramatique du sauvetage, respectant en cela les conventions du genre.* [149]

L'une des premières versions de la presse nationale souligne le caractère d'urgence de la situation dans laquelle se trouvent les marins de la chaloupe :

> *Ce furent les premiers débarqués qui faillirent périr. C'est leur baleinière que Rose Héré apercevait, au lever du jour, au moment où l'embarcation, entraînée par les courants, allait infailliblement se briser et disparaître avec les quatorze hommes qui la montaient.*[150]

L'imminence du danger peut expliquer la réaction spontanée de l'îlienne surmontant les obstacles liés à un environnement hostile. Elle devient ainsi une « figure de proue » salvatrice, qui s'anime sur le rivage avant l'embarquement :

> *La courageuse Ouessantine se dressa sur les roches, leur fit des signaux d'alarme, et, voyant que les malheureux ne comprenaient pas ses avertissements, elle se jeta résolument à l'eau et nagea jusqu'à l'embarcation.* [151]

Le rapport officiel établi par les *Annales du Sauvetage* souligne les difficultés de Rose pour identifier ces inconnus qui surgissent au petit matin dans une embarcation à la dérive, prise au piège des courants et du ressac : apparitions que la brume épaisse de ce début novembre rend encore plus fantomatiques. Les cris des naufragés précédant cette vision irréelle, ne lui ont pas permis de sortir de ses doutes, car ils ne parlent pas le même langage que la Ouessantine :

> *Cette brave insulaire se trouvait avant le jour dans la partie S.O. de l'île quand elle perçut des cris. Se portant dans la direction d'où ils semblaient venir, elle vit une embarcation de couleur blanche, qu'elle prit d'abord pour un canot de sauvetage engagé dans les récifs ; mais en apercevant les signaux faits par les hommes qui la montaient, en voyant ces rameurs fatigués par des tentatives d'atterrissage longues et infructueuses, elle comprit qu'il y avait là des naufragés impuissants à se frayer un passage.* [152]

Il est donc peu probable que l'intervention de Rose ait pu être spontanée, comme le laissent entendre certains articles ou récits simplificateurs, en raison de cette phase d'éprouvantes incertitudes et des péripéties qu'elle dut vivre avant d'embarquer dans la chaloupe.

149- K. Salomé : Les hommes de la mer, *Les Iles bretonnes*, op. cit, p.284.
150- Le Petit Parisien, *Le Naufrage*, 14 novembre 1903.
151- Le Petit Parisien, *Les Héros de la mer*, Dévouement sublime de Rose Héré, 8 mai 1904.
152- Ile d'Ouessant, (Finistère), Naufrage du « Vesper », *Annales du Sauvetage*, Rapports des Stations, 1903, p. 380.

En mai 1904, l'attribution officielle de récompenses aux héros du sauvetage en mer dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, donne l'occasion aux journalistes de revenir amplement sur les circonstances de ce sauvetage exceptionnel à plus d'un titre, que les échos « à chaud » de la presse ont quelque peu simplifié.

Ainsi, dans *Le Petit Parisien, M. le capitaine de vaisseau Dufresne de la Chauvinière,* retrace avec émotion l'exploit de Rose Héré qui *n'est pas une inconnue pour les lecteurs* du journal. Il s'appuie manifestement sur le rapport officiel :

Rose Héré se trouvant avant le jour dans la partie sud-ouest de l'île, a soudain entendu des cris. Dans l'obscurité profonde, elle aperçoit une embarcation blanche dont les matelots épuisés cherchant en vain un passage font des signes de détresse. La mer insatiable a pris à Rose son père, son frère et un neveu de cinq ans. Rose ne veut pas que sous ses yeux le flot furieux fasse de nouvelles victimes. [153]

Dans le récit d'André Savignon, Le Gall s'attarde sur les préambules du sauvetage. Sa narration véhicule un indéniable suspense, dans un environnement dramatisé par les effets visuels et sonores de la brume :

Il faisait beaucoup de brume, pas de vent, et la sirène cornait sans interruption. Elle marcha longtemps le long de la grève et puis elle s'arrêta, dans l'attente d'une éclaircie.

Les interrogations de Rose, transmises par le narrateur avec beaucoup de vivacité, font participer le lecteur à la situation confuse dans laquelle l'îlienne se trouve plongée malgré elle, sans possibilités de communiquer avec les naufragés :

C'est à ce moment qu'elle perçut des cris, très faibles et qui venaient de la mer. Rose sursauta. Des appels ? … Des plaintes ?... Non… Bien plutôt quelque chose d'irréel et imprécis, dont on ne pouvait situer le point d'origine…Des voix, des sons déformés par la distance, tamisés par l'opacité de l'air, et qui glissaient sur la nappe immobile des eaux. – Y avait-t-il seulement rien d'humain dans ces voix ? L'obscurité et le brouillard empêchaient de distinguer quoi que ce fût.

Les craintes que Rose formule auprès du fourrier de la marine traduisent une croyance à des forces maléfiques encore plus vive chez les îliens. L'atmosphère en devient surnaturelle :

Vivement, à coups de talon, Rose frappa le sol pour en détacher des pierres dont elle emplit ses poches.

- Je croyais que c'était le diable, me dit-elle.

153- Le Petit Parisien, *Les Héros de la mer,* Un Sauveteur en jupons, 8 mai 1904.

« Bon ! Je pensai : si le diable vient ici, qu'est-ce qu'il aura avec moi ? » Et elle s'approcha plus près encore des eaux, anxieuse, raidissant ses nerfs, écarquillant les yeux.

Ce sont là sans doute des réflexions postérieures à l'événement, car la Ouessantine se trouvait inévitablement confrontée à l'urgence d'agir. Quoi qu'il en soit, le récit de Le Gall souligne de plus en plus cette aura mortifère qui enveloppe toutes choses de la terre et de la mer jusqu'à les confondre. Pour Rose, le rêve est en train de virer au cauchemar :

Le souffle tiède de la brise nocturne caressait ses joues mouillées par la buée. Il y eut de grands silences que troublait seule, de deux en deux minutes, la lugubre sirène de Pern, dont l'écho, parfois, redisait la plainte, comme un râle, à travers les espaces invisibles. Toute la vapeur d'eau en semblait agitée. Maintenant on n'entendait plus rien. Elle avait rêvé sans doute.

Comment ne pas songer à nouveau à Roseher qui, dans la « *Villa des Tempêtes* » où elle se trouve avec le narrateur, présente des signes de vive anxiété, alors que *La brume épaississait de minute en minute*, et que Créach, ayant cessé de beugler, *grondait comme une bête blessée à mort […]*.

La fixité de son regard et les tensions de son corps traduisent l'intensité du drame à venir :

Ses yeux étaient absolument sans regard. Elle épiait avec chaque fibre de son corps, avec les mille oreilles de son corps, elle épiait.

Seule à pouvoir entendre les bruits de la mer, la jeune îlienne ressent déjà avec une acuité dramatique l'avènement d'un naufrage dans sa chair et son esprit :

Roseher tremblait de tout son corps comme si elle avait froid, et elle était effroyablement pâle. […]

Elle eut un sourire maladif.

- Ils ont perdu la route, dit-elle sans voix. […]

Alors elle me regarda, et ses yeux étaient imprégnés d'une angoisse épouvantable et ses pupilles monstrueusement dilatées. [154]

Mais dans les deux épisodes, il ne s'agit pas d'un rêve. *Un vapeur a sombré*, s'écrie le narrateur de Kellermann, et le naufrage du *Vesper* vient bel et bien de se produire à la pointe de Pern.

Pour Rose Héré, le retour à la réalité prend la forme d'une embarcation surgissant dans la brume. C'est pour l'îlienne la fin du suspense et de ses incertitudes sur l'origine des cris de détresse :

154- B. Kellermann *: La Mer*, op. cit, pp.134-135.

Et puis, dans la monotonie familière des clapotis, les voix se dénoncèrent encore, plus immédiates cette fois. Rose crispa ses doigts sur une pierre, le bras tendu, prêt à frapper :

- Ohé ! cria-t-elle pourtant.

- Oh ! Oh ! répondit-on. Oh !…ce fut tout.

Elle lança des cris au ciel, longtemps rageuse d'avoir été déçue. Et elle allait de droite à gauche, aux écoutes.

Enfin, à son intense surprise, dans une apparition soudaine, une barque se révéla à une centaine de mètre du rivage :

« En voyant le bateau, je demandai : « Qui vous êtes ? »

- Naufragés du Vesper, qu'ils firent.

« Quand j'entendis qu'ils parlaient le français, j'ai vu qu'il y avait du bon. » (F/P)

Trente ans plus tard, le reportage de Noël Speranze reproduit la même atmosphère d'irréalité plus ou moins funeste, amplifiée par une brume environnante qui la rend fantomatique, et dramatisée par le glas persistant de la Toussaint. Alors, Rose Héré, imprégnée en outre par le souvenir des récits des anciennes de l'île, n'échappe pas aux hallucinations sonores et aux craintes qu'ils suscitent :

Elle est là depuis longtemps, écoutant les appels lugubres de la sirène du Kréac'h dont elle ne voit pas l'éclat ; ils lui parviennent atténués, transformés au travers de la ouate et du grondement marin. Ne continuent-ils pas à travers cette triste nuit, le glas commencé hier par la cloche ? Il lui semble aussi, du côté de Pern, entendre un sifflet…Elle tend l'oreille… Non ! Elle se trompe …Pourtant, on dirait des voix, affaiblies par la distance. Rose Héré se dresse et ramasse des cailloux. Les histoires des conteuses lui reviennent en foule : elle est à la Corne des Korrigans.

C'est seulement après un bon moment que le mystère se dissipe en même temps qu'un morceau de brume, et que la réalité reprend le dessus :

Après un long silence, elle entend nettement, plus près d'elle, cette fois, des voix humaines. Elle crie : « Ohé ! »

On lui répond. Elle interroge :

- Naufragés du « Vesper », répond-on.

Et aussitôt, dans une échancrure de la brume, la baleinière apparaît.[155]

155- Reportage de Noël Speranze, *L'Ouest-Éclair*, 15 novembre 1936.

Un sauvetage mouvementé

Comment réagit Rose Héré en apercevant les naufragés dérivant sur leur fragile esquif, alors qu'elle se trouve sur un rivage au relief accidenté, éloigné de toute habitation ?

On peut imaginer ses craintes et son sentiment d'impuissance, face à une embarcation à peine visible et menacée par les courants et les écueils, bien qu'en ces lieux la côte soit bien moins déchiquetée qu'à Pern.

En fait, son intervention est une succession de péripéties plus ou moins dramatiques. Les narrations des journalistes publiées sept mois plus tard, à l'occasion de la remise de Prix à Paris aux *Héros de la mer,* sont très similaires. Toutes soulignent les efforts répétés de la Ouessantine et sa vaillance, en surmontant ses blessures et en se jetant à l'eau, alors qu'elle ne sait pas nager, à l'instar de toutes les îliennes de son époque.

Le Petit Parisien, continuant à s'inspirer du discours du capitaine de vaisseau, transcrit sur un rythme haletant les faits qui ont précédé le sauvetage lui-même, constituant une sorte de préambule à l'acte héroïque :

> *Elle descend la falaise abrupte, escarpée, tombe et se blesse grièvement à la jambe…mais qu'importe sa blessure : il y a là quatorze vies humaines à arracher à la mer en furie. Elle court sur la grève, mais reconnaît aussitôt que le ressac rend en cet endroit tout débarquement impossible.*
>
> *Alors, elle indique aux matelots une chaussée, assez éloignée il est vrai, mais à peine couverte à marée haute, le Roch-Hir, où ils seront en sûreté. Mais là encore, la mer en furie rend l'opération dangereuse.*
>
> *Et la brave femme, sans se soucier du sang qu'elle perd, enlève alors ses sabots et s'avance vers le canot avec l'intention de le diriger. Mais elle glisse et tombe à la mer, et ne sait pas nager. Le canot ne peut approcher*
>
> *La situation est critique. Rose ne perd pas la tête, elle se relève, saisit un bout de filin qu'on lui lance de la baleinière, parvient à se hisser dans l'embarcation […].*[156]

Un mois plus tard, *Le Courrier du Finistère* publie un récit quasi identique, sur un rythme aussi haletant, renforcé par le présent de narration, en soulignant la témérité de la Ouessantine face à une situation de plus en plus dramatique. Après avoir fait *un compte-rendu de l'assemblée générale de la Société Centrale de Sauvetage, tenue le 8 mai,* le journaliste revient sur les tribulations vécues par l'îlienne, avant qu'elle ne parvienne à embarquer dans la chaloupe.

156- Les Héros de la mer, Un Sauveteur en jupons, *Le Petit Parisien*, 8 mai 1904.

Rien ne semble l'arrêter : ni les obstacles naturels qui s'opposent à tout débarquement, ni la douleur infligée par la blessure de sa jambe, ni la difficulté d'attacher la corde qui lui permettra de rejoindre l'embarcation, ni l'inconvénient de glisser sur un Roch Hir recouvert de goémon, ni le fait de ne pas savoir nager :

Elle descend de la falaise, haute d'une quinzaine de mètres ; cette falaise est très escarpée, elle se blesse à la jambe ; sans tenir compte de sa blessure, elle court sur la grève, mais elle reconnaît bien vite que tout débarquement est impossible à cause du ressac ; elle leur indique alors le Roch Hir, espèce de chaussée à peine couverte à marée haute et distante d'environ 300 mètres; se démunissant de ses sabots, et sans faire attention à sa blessure, elle arrive pieds nus par la chaussée jusqu'au canot ; là encore la mer brise, et rend tout débarquement impossible ; on lui jette du canot une corde qu'elle amarre tant bien que mal à un rocher pointu, mais la chaussée recouverte de goémon est glissante, et Rose Héré tombe à la mer; elle ne sait pas nager, et le canot ne peut approcher; la situation est critique.

Plus que jamais, l'îlienne fait preuve de sang-froid et d'une admirable faculté d'adaptation. La voilà promue guide salvatrice, rompant ainsi l'image traditionnelle de l'homme qui vient au secours des naufragés :

Rose ne perd pas la tête ; soutenue en quelque sorte par ses vêtements qui la font flotter, elle arrive à se saisir d'un bout de filin qu'on lui lance de la baleinière dans laquelle on parvient à la hisser. [157]

La narration de Le Gall, censée se situer en 1906, est inspirée par la relation de la sauveteuse. Elle rend compte de ces préambules avec beaucoup de précisions, et sur un ton plein de vivacité qui accroît le suspense : l'îlienne va-t-elle parvenir à vaincre les dangers d'un relief accidenté, et comment va-t-elle résoudre la difficulté de communiquer avec des naufragés peinant à comprendre ses directives ?

Elle s'efforça de les dissuader de tenter de s'approcher de la côte, les engageant à contourner la pointe. Mais ils ne comprenaient pas. Et avançaient toujours au risque de crever leur embarcation. Alors elle descendit sur la grève et dirigea un instant leur route, indiquant les passes entre les récifs. Pour cela Rose devait escalader des rochers couverts de goémon, passer de l'un à l'autre, et crier des ordres qui n'étaient pas toujours bien compris. L'éloignement de la baleinière que les courants font dériver rend la situation tellement critique que Rose n'a plus d'autre solution que celle de rejoindre les naufragés, au risque de se noyer sans pouvoir atteindre l'embarcation :

157- Société Centrale de Sauvetage des Naufragés, Paris, Nos Sauveteurs, Prix Chauchard (1000fr) et Jean Dufour, Médaille du Contre-amiral Ponty et Médaille de Mme la Comtesse Foucher de Saint-Faron, Le Courrier du Finistère, 4 juin 1904.

Elle s'aperçut que bientôt les hommes du Vesper ne l'entendraient plus et qu'ils allaient à nouveau risquer de se perdre, et de se laisser entraîner par le courant sur quelque récif, avant d'avoir pu atteindre un point d'abordage. Elle décida d'embarquer dans la chaloupe qu'elle pourrait ainsi piloter plus aisément. Et elle entra dans l'eau, marchant vers le large.

Grâce à une écriture dynamisée par la profusion des verbes d'action, le lecteur suit les péripéties de cet étrange sauvetage, et devient le témoin des efforts répétés de l'îlienne et des angoisses générées par les complications de l'opération qui menacent sa propre vie :

Elle allait perdre pied, quand on lui lança un bout qu'elle s'efforça d'attraper. Au huitième essai, elle réussit à s'en saisir ; les naufragés lui conseillèrent « d'attacher un rocher et de marcher sur le filin pour arriver au canot. » [158]

Rose amarra le cordage à une roche aiguë et se remit à l'eau. C'était un peu au-dessous de la pyramide du Runiou. Elle avança, se soutenant des mains, insensible au froid ; ses jupes flottèrent un instant, comme une cloche, s'enfoncèrent, et, soudain, perdant pied dans un trou, elle disparut.

Une surprenante capacité de résistance physique et morale permet toutefois à l'îlienne de tenir bon et d'échapper à la mort. Elle réalise alors un laborieux parcours jusqu'à la chaloupe :

Pourtant, elle ne lâcha pas prise ; à la force des poignets, elle remonta à la surface, progressant de quelques mètres vers la barque, disparut, avança encore. La chaloupe était à une soixantaine de brasses. Ce trajet fut long et infiniment pénible.

- Enfin, dit-elle, ils m'ont crochée avec une gaffe et amenée avec eux.

Dans les récits ultérieurs, les journalistes s'appuient à l'évidence sur le discours du capitaine de vaisseau, inspiré lui-même par le rapport officiel, tout en l'accommodant selon leur tempérament et les besoins d'un héroïsme « spectaculaire » chez leurs lecteurs.

Noël Speranze opte pour une forme romancée, propice à attirer et retenir l'attention, mais il le fait avec sobriété et simplicité. Il insiste sur les efforts de l'îlienne pour un débarquement - la solution la plus simple- qui s'avèrent inutiles :

L'îlienne descend tout au bord de l'eau, à travers les roches, et essaie de convaincre les naufragés de faire le tour de la pointe ; elle leur crie le danger qu'ils courent. Mais eux, voyant la terre, avancent toujours. Ils vont se mettre au plein, c'est sûr.

158- La couverture de *Le Petit Parisien*, du 22 novembre 1903, fidèle à sa prédilection pour les images d'Épinal faites pour attirer le lecteur, inverse la situation, comme l'ont noté les auteurs de *Les Bretons dans la presse populaire illustrée*, op. cit. p.83.

Alors, la fille du pêcheur entre dans l'eau, pour crier de plus près ; on lui jette un « bout » qu'elle n'attrape qu'après plusieurs lancers, l'amarre à un rocher semblable à ceux de Porz Korred et s'en sert pour rejoindre la baleinière distante d'une cinquantaine de brasses, disparaissant à plusieurs reprises dans l'eau tourmentée.[159]

En 1953, Paluel-Marmont s'empare de l'acte héroïque de Rose Héré et en fait un véritable feuilleton romanesque, décrivant avec force verbes et détails réalistes une succession d'incidents qui laisse le lecteur en haleine. L'un des passages les plus significatifs de cette mise en scène, volontairement dramatisée, concerne précisément les préambules d'un sauvetage devenant une sorte de mission à remplir à n'importe quel prix :

Agrippée aux arêtes vives, cramponnée aux touffes d'herbes que ses mains rencontraient ça et là en palpant le rocher, posant ses pieds au hasard des aspérités ou des fentes, elle se mit à descendre. Le grand vide qui s'ouvrait à elle, le beuglement lugubre de la mer qui à sa proie semblait promise l'agitaient d'une grande peur, mais à chaque hésitation qui la prenait s'opposaient tout le courage obstiné de sa race et la résolution qu'elle avait prise de porter secours, coûte que coûte, aux malheureux en péril de sombrer.

Rose Héré apparaît alors aux naufragés comme une femme téméraire, luttant contre les obstacles naturels qui compromettent son accès à la chaloupe. Elle est là pour les sauver du désespoir qui précède la noyade :

A mi-hauteur, la saillie sur laquelle elle se tenait céda brusquement sous son poids. Elle ne parvint pas à se retenir, se trouva entraînée avec des éboulis mais, par bonheur, retenue peu après par un rebord rocheux. Une douleur cuisante lui arracha un cri. Elle s'était blessée à la jambe.

Une blessure qui fait seulement souffrir ne compte pas ; et puisqu'elle n'avait aucun membre brisé, puisqu'elle pouvait faire mouvoir sa jambe meurtrie, elle poursuivit sa descente.

Il commençait de faire jour. Les hommes de la baleinière découvrirent avec stupéfaction cette femme échevelée qui leur promettait assistance, et les réconfortait de la voix et du geste.

L'auteur du récit ne ménage pas les effets d'un suspense dramatique, en insistant sur un environnement des plus hostiles, non sans quelque exagération sans doute, compte tenu de la brume qui sévit alors et de l'absence de vent :

159- Reportage de Noël. Speranze, *L'Ouest-Éclair*, 15 novembre 1936.

Hélas ! Rose Héré n'apercevait autour d'elle aucun endroit où une embarcation pût tenter d'accoster. Partout ce n'étaient que roches acérées, pans abrupts de la falaise, écueils à fleur d'eau battus par des lames violentes.[160]

Le texte qui accompagne la bande dessinée, parue peu de temps après dans *Ames Vaillantes*, [161] est significatif de la progression mélodramatisée des actes accomplis par la Ouessantine dans ce périlleux sauvetage. Il souligne notamment son effarement devant les risques encourus par les naufragés et son extraordinaire détermination face aux obstacles qu'elle doit surmonter, au-delà de quelques hésitations bien compréhensibles :

Par là ! Je vais remonter sur la falaise pour vous guider de loin ! […]

Ils ne pourront pas accoster ici… Mais alors que faire ?

Et bien, c'est moi qui vais les rejoindre dans leur barque pour les guider ailleurs…

Beaucoup plus tard, Michel Giard, s'inscrivant dans la longue tradition des chroniqueurs de naufrages et des sauvetages qui leur sont liés, reprend les différents éléments des narrations antérieures. Il rend compte, avec un lyrisme plus contenu cependant, de l'enchaînement des différentes péripéties, dès que l'îlienne a compris qu'elle avait affaire à des naufragés :

Alors Rose Héré sait ce qu'il lui reste à faire. Elle descend de la falaise, haute d'une quinzaine de mètres et court sur la grève. Ici, tout débarquement est impossible à cause du ressac. Elle leur indique le Roc'h Hir, une chaussée à peine couverte à marée haute. Elle s'approche de l'embarcation.

Les épisodes du sauvetage se succèdent sur un rythme presque haletant, apte à soutenir l'intérêt du lecteur et à susciter son admiration pour le vaillant dynamisme de l'îlienne qui, loin de s'affoler, garde le contrôle de soi et de la situation :

Là encore, la mer brise. Pas de débarquement possible. Les hommes du Vesper comprennent que cette silhouette qui s'agite sur la plage ou au bord de l'eau est là pour les secourir. Les marins lui lancent un bout qu'elle accroche à un rocher, solidement. Puis, elle retourne dans l'eau et s'avance sur la chaussée rendue glissante par le goémon. Elle tombe mais ne panique pas. Elle tient bon le filin et avance vers la baleinière. Les matelots la crochent à la gaffe et parviennent à la hisser à bord. [162]

160- Paluel-Marmont : *Les Sauveteurs de la mer*, op.cit., pp.76-78.

161- Rose de la mer, *Ames Vaillantes*, Hebdomadaire fondé en 1937, Texte de François Piriac, Dessins de Pierdec, Dimanche 12 octobre 1958. (Voir document en annexe.)

162- M. Giard : Ouessant, *Naufrages et sauvetages en Bretagne*, Préface de Didier Decoin, Charles Corlet Éd, 1992, pp. 57-58.

Un épilogue heureux

Comment va s'achever ce « feuilleton de la mer » qui aurait pu prendre une orientation dramatique, comme dans le cas, sept années auparavant, de la tragédie du *Drummond Castle ?*

Heureusement, l'équipage de la chaloupe parvient sain et sauf à Pen ar Roc'h. Les versions initiales s'accordent à saluer les compétences de Rose pour conduire l'embarcation à bon port en des lieux chargés de menaces. Mais les naufragés sont tellement surpris qu'ils ont besoin d'un certain temps pour mesurer la chance d'un salut qui leur vient d'une femme, d'autant plus qu'il existe un problème de communication entre eux :

> *Les hommes du Vesper la reçurent à leur bord. Rose Héré les rassura alors et essaya de leur faire comprendre le danger qu'ils venaient de courir. Comme la plupart des insulaires, la courageuse femme ne parle que très peu le français et les marins naufragés ne comprirent réellement le service qu'elle venait de leur rendre qu'au moment où ils la virent se poster en avant du canot et diriger elle-même la manœuvre avec une habileté, une hardiesse et un coup d'œil que lui envieraient de vieux loups de mer. Cette navigation à travers les rochers dura deux heures. Conduite par Rose Héré, l'embarcation triompha de toutes les difficultés et entra enfin dans le port de Pen-Ar-Roch, où leur arrivée produisit une certaine sensation.*[163]

L'année suivante, à l'occasion de la remise de prix et de médailles à Rose Héré parmi d'autres sauveteurs, la presse nationale, relatant le sauvetage accompli par la Ouessantine, souligne que *par son énergie Rose relève le courage des naufragés qu'elle guide et amène, après une demi-heure de navigation, au milieu de ces passes hérissées de dangers dans une crique bien abritée où ils peuvent enfin débarquer ! « A Brema », s'écrie-t-elle en breton : « Ils sont sauvés ! ».*[164]

Les termes de l'article publié un mois plus tard dans *Le Courrier du Finistère* sont quasiment identiques, mettant en relief les compétences de Rose et leurs effets bénéfiques sur les naufragés :

> *L'énergie de cette femme relève le courage des naufragés, qui se laissent guider par elle. Leur confiance est bientôt justifiée, après une demi-heure de navigation au milieu de ces passes hérissées de dangers. Rose les amène dans une crique bien abritée où ils purent débarquer en toute sécurité, en témoignant toute leur reconnaissance à celle qui les avait tirés du danger. A brema, s'écrie-t-elle en breton, ils sont sauvés.*[165]

163- *Le Petit Parisien*, 14 novembre 1903.
164- *Le Petit Parisien*, 8 mai 1904.
165- *Le Courrier du Finistère*, 4 juin 1904.

La version des *Filles de la pluie* est plus explicite sur les modalités du dernier parcours de la baleinière. Elle donne de précieuses indications sur l'équipage :

C'était une grande chaloupe noire et blanche. Elle faisait eau ; trois hommes pompaient sans arrêter. Il y avait cinq malades à bord, et une figure noire (un nègre) ; en tout, quatorze hommes. Le second parlait bien le français. Il avait ramassé tous les papiers du vapeur avec lui.

Quels hommes se trouvaient sur la chaloupe à la dérive ? Impossible de le savoir avec plus de précisions, malgré les documents administratifs à notre disposition. Il est probable qu'ils n'étaient pas tous Marseillais, et certain qu'aucun n'était Anglais. En effet, au début du XX^{ème} siècle, les équipages des bateaux français étaient seulement constitués de nationaux :

L'équipage du Vesper était composé d'un tiers de gens du sud, d'un tiers de gens du nord, le troisième tiers comprenant un fort contingent breton, quelques Corses et des divers, dont un Guadeloupéen comme cuisinier et un Tonkinois comme maître d'hôtel, ce qui est courant à cette époque.[166]

Le récit de Rose évoque également ses échanges avec les marins naufragés qui, à travers leurs plaisanteries, manifestent un soulagement certain face à un salut inespéré, d'autant plus inattendu qu'il leur vient d'une îlienne au caractère bien trempé :

Une fois embarquée, ils ont voulu savoir qui j'étais et ce que je faisais.

« - Vous n'avez pas eu peur sur la mer ?, qu'ils demandaient.

- Non, je n'ai pas peur, jamais.

- Oh ! Alors, vous êtes bonne avec nous. Et ils se mirent à rigoler et à dire des blagues parce que j'étais une femme. »

Ensuite, la navigation se déroule pour le mieux grâce à l'indispensable collaboration de Rose avec le barreur de la chaloupe :

On assit Rose à l'arrière, près de l'homme qui tenait la barre. De là, elle dirigea aisément la marche du bateau. Ils partirent donc du Runiou, longèrent la Pouldru, la Rusquel, Porz Aaz, Poulivarn et se dirigèrent sur Porz Allemgen. S'écartant de la côte, ils mirent un instant le nez dans le Fromveur et, prenant le chenal entre Men Gren et Roc'h Melen, laissèrent Roc'h Niel sur leur gauche, doublant ainsi la pointe de Pen ar Roc'h.

166- J.P. Coquinot : Courrier du 16 mars 2006, après consultation du rôle de désarmement du cargo N° 3998, sous la cote 2P7 558, et du rôle d'équipage déposé au quartier de Marseille sous le N°916 en date du 23 août 1903. (Archives du quartier maritime du Conquet SHM Brest). Voir document en annexe.

La Ouessantine ne manque pas alors d'observer les réactions des naufragés, surpris par la rapidité du naufrage :

La moitié des hommes, continua Rose, n'étaient pas habillés, tant ils s'étaient dépêchés pour quitter le vapeur. Ils me dirent que le Vesper était plein de barriques de vin qui seraient perdues. Ils se croyaient à une dizaine de milles au large, quand le vapeur s'était enfoncé ; ça les étonnait beaucoup que nous n'ayons pas entendu dans l'île le sifflet de la machine. Nous dormions… (F/P)

Un récit, presque contemporain de l'événement, apporte quelques précisions sur l'équipage et le parcours de la chaloupe, mais comporte quelques « fantaisies », notamment sur le plan de la météorologie, plutôt calme, marquée par la brume en ce matin du 2 novembre 1903. Elles peuvent être dues à un excès d'imagination de l'auteur ou à une transcription approximative du témoignage recueilli auprès d'un certain Tual accompagnant celui-ci :

Ne consultant que son courage, Rose Héré se jette à la nage et gagne le canot conduit d'équipage du Vesper :

- Espère un peu ! lui crie-t-elle dans la bourrasque. Largue-moi ta barre, matelot !

« Elle s'installe au gouvernail et, pendant une heure et demie, sous les grains cinglants, elle pilote l'embarcation entre les écueils pour la conduire dans la petite baie de Pen-ar-Roch.[167]

Le récit d'Odette du Puigaudeau est beaucoup plus succinct, assorti en outre d'une erreur sur le lieu de la destination finale :

La voici donc pilote à bord de la chaloupe. Elle n'avait jamais navigué, mais elle connaissait bien la côte pour y avoir guetté le goémon et les épaves. Ainsi, arrivèrent-ils à la côte du Stiff.

Celui de Noël Speranze insiste également sur le savoir-faire de Rose sur une côte remplie de pièges :

Elle connaît tous les dangers de son île ; elle fait fonction de pilote, conduit l'embarcation qui évite les récifs, les basses, les dangers. La baleinière contourne l'île au sud et arrive après un voyage mouvementé, à la cale.

La version de Pierre Cressard comporte une précision intéressante car elle permet d'expliquer l'erreur commise par certains commentateurs concernant l'origine du cargo. L'auteur insiste également sur les efforts fournis par la sauveteuse, et les dangers encourus, mais avec plus de détails, pour atteindre la cale salvatrice :

167- Théodore Caradec : *Autour des îles bretonnes*, Librairie Nilsson, Paris, 1904, p. 94.

Trempée, transie, assise près de l'homme de barre dont le langage lui était inconnu (n'entendant elle-même que le breton, Rose Héré prit pour des Anglais ces marins qui parlaient le français avec un accent de Marseille d'où cette confusion qui fut souvent faite de faire passer le Vesper pour un navire anglais),deux heures durant, elle guida au geste l'embarcation, à travers les brisants du Runiou, à la Pouldru, à la Poulivarn et affrontant le terrible Fromveur, cependant que la baleinière fissurée prenait l'eau.

Quand le bourg s'éveilla, quatorze marins rescapés débarquaient à la cale de Pen-ar-Roc'h, sous la conduite de Rose Héré. [168]

Adoptant une tonalité des plus lyriques, le récit de Paluel-Marmont fait de l'acte de Rose une véritable épopée. Après avoir insisté sur les péripéties de son embarquement à bord de la chaloupe, l'auteur souligne aussi bien sa vaillance que ses compétences, lui donnant ainsi une place d'exception dans les sagas des sauvetages en mer :

Rose Héré a eu tôt fait de reprendre conscience. Ce rivage que le jour éclaire à présent tout à fait, elle en connaît les moindres replis, les innombrables anfractuosités. Elle a oublié sa fatigue, sa douleur. Elle repousse un bras qui veut la soutenir. Elle refuse la place la moins exposée qu'on lui offre. A l'avant de la baleinière, elle prend le commandement des quatorze hommes, règle les mouvements de leurs avirons, indique la route à suivre à celui qui est au gouvernail.

Guidée par elle, la baleinière navigue dans les passes sinueuses, contourne les dangers, déjoue les courants, est conduite finalement jusqu'à une anse abritée où peut s'effectuer le débarquement.[169]

Louis Le Cunff se contente d'un épilogue allant à l'essentiel, tout en rendant hommage à l'îlienne intrépide :

Elle connaît chaque anse, chaque crique, et elle va piloter les hommes du Vesper jusqu'à l'anse de Pen ar Roch, où ils peuvent enfin débarquer. Grâce à son sang-froid, quatorze hommes eurent, ce jour-là, la vie sauve. [170]

La version de Michel Giard ne fait que confirmer les éléments antérieurs :

On lâche le bout et pendant deux heures, Rose Héré va piloter la baleinière au milieu de ces récifs qui ont nom Runiou, Pouldru ou Poulivarn. Elle les connaît aussi bien que les meubles de sa maison.[171]

168- P. Cressard : Ouessant, *Le Paradis tranquille des petites îles*, op.cit., p.194.
169- Paluel-Marmont : *Les Sauveteurs de la mer*, op.cit., pp. 80-81.
170- L. Le Cunff : *S.O.S. Atlantique*, op.cit., p.70.
171- M. Giard : *Naufrages et sauvetages en Bretagne*, op. cit, pp. 57-58.

Après le sauvetage

Que s'est-il passé ensuite ?

On peut imaginer le soulagement de tous : celui des rescapés et de la sauveteuse bien sûr, mais aussi celui de la population accourue sur les lieux du débarquement de la chaloupe.

Le Gall précise que Quand Rose eut amené son monde à Pen ar Roc'h, elle rentra chez elle.

Elle n'est pas oubliée pour autant des hommes qu'elle vient de sauver d'une mort probable :

« Tous les matelots, ajouta Rose, vinrent me dire bonjour avant de partir de l'île. Mais je ne sortais plus parce que je ne pouvais pas marcher… Mon sabot que j'avais perdu, donc ! expliquait-elle, coléreuse à ce souvenir, « et puis, ma jambe était toute « dilustrée »… Après, j'ai été enrhumée pendant huit mois. »

Encore un échantillon du langage direct et pittoresque de l'îlienne, dénotant une nature spontanée, voire un caractère fougueux.

Noël Speranze confirme les effets néfastes de cette navigation mouvementée sur la santé de Rose :

Rose Héré, trempée, une jambe blessée, n'ayant plus qu'un sabot, rentre chez sa mère qui la met au lit. Elle est malade pour huit mois.

Louis Le Cunff précise sa rencontre avec les habitants de Lampaul :

Transie, grelottante, elle tint à conduire elle-même les rescapés jusqu'à Lampaul. Et, au premier groupe d'Iliens qu'elle rencontra dans les ruelles du bourg, elle cria en breton, car cette fille ne parlait pas un mot de français :

- A brema ! (ils sont sauvés).

Il ajoute que *Le mot fit le tour de la France, et avec lui, l'exploit qui en donnait le sens.*

Une aura nationale va bientôt entourer la figure de Rose Héré : elle est alors consacrée héroïne par la presse, qu'elle soit locale ou nationale, en attendant de devenir l'objet de curiosité des visiteurs et un véritable personnage pour les écrivains-voyageurs.

Les rescapés de la chaloupe rejoignent ceux du *Vesper*. Tous *se sont embarqués sur l'Infatigable, remorqueur chargé du ravitaillement d'Ouessant.*[172] Mais ceci est une autre histoire…

172- *La Dépêche de Brest*, 4 novembre 1903.

Réflexions autour d'un sauvetage

Que faut-il retenir de cette profusion de textes, dont beaucoup se ressemblent malgré quelques variantes et des tonalités différentes, en raison d'une base de données commune ?

Assurément, le sauvetage de la baleinière apparaît comme un véritable « parcours de combattante » pour la sauveteuse.

Rien ne lui aura été épargné : ni la brume, ni les récifs, ni les trous, ni les courants. Les rochers acérés la blessent, le poids de ses vêtements la fait trébucher, elle ne parvient à saisir le bout qu'après huit tentatives… Et le pire, c'est le risque de la noyade, puisqu'elle ne sait pas nager, comme toutes les îliennes de son âge au début du siècle dernier. [173]

Avec tous ces obstacles à surmonter, il ne semble pas que la dimension héroïque de son acte puisse être remise en question. Et pourtant, plusieurs extraits de textes en relativisent la portée.

Le fourrier de la marine tient à préciser à son interlocuteur que la relation des événements par la presse ne correspond pas tout à fait à la réalité C'est pourquoi, il s'efforce à plus d'objectivité :

Tel quel, le récit n'est pas tout à fait exact.

Des objections, en nombre, se présentent à l'esprit, dont la pire est que Rose ne sait pas nager - Et puis, l'équipage d'une chaloupe est-il vraiment en danger, quand on peut, de terre, atteindre cette embarcation ?… On comprend mal, en outre, qu'un de ses passagers n'ait pas réussi à aller jusqu'à la côte, puisqu'une femme, alourdie par ses vêtements, sut, elle, parvenir jusqu'à la chaloupe.

Voilà qui explique le besoin de Le Gall *de questionner Rose et de se faire expliquer les faits dans l'ordre, en parcourant avec elle les endroits mêmes où ils se déroulèrent.*

Arsène Kersaudy donne une version encore plus restrictive de l'intervention de Rose Héré qui, de ce fait, n'apparaît plus comme une sauveteuse aussi héroïque :

Les loups de mer, rompus à la navigation, sourient de la manœuvre enfantine de Rose Héré. «La chaloupe, à quelques encablures du port, ce n'était plus qu'un jeu de l'y amener, malgré la brume », disent-ils. [174]

173- Cf. Trente mètres plus bas, pas coquette et pas frileuse, seulement adaptée aux éléments, elle entrait dans l'eau parfois jusqu'à la taille, un panier dans une main. S'appuyant d'un pieu sur l'autre, attentive à ne pas tomber- car Anna, comme beaucoup d'Ildarais de sa génération, ne savait pas nager …elle plongeait un bras relevé de sa manche et décollait prestement les moules bleutées de leur poteau de bois. (Anne Marcus : *Anna de Gréven*, Cheminements, 2007, pp.40-41.)

174- A. Kersaudy : Rose-Héré / à M.A. Dauvillier, de l'Académie des Sciences, *L'Homme des vents*, Ouessant, 1956, p. 19.

Quelques années plus tard, Michel Geistdoerfer n'hésite pas, en évoquant *la sauvage Rose Héré*, à affirmer *que sa grande réputation était surfaite : plus ou moins pilleuse d'épaves, elle avait en 1902* (sic) *été embarquée de force par des marins dont le bâtiment, le « Vesper », avait touché la côte sud de l'île et obligée de les conduire à terre.* [175]

Faut-il pour autant considérer Rose comme une pseudo-héroïne, et douter de sa vaillance et de sa détermination ?

Certes pas, car le précise Le Gall, *Rien de ceci n'est pour amoindrir son courage. La spontanéité du geste fut magnifique.*

Mais sans doute faut-il se méfier de certains excès dus à la propension *des gens étrangers au pays, sans aucune connaissance des lieux*, à créer une sorte de mythologie insulaire, d'où *la légende fabriquée sur Rose* :

Mais on en a, nous semble-t'il, à nous, Ouessantins, exagéré les effets. Les « Parisiens » ont consacré Rose « héroïne ». Ils ont sagement agi. C'est en pleine légende que se taillent les images d'Épinal. Et il leur faut des images, des légendes et des héroïnes.

Pourquoi donc ce besoin des continentaux de relier les faits divers, les sauvetages en particulier, à un imaginaire qui tourne à l'affabulation ?

Au début du XX^{ème} siècle, cette aspiration apparaît encore plus forte, nourrie par la tradition écrite et orale des contes et légendes de la mer en pays breton qui donne une dimension mythique aux protagonistes dans les récits :

Ainsi, Marie-Ange, la Ouessantine de Cadoran rencontrée sur la *Louise*, apparaît à Anatole Le Braz, tandis qu'elle chante dans l'église de Lampaul, comme un personnage surnaturel :

> *Je la vois dans le passé des légendes. Elle est redevenue l'Océanide, l'être inconstant et divin, née des rêves de l'humanité primitive dans les lointains illuminés de la mer.*

Ce portrait sublimé s'inscrit toutefois dans l'éphémère et même le morbide, car *La « fille de la Sirène » n'est pas tant un objet d'admiration que de plainte. Un implacable destin la guette, embusqué là-bas dans les menaçantes solitudes des eaux.* [176]

175- M. Geistdoerfer : *Ouessant d'hier et d'aujourd'hui*, Types Ouessantins, Ouessant au bout du monde, Les Cahiers de l'Iroise, N° 2, avril-juin 1961, pp. 64-65.

176- A. Le Braz *: Le Sang de la sirène*, op.cit., p. 34, p. 27. Cf. Réédition Terre de Brume, Rennes 2001 / *Le Sang de la Sirène* d'après Anatole Le Braz, par Sandro, Éditions Soleil Celtic, 2007.

Face à ce besoin dans les îles du Ponant de glisser vers un imaginaire exacerbé, le narrateur d'André Savignon a sans nul doute raison de s'orienter vers une certaine sagesse :

> *C'est pourquoi, je me suis demandé si, en marge de la fable grossie démesurément et avec assez de maladresse, on ne saurait rétablir la vérité, plus satisfaisante, dépouillée de contradictions, et dans laquelle se retrouverait, quand même, une héroïne plus simple, plus humaine, plus admirable à nos yeux, dans son audace irraisonnée, parce qu'aucun doute encombrant ne viendrait gêner notre sympathie.*

Pour plus d'objectivité, Odette du Puigaudeau souligne les hésitations de la Ouessantine, si bien que son acte de sauvetage apparaît comme une succession quasi naturelle de péripéties. Pour elle, tout se passe comme si Rose était prise dans une sorte de piège dont elle ne peut se sortir qu'à travers une action mouvementée, commandée par les circonstances et par l'évolution de la situation qui en devient même inversée :

> *Rose Héré hésita sans doute un instant : ce n'était qu'une pauvre fille errant au cœur d'une nuit d'effroi. Puis, elle obéit, dégringolant les roches accores de Roc'h Toul et attrapa le filin que les naufragés lui lancèrent. Voulait-elle les amarrer à une tête de roche, ou bien cette touline devait-elle la guider jusqu'à la chaloupe ? Elle ne sait plus elle-même. Le sûr, c'est qu'elle fut entraînée brusquement, se cassa un bras en tombant et, de sauveteuse devint sauvée.*

Avant de cerner la personnalité de Rose Héré et de tenter de lui restituer une dimension plus humaine, jetons un dernier regard sur ce naufrage du *Vesper* qui aura fait couler tellement d'encre et déborder parfois les imaginations …

Après le naufrage du Vesper

Que sont devenus les autres membres de l'équipage du cargo ? Leur sauvetage est bien différent de celui des hommes de la chaloupe, dans la mesure où il est géré par des hommes entraînés et aguerris par de nombreuses interventions dans des espaces maritimes où abondent les dangers. [177]

Les habitants de Loqueltas ayant entendu les cris des naufragés courent de suite à la station de Lampaul, distante de 2 kilomètres. L'équipage du canot de sauvetage Anaïs est promptement rassemblé, et le canot, mis de suite à la mer, se dirige vers le lieu du sinistre par mer grosse, obscurité complète ; il était six heures du matin.

Cependant, différents obstacles ne tardent pas à entraver le bon déroulement de l'opération, avant qu'elle ne connaisse un heureux dénouement :

Une difficulté bien inattendue vint bientôt retarder la marche du canot ; il était, à chaque instant, heurté violemment, au risque d'être défoncé par les barriques et les caisses enlevées du pont du Vesper balayé par les lames ; on arrive au navire, fortement incliné sur bâbord, battu par la grosse mer du large, et exposé, d'un moment à l'autre, à s'enfouir dans les flots. L'équipage du Vesper pousse des cris de joie, en voyant arriver un secours attendu avec tant d'anxiété. [178]

Avec ce naufrage du *Vesper* et les deux opérations de sauvetage séparées qu'il génère, nous sommes donc bien loin des drames qui endeuillent Ouessant et Molène à la fin du XIXème : outre la tragédie du *Drummond Castle* en juin 1896, les différentes catastrophes survenues en 1876 et en 1877 ont fait *au total 37 victimes (dont 20 Ouessantins) en une année pour le trajet Le Conquet-Ouessant*[179], avant la mise en service de la vaillante *« Louise »*, commandée par le capitaine Jean-Louis Miniou, surnommé « le roi des îles », qui assura la liaison avec le continent de 1880 à 1915.

Pour plus de précisions sur le sort des autres hommes de l'équipage du Vesper, reportons-nous à la relation du *Courrier du Finistère*, une semaine après le naufrage du cargo.

En fait, le sauvetage s'est déroulé en trois temps : la mise à l'eau de la chaloupe et sa dérive sous l'effet d'une mer des plus houleuses, l'embarquement sur un youyou du premier lieutenant et de deux hommes, afin de donner l'alerte une fois sur le rivage, et enfin, l'intervention des sauveteurs du canot de *Lampaul*, *l'Anaïs 2*, qui embarquent le reste de l'équipage, ainsi que le capitaine, et les conduisent à bon port :

177- Cf. *Naufrages à Ouessant* par Georges Penaud, Les Cahiers de l'Iroise, Bretagne de la mer, 21ème année, 04-06/1974, p.100-102.
178- *Le Courrier du Finistère*, Nos Sauveteurs, 4 juin 1904.
179- F.Péron : Le premier courrier à vapeur : la « Louise », *Ouessant L'Ile sentinelle*, op.cit. p. 352.

Le canot de sauvetage recueillit les derniers hommes. Les naufragés qui avaient trouvé place dans la baleinière et dans le youyou, avaient pu accoster heureusement, de sorte que tout le monde était sauvé.

Les naufragés reçurent des soins dévoués de la part du syndic, qui les fit habiller et héberger. Ils étaient exténués, à bout de forces.

Une fois à terre, les marins du *Vesper* ne s'attardent guère à Lampaul, et ils regagnent Brest dans la journée même :

Après s'être reposés et après avoir fait leurs dépositions devant le syndic d'Ouessant, les hommes du Vesper, officiers et matelots, se sont embarqués sur l'Infatigable, remorqueur chargé du ravitaillement d'Ouessant. Ils ont été débarqués au port de commerce à Brest. Ils ont été interrogés mercredi par M. Martin, administrateur de l'inscription maritime du quartier de Brest. [180]

Selon le compte-rendu de *l'assemblée générale de la Société Centrale de Sauvetage des Naufragés* qui s'est tenue à Paris le 8 mai 1904, *Le capitaine Viel a été honorablement acquitté par le tribunal maritime de Marseille ; seul officier à bord, il avait passé toute la nuit sur la passerelle, plus de 12 heures.*

Exténué de fatigue, il n'avait pas entendu la sirène du phare de Créac'h ! [181]

Dans les récits ultérieurs des écrivains, celui d'André Savignon réunit les rescapés de la chaloupe et les naufragés du *Vesper* dans un même heureux dénouement :

Des habitants conduisirent les naufragés chez le syndic. Ils apprirent que l'autre embarcation qui avait erré toute la nuit près de Yorkas, avait été secourue, au lever du jour, par le canot de sauvetage de Porz Pol.

Noël Speranze *dans son Reportage* reprend à peu près les mêmes éléments qu'il a inévitablement glanés dans la presse locale de l'époque, en soulignant la vaillance du capitaine du cargo :

Les marins naufragés sont conduits chez le syndic. Après s'être reposés, ils s'embarquent tous sur « L'Infatigable », […], remorqueur chargé du ravitaillement d'Ouessant, et arrivent le jour même à Brest, où tous sont unanimes à déclarer que le naufrage n'est dû qu'à la fatalité et à faire l'éloge de leur capitaine dont le courage n'a pas failli un seul instant.[182]

180- *Le Courrier du Finistère*, Vapeur naufragé, 7 novembre 1903.
181- *Le Courrier du Finistère*, Nos Sauveteurs, 4 juin 1904.
182- N. Speranze : Reportage : Rose Héré, *L'Ouest-Éclair*, 15 novembre 1936.

La fin d'une cargaison...

L'histoire du cargo *Vesper* ne serait pas complète si on occultait le devenir de sa cargaison et ce qu'en ont fait les Ouessantins. Conformément à la tradition insulaire du *pense an aod*, [183] la population ne pouvait que profiter de cette manne inespérée, mais non pas exceptionnelle, compte tenu des nombreux naufrages de navires dans les parages de l'île et au-delà.

Faute de témoignage, il est impossible de savoir si Rose a participé à ce phénomène tournant à la fête populaire, d'autant plus que ce naufrage n'avait coûté la vie à aucun marin. Quoi qu'il en soit, la liesse naturellement liée au chavirage d'une cargaison fort attractive, entraîna quelques excès dans les comportements, ainsi qu'en témoigne Le Gall auprès de son interlocuteur lui demandant si on a commis des *actes de sauvagerie* liés au pillage des épaves :

> *Oui, on a pillé, on s'est saoulé, on a jeté des gendarmes à l'eau, on s'est battu contre la troupe. Que voulez-vous ? On pouvait courir d'un bout à l'autre des grèves en marchant sur les fûts, tant ils étaient nombreux… Le vin était tiré, on l'a bu.*

Le fourrier de la marine défend aussitôt la cause des Ouessantins ayant bien besoin de *ces noces brutales, ces ribotes tragiques après les angoisses et les tourments de la mer*, car *La mer est leur champ*, qui, après les avoir fait souffrir, leur *apporte quelques joies imprévues*, ce qui n'est en somme que justice.

Yvonne Pagniez, rendant visite à son amie Mariannick, après avoir souligné que le droit d'épave est une prérogative que la loi ne veut pas reconnaître aux habitants des îles, rapporte *comment des gendarmes venus du continent furent jetés à l'eau lorsqu'après le naufrage du « Vesper » - un steamer anglais qui transportait du vin - la mer ayant jeté des centaines de barriques à la côte, ils tentèrent de s'opposer par la force à la grande beuverie dont l'île d'Ouessant fut le théâtre.*

Un autre commentaire, plus tardif, mais cette fois plus réaliste et sur un ton légèrement moqueur, souligne le poids de la tradition du *pense* en Bretagne :

> *Le Vesper était chargé de vin : quelle aubaine pour nos braves insulaires !*
> *Ar pez ar daol ar mor*
> *A zo d'an Arvoriz !*
> *(Ce que rejette la mer est aux Armoricains !)*

183- Cf. Tout ce qui arrivait ainsi à la grève était appelé à Ouessant le pense an aod (épave, tout ce qui arrive à la côte, se prononce pinsé, (F. Péron : L'Île, centre des naufrages : le pense, *Ouessant, L'Ile sentinelle*, Le Chasse-Marée, 2005, pp. 104-105.)

Ou bien encore, comme au temps jadis, quand un vapeur chargé de vin venait à la côte « eur vag an tan carguèt ha gwin » (un bateau de feu chargé de vin). [184]

Mais face à l'intervention des fonctionnaires chargés d'appliquer les règlements en vigueur, les Ouessantins ne manquent pas d'astuces pour échapper à leur contrôle :

Par crainte des investigations de la Douane ou des agents de l'Inscription Maritime, ces braves gens dissimulaient le précieux liquide au fond des grottes ou des citernes. Tous les récipients furent mis à contribution sans excepter le vase indispensable que vous devinez…

On peut imaginer alors quelques débordements :

Cependant, les plus belles médailles ont leurs revers et les mauvaises langues prétendent que toutes les têtes ne supportèrent pas les 12 degrés de la même façon… On assista à des scènes tragi-comiques sous l'œil de Bacchus. Matière d'une composition d'envergure qui nous fait penser à Goya… [185]

Une narration plus récente a le mérite de réfléchir sur le naufrage du Vesper dans sa globalité, en dépassant le caractère pittoresque de ces réjouissances salutaires, compte tenu de la nature de la cargaison du vapeur :

Ce fut pendant quelques jours une grande kermesse autour de l'épave : « la mer », racontent les vieux Ouessantins contemporains du naufrage, était rouge ». […] De toute l'île, les gens affluaient avec les récipients les plus divers pour recueillir leur part de cette manne qui leur arrivait de la mer. […] Pendant ce temps, le démantèlement de l'épave se poursuivait, et ce n'est qu'une carcasse vide que la mer en fin de compte entraîna dans ses profondeurs. Il serait dangereux de séparer les deux phases de cette histoire de mer. [186]

Notons au passage qu'un tel phénomène n'est pas spécifique aux îles bretonnes. Ainsi, à Noirmoutier, la population se rua sur une cargaison d'alcools après un naufrage :

Quand Jean-Baptiste débarqua dans l'Herbaudière, le village agonisait de liesse. On achevait de boire le chargement de la Ville de Royan après le naufrage. [187]

184- A. Kersaudy : Rose- Héré, à M.A. Dauvillier de l'Académie des Sciences, *L'Homme des vents* op. cit, p. 20.
185- A. Kersaudy : ibidem, pp. 20-21.
186- *Fortune de mer*, Ouessant, Parc Naturel Régional d'Armorique, Enez Eussa, op. cit, pp. 88-89.
187- Marc Elder : *Le Peuple de la mer*, Le Livre de demain, Arthème Fayard, 1926, p. 63.

Le temps des récompenses

Après cette parenthèse sur les réjouissances ouessantines après le naufrage du *Vesper*, revenons au commentaire de Le Gall qui ne cache pas son hostilité envers *les riches négociants des villes* qui *arrivent, le danger passé, et se font adjudicateurs du tout- on sait comment !….* Il se moque ouvertement de leur cupidité et de leur manque de courage, tandis qu'il rend hommage aux intrépides sauveteurs dont fait partie l'héroïne du *Vesper* :

> *« Quand il s'agit de mettre à l'eau un canot de sauvetage, les avez-vous jamais vus à l'œuvre, ces amis des lois ?… Les avez-vous jamais vus recueillir sur les grèves les cadavres raidis des naufragés pour les transporter ensuite en terre, avec tant de piété ?… La gloire de notre ancienne marine française, est-ce à ces épiciers qu'on la doit ? - Et combien compteriez-vous d'Hérés, parmi leurs filles ou leurs épouses ?… »*

Ces héros de la mer, comment précisément apparaissent-ils dans la presse du début du XX^{ème} siècle ?

Leurs portraits sont inévitablement façonnés par la sublimation des journalistes qui suivent en cela le penchant populaire pour les exploits, de plus en plus marqué depuis la première moitié du XIX^{ème} siècle.

Alain Corbin, après avoir remarqué que son évolution particulière atteste la possible métamorphose du barbare en héros, souligne que La transformation du naufrageur en sauveteur s'accompagne d'un processus d'individuation. Il précise aussitôt que La scène de sauvetage débouche toujours sur la distinction d'un homme du peuple. Son geste héroïque l'extirpe de cette communauté anonyme dont la scène de pillage soulignait la brutale cohésion.

L'écriture du sauvetage traduit alors l'inévitable relation entre le populaire et l'héroïque :

> *Le récit de sauvetage puise en outre une pertinence accrue dans l'accord qui s'instaure entre la sublimité du spectacle des rivages et celle de l'héroïsme du peuple.*[188]

Concernant le sauvetage du Vesper, Karine Salomé rappelle que *L'épisode est largement relaté par la presse de faits divers qui propose une mise en scène dramatique du sauvetage, respectant en cela les conventions du genre. Alliance de la figure de la femme insulaire et du sauveteur, Rose Héré devient l'emblème de l'île dont les cartes postales et les photographies de presse multiplient à l'envi les portraits.* [189]

188- A. Corbin : Transparence des personnages, *Le Territoire du vide, L'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*, Flammarion, 1990, p. 256.

189- K. Salomé : Tableaux et portraits, *Les Iles bretonnes*, op. cit, p. 284.

L'héroïne ouessantine se trouve notamment au cœur de l'article élogieux publié à l'occasion de l'assemblée annuelle de *la Société centrale de sauvetage des naufragés* à la Sorbonne, et elle surgit parmi ces *héros modestes et intimidés à qui la société décerna ses prix.*

> *Leurs visages sont hâlés et sembleraient un peu farouches si leurs yeux n'étaient enfantins et clairs comme la mer : ce sont presque tous des marins de Bretagne. […] Voici les braves qui partirent sur le canot d'Ouessant pour porter secours au Vesper et ramener vers la terre vingt et un hommes, tandis qu'une jeune fille de l'île, Rose Héré parvenait à faire atterrir le reste de l'équipage : quinze hommes lui doivent leur salut.* [190]

Peu importent quelques erreur et lacunes : dix-huit hommes sauvés par le canot dont le nom n'est pas mentionné, et non pas vingt et un, comme l'affirme d'ailleurs la majorité des textes, quatorze hommes dans la chaloupe et non pas quinze, et Rose qui est loin d'être une jeune fille à plus de quarante et un ans… L'essentiel n'est-il pas de satisfaire la demande d'imagerie populaire et de répondre aux exigences du lecteur en matière d'héroïsme, encore plus s'il est lié à une femme, et qui plus est à une îlienne bretonne ?

Alors le journaliste de *L'Illustration* devient lyrique, quand il décrit l'atmosphère qui entoure les sauveteurs déconcertés par acclamations et louanges lors de la remise des Prix :

> *Et je songeais à mes amis de Bretagne, aux pilotes de Loguivy et de Paimpol, aux pêcheurs et aux passeurs, tandis que l'amiral Duperré remettait la croix de la Légion d'honneur à Autret d'Audierne, et que la salle se levait pour applaudir le patron Le Bris et Rose Héré.*

Avant ces récompenses officielles, les mérites de Rose ont été reconnus légitimement par le capitaine du *Vesper*. Ils lui valent une succession de prix et de médailles qu'elle se voit attribuer en 1904 dans plusieurs villes : Paris, Marseille et même Londres.

Cependant, le seul déplacement qu'elle ait effectué est en direction de la capitale. Le Gall souligne les réactions enthousiastes de l'îlienne devenue héroïne. Elle se dit enchantée par le séjour gratuit à Paris et le chaleureux accueil qu'elle y a reçu :

> *C'est alors que vinrent les honneurs. Rose reçut des récompenses qui s'élevèrent à près de dix mille francs. Mais, ce qui l'enchanta surtout, ce fut son voyage à Paris, aux frais d'une société de sauvetage. Elle était descendue chez un membre de ladite société, « un vrai bon garçon ». « Là-bas, ajoutait-elle tout le monde fut content de me voir. »*

190- *L'Illustration*, Courrier de Paris, 14 mai 1904.

Selon le témoignage de quelques anciennes de l'île, elle a reçu sa distinction britannique à Lampaul même, ce que confirme un Guide récent sur Ouessant :

Quant à Rose Héré, sa conduite héroïque la mena à Paris ; reçue à la Sorbonne, elle y fut décorée ; le roi d'Angleterre, Édouard VI lui envoya une médaille et la vie reprit comme par le passé.[191]

Mais pourquoi cette *Hour glass metal for bravery*, alors que tout l'équipage et le seul passager originaire de Denain ont la nationalité française ?

Un passionné de l'univers maritime, spécialiste des remorquages en mer d'Iroise nous donne une explication sur son attribution à Rose Héré :

Il me paraît plausible qu'elle soit due à une conjonction d'éléments. L'admiration des Britanniques pour les très grands actes de courage individuels, leur sens marin, leur « cousinage » avec les Bretons qui ne sont pas tout à fait français à leurs yeux et surtout une marque de reconnaissance envers une îlienne appartenant à la communauté des îles bretonnes (Ouessant et Molène) qui a pris soin des corps des victimes du naufrage du paquebot Drummond Castle en juin 1896, moins de sept ans auparavant, sentiment resté très vif en Angleterre.» [192] *Quoi qu'il en soit, les diplômes, les prix et les médailles que la Ouessantine reçoit en récompense de l'exploit accompli sont multiples et d'origines géographiques diverses.*

Les Annales du sauvetage[193] rendent compte de leur attribution en 1904 lors des cérémonies traditionnelles qui honorent non seulement les sauveteurs, mais aussi les donateurs, des nobles et des dignitaires de l'armée et de la marine pour la plupart, façon pour eux d'apparaître dans la société comme des bienfaiteurs de l'humanité, et du peuple de marins en particulier. Notons que les comptes-rendus reprennent le contenu des articles de la presse régionale et nationale.

Le Gall donne une liste impressionnante des récompenses attribuées à Rose Héré. Outre *la Médaille de sauvetage de première classe*, mentionnée sur un long parchemin où son nom est *écrit en belle ronde*, suivi du récit de son exploit, la sauveteuse reçoit les distinctions suivantes :

Prix Henri Durand, médaille de bronze, 1000 francs. – Prix Jean Dufour et médaille d'or de la comtesse Foucher de Saint-Faron, décernés par la Société centrale de Sauvetage des Naufragés. – Médaille d'or décernée par la Société Parisienne de Sauvetage. – Diplôme d'honneur de la Société des Sauveteurs de la Seine. –Médaille d'honneur en bronze de la Société Nationale d'Encouragement au Bien. Médaille d'or de la Société The Honour. – Médaille de vermeil de la Société des Hospitaliers Sauveteurs de Brest. – Médaille de vermeil de la Société Nationale de sauvetage.

191- *Fortune de mer* Le Naufrage du Vesper, Parc Naturel Régional d'Armorique, Ouessant Enez Eussa, op.cit., p. 89.

192- J.-P. Coquinot : Courrier du 16 mars 2006.

193- *Annales du Sauvetage*, Assemblée Générale du 8 mai 1904, Prix Chauchard (1000FR) et Jean Dufour, Médaille du contre-amiral Ponty et Médaille de Mme la comtesse Foucher de Saint-Faron, 2ème fascicule de 1904, pp. 191-194.

Les réactions de la sauveteuse démontrent un curieux mélange de modestie et d'orgueil. Quel est l'impact de cette pluie de récompenses sur l'esprit de l'îlienne ?

Enfin, elle revint à moi, chargée de rouleaux, d'enveloppes, de brochures et de petites boîtes de maroquin, tout cela amassé en vrac dans sa jupe, comme une récolte.

- Voilà, fit-elle, en vidant le lot sur la table : débrouillez-vous avec.

L'agitation de Rose est le signe d'une évidente fierté ; en même temps apparaît un caractère entier et contradictoire, car l'îlienne est à la fois rebelle à toute intrusion dans sa vie privée et fière de pouvoir faire état de son exploit :

Et il y en avait d'autres encore et d'autres encore. Et elle dépliait, déroulait tout cela, pestant contre l'humidité, les mouches et mes araignées, essuyant les parchemins du revers de sa manche, grattant de son ongle la cire rougie d'un sceau, soufflant à pleins poumons sur la poussière.

Que de motifs de satisfaction avec tous ces témoignages d'admiration et de reconnaissance, prodigués par des personnages tellement importants à ses yeux d'humble servante qui se montre dans cette exhibition, à la fois soigneuse, voire maniaque et dépourvue de tout sens de l'ordre et de la conservation :

Et puis, c'étaient des photographies de présidents de sociétés, avec dédicaces, et des lettres de félicitations dont beaucoup provenaient de l'étranger. Et elle me les montrait, tour à tour, de son air à la fois farouche et satisfait, demandant à connaître le contenu de chaque papier, faisant sonner les médailles qu'elle extrayait de leurs étuis verdis de moisissure, sans respect pour le papier, le parchemin, le bronze, l'argent et l'or, considérant un peu tout cela comme une manne qui lui serait tombée du ciel dans les bras, sans effort, au lendemain d'un beau rêve.

Cependant, les mérites de l'intervention de Rose Héré ne peuvent être séparés de ceux du patron du canot de sauvetage de Lampaul. Ainsi, dans Le Courrier du Finistère, le journaliste honore les deux sauveteurs dans son compte-rendu de la cérémonie de l'attribution des récompenses, en faisant toutefois une erreur sur la composition de l'équipage de la chaloupe :

Je dois vous dire de suite que l'Académie de Marseille a accordé un prix de 1,000 franc à Rose Héré ; les règlements de l'Académie ne donnent de prix qu'aux personnes nées à Marseille ; Rose Héré n'a-t-elle pas conquis le droit de cité, en sauvant quatorze Marseillais ? Pour ce beau sauvetage, la station d'Ouessant se voit attribuer le prix Chauchard, le patron Le Bris reçoit la médaille du contre-amiral Ponty ; le prix Jean Dufour et la médaille de M^me^ la comtesse Foucher de Saint-Faron sont décernés à M^elle^ Rose Héré.[194]

194- *Le Courrier du Finistère*, Nos Sauveteurs, juin 1904.

Bien des années plus tard, Odette du Puigaudeau souligne chez Rose Héré un curieux mélange de fierté et d'indifférence. Admirons avec elle la surprenante adaptation de l'humble servante d'Ouessant à cette immersion dans des cérémonies officielles marquées par des rituels qui lui étaient totalement inconnus, d'autant plus qu'elle parlait très peu le français :

Les jours de gloire, ce furent le voyage en Angleterre, les fêtes de la Cour où elle reçut des médailles à son châle de velours.[195] *Pas plus que la nuit d'Ouessant, les réceptions officielles ne la troublèrent, et en pleine Sorbonne, les quelques mots français appris à l'école des bonnes Sœurs lui suffirent pour déclarer tout net à Monsieur l'Amiral qu'elle aimerait mieux une maison que des discours.*

En exprimant une telle préférence, Rose ne manque certes pas de réalisme. Ses comportements ultérieurs dénotent même un appât prononcé pour l'argent.

Selon Arsène Kersaudy, devenue l'objet des attentions de la presse parisienne, l'îlienne sait tirer parti de cette vague de notoriété qui dépasse les frontières, bien que se sentant dépassée par cette flopée de récompenses :

À Paris, Le Matin prit la tête d'une orchestration d'envergure, Rose est reçue en Sorbonne puis à Londres. Elle n'y comprend rien.[196]

Noël Speranze se montre nettement plus indulgent, car il considère Rose comme une femme se trouvant dans une grande précarité et ayant bien mérité de récolter les fruits d'une attitude ô combien courageuse :

Mais cette héroïne était une pauvresse : l'humble pêcheuse de goémon avec sa jambe « dilustrée » était dans une situation critique : elle manquait de pain. Les secours arrivèrent : notons entre autres, celui de la Société Bretonne de secours immédiats pour les Marins, le 12 janvier 1904, dont le compte-rendu disait : « La situation de Rose Héré est, en effet, des plus précaires. »

Pour le journaliste, la Ouessantine est victime d'une célébrité qu'elle n'a certes pas cherchée, mais n'en est pas moins fascinée par les effets de cette renommée inattendue :

Elle ne réclamait rien. Mais la gloire a ses exigences. Rose Héré devint célèbre. Les ailes de la renommée la portèrent à Paris où la fille de pêcheur reçut la Médaille de Sauvetage (argent), la Médaille d'or de la Société Nationale d'Encouragement au Bien, et d'autres récompenses ; à Londres, où le roi d'Angleterre, après l'avoir embrassée, lui remit The Hour Glass Medal for Bravery etc.[197]

195- Comme souligné précédemment, il ne semble pas que Rose Héré se soit rendue en Angleterre. Elle a vraisemblablement reçu sa récompense à Ouessant même

196- A. Kersaudy : *L'Homme des vents*, op. cit, p. 19.

197- Reportage de N.S. Rose-Héré 15 novembre 1936 *L'Ouest-Éclair*. (Les faits mentionnés appartiennent sans doute à « la légende dorée » entourant la figure de Rose Héré.)

Tous ces textes, qu'ils soient des articles de journaux ou des récits d'écrivains, soulignent plus ou moins la difficulté de Rose Héré à échapper aux retombées de la gloire que lui vaut un exploit lié à un concours de circonstances particulières, et réalisé presque malgré elle.

Cependant, les failles dans un système que l'on qualifierait aujourd'hui de médiatique, existent, car l'îlienne, si elle semble capable de l'affronter, n'est pas faite pour y entrer de façon durable et l'assumer en profondeur. Alors, plus que jamais, la question fondamentale se pose : qui fut véritablement Rose Héré ?

Bien qu'il soit difficile de se dégager de ce contexte de sublimation et d'inévitables excès, essayons de la retrouver en tant que personne, vivant un quotidien semblable à celui de la plupart des Ouessantines de l'époque.

2- ROSE AU QUOTIDIEN

Rassembler les différences traces iconographiques laissées par Rose Héré, tant sur les cartes postales de l'époque que dans la presse régionale et locale est sans doute le meilleur moyen de réaliser une première approche de l'îlienne devenue héroïne, avant de tenter de cerner sa personnalité physique et morale à travers les textes qui lui sont consacrés.

Illustrations [198]

Nous disposons d'une dizaine de portraits de Rose Héré, qui s'échelonnent depuis son exploit jusqu'à ses dernières années, sans qu'il soit toujours possible de dater le document. Ce sont le plus souvent des cartes postales issues de clichés réalisés par des photographes. Ceux-ci la représentent, debout ou assise, avec son costume traditionnel, portant la coiffe blanche à laquelle on ajoute, le dimanche, *le « kouricher* », *pièce de lingerie* au-*devant tuyauté*[199], et arborant des médailles, en tant qu'héroïne du sauvetage.

Dans le *Cliché Godefroy*, portrait tiré dans un studio de Pontoise, probablement retouché vers 1937, Rose est assise, et représentée sur un fond de rochers, factices bien sûr selon la coutume à l'époque. Ce doit être le cliché initial car Rose ne porte que deux médailles. Elle s'efforce à sourire mais les lèvres restent closes.[200]

Notons que la Compagnie maritime *Finist'mer*[201] a choisi ce portrait pour illustrer le tableau explicatif concernant le sauvetage du *Vesper*, se trouvant désormais sur le bateau *Rose Héré*.[202]

La carte postale appartenant à la *Collection Le Bihan* (31) (1904) porte la légende suivante :

11 - L'Héroïne d'Ouessant

Rose Héré qui sauva la vie à 14 marins du navire naufragé « Le Vesper », Nuit de Novembre 1903.

198- Voir Portraits de Rose Héré en annexe.

199- J. Chagnolleau : *Ouessant, Les Iles de l'Armor*, op. cit, p. 104.

200- Sur le verso de l'un de ces clichés devenu carte postale, un certain E. Philippe s'adressant au Premier Président de la Cour d'Appel de Dijon, et à sa femme, termine par ces mots évocateurs de l'impact de Rose Héré : *Permettez-moi de vous offrir une Rose d'une essence unique.*

201- La *Finist'Mer* dépend de La CLT (Compagnie Ligérienne de Transports) dont le siège social se trouve à Nantes.

202- Bateau, assurant jusqu'en 2006, la liaison entre Le Conquet et Ouessant, lancé à Douarnenez aux chantiers Glehen le 29 juin 2000, sous le regard de sa marraine, Rosy Gourio. Cf. *Ouest-France*, 30 juin 200. Voir photo en annexe. Ce bateau a été récemment débaptisé et porte maintenant le nom de Béniguet.

Rose est debout, les mains croisées sur le ventre, et elle porte un nombre plus important de médailles. Son sourire est un peu moins crispé, mais l'air semble chargé d'interrogations.

Le portrait dont a hérité Simone Noret-Bonnaffoux, la petite-nièce de Rose, exposé pendant plusieurs années à l'Écomusée de Niou-Huella, est celui qui met le plus en valeur son regard clair et la rend presque juvénile et attractive. Deux médailles seulement ornent sa poitrine. Hélas, son origine et sa date restent inconnues.

Il existe également un portrait reproduit dans l'ouvrage de Françoise Péron, et dans le *Guide du Parc Régional d'Armorique*, appartenant actuellement à Anne Malgorn, fille de son auteur, Paul Malgorn menuisier et photographe amateur à Ouessant. Elle y apparaît, vieillissante, mais plutôt souriante, arborant huit médailles et un ruban en forme de croix, et portant la coiffe traditionnelle pour les fêtes.

Dans les journaux de 1903 et 1904, Rose apparaît tantôt en buste, tantôt de pied en cap, comme dans *La Petite Gironde* [203] où elle présente un aspect plutôt austère avec un châle sur les épaules dépourvu cette fois de médailles ; son expression est grave et dénuée de sourire ; les mains se rejoignent à peine.

Bien plus tard, Rose apparaît sur une carte postale signée *Gaby*. Elle se trouve sur le seuil de sa porte à Goubars, arbore une flopée de médailles, mais baisse les yeux comme si le photographe l'intimidait.

Cette photo va inspirer Jean Chièze, auteur de *Finis Terrae*, pour illustrer avec des dessins *L'Homme des vents* d'Arsène Kersaudy. [204]

Les illustrations de *Un Souvenir du Vesper* dans plusieurs éditions de *Filles de la pluie* incitent à réfléchir sur les représentations de Rose Héré. Elles privilégient bien sûr celle de l'îlienne en tant que sauveteuse, mais certaines la replacent aussi dans le contexte de sa vie quotidienne et à des âges différents.

Les bois gravés de Gustave Alaux [205] soulignent la force de caractère de la Ouessantine. Le premier la présente en train de garder ses vaches à Nerodyn dans la presqu'île de Feunten Velen, avec un aspect de sorcière au visage émacié, sillonné de rides et aux yeux exorbités. Les deux autres, de dimensions plus réduites illustrent deux phases du sauvetage, dont celle où Rose s'efforce de saisir le cordage devant les éléments déchaînés.

André Fraye rend compte dans une aquarelle aux coloris doux et sombres de la détermination de Rose faisant face à l'hostilité de l'océan où dérive la chaloupe.

203- Grand Illustré Supplément d'actualités de *La Petite Gironde*, N° 9 – Dimanche 15 mai 1904.

204- A. Kersaudy : *L'Homme des vents* avec six dessins de Jean Chièze, op.cit., p.18.

205- A. Savignon : Un Souvenir du Vesper, *Filles de la pluie*, Le Livre moderne illustré, J. Ferenczi et fils éditeurs, 1924, Bois originaux de Gustave Alaux, p. 83, pp. 92-93.

Une gravure du même illustrateur présente l'îlienne à la fin de sa vie, s'appuyant sur un bâton devant la table de sa cuisine où s'est juchée sa poule préférée. [206]

Dans l'illustration de Perraudin, Rose Héré est assise dans une pièce qui évoque le *penn brao* ou beau côté [207] dans la maison de Niou-Huella devenue écomusée. Son aspect de femme vieillissante à l'expression pensive et gardant ses mains croisées sur la table, est donc bien éloigné de celui qu'elle pouvait avoir au moment du sauvetage.[208]

L'étonnante représentation qu'en a faite le graveur P. Dehay souligne une virilité peu amène avec un visage large aux traits épais et des mains puissantes qui s'appuient sur un muretin. Derrière la Ouessantine, s'ouvre un paysage marin bordé de rochers caractérisant plutôt la côte nord. [209]

Mathurin Méheut a illustré également les *Scènes de la vie ouessantine*, [210] mais il est surprenant de constater que le personnage de Rose Héré lui ait inspiré cette seule représentation d'une femme sans visage et austèrement vêtue, au milieu des marins de la chaloupe dont l'un a un air de pirate…

Arrêtons-nous, pour achever cette galerie de portraits, sur celui de la fausse Rose Héré [211] (*cliché E.L.D.*) tiré à plusieurs exemplaires en couleurs et en noir et blanc.

Le Gall en parle avec l'intéressée, quand il la raccompagne chez elle :

Là, elle me montra fièrement une carte postale. Elle représentait une femme vêtue en Ouessantine, la poitrine ornée d'une médaille. Au-dessous se détachaient ces mots : Rose Héré, l'héroïne du Vesper.

- Vous, ça ?... fis-je avec surprise, en voyant cette grosse face ronde et sans caractère.

- Non. C'est une qui n'est pas du pays. Le « peintre » n'avait pas mon portrait. Peu importe. Le nom y est, n'est-ce pas ?

- Oui, votre nom y est bien.

- Alors, tout est bon. »

206- A. Savignon : Un Souvenir du Vesper, *Filles de la pluie*, Le Livre moderne illustré, J. Ferenczi et fils éditeurs, 1924, Bois originaux de Gustave Alaux, p. 83, pp. 92-93.
207- F. Péron : *Ouessant L'Ile sentinelle*, L'intérieur : aménagé comme un bateau, op. cit, p.201.
208- A. Savignon : *Filles de la pluie*, Un Souvenir du Vesper, Illustrations de Perraudin, Éditions du Montparnasse, Année 1947.
209- A. Savignon : *Filles de la pluie*, Un Souvenir du Vesper, illustré par les soins de J. Exbrayat et Georges Wendling, Année 1952.
210- A. Savignon : *Filles de la pluie*, Lithographies de Mathurin Méheut, Éditions Mornay, Paris, 1934.
211- Voir document en annexe.

Cette anecdote met en évidence la propension qu'avaient à cette époque certains peintres ou photographes à « truquer » la vérité pour des raisons pratiques, et dans le but de « faire du populaire ». Un autre exemple va dans ce sens avec *La Veuve de Sein* peinte par Émile Renouf [212], représentant une Sénane avec un petit garçon, alors que celle-ci n'était point du tout veuve et était simplement la fille de sa logeuse dans l'île, ainsi que le précise Charles Le Goffic. [213]

Notons au passage que ce faux portrait illustre le commentaire sur le naufrage du *Vesper* figurant dans les Guides Gallimard [214], et qu'il figure également dans un ouvrage de Michel Giard avec la légende *Rose Héré, l'héroïne d'Ouessant*.[215]

212- Émile Renouf (1845-1894) et La Veuve de l'île de Sein, (Musée des Beaux-Arts de Quimper*), Le Finistère des peintres* (Daniel Yonnet et André Cariou), Éditions Ouest-France, 1993, p. 97

213- Ch. Le Goffic : Quatre jours à l'Ile de Sein in *Sur la Côte*, E. de Boccard, Paris, 1928, pp. 144-145.

214- Rose Héré et le Naufrage du « Vesper », *Ouessant, Finistère Nord*, Guides Gallimard, op.cit., p. 203.

215- M. Giard : *Naufrages et sauvetages en Bretagne*, op. cit, p. 85.

Portraits en écriture :

Les récits des voyageurs qui ont rencontré Rose Héré viennent compléter les données fournies par les cartes postales et les illustrations, en générant des interprétations plus précises.

Que disent-ils de son aspect physique ? Il faut assurément distinguer ceux qui concernent la sauveteuse de la quarantaine et ceux qui se réfèrent à la Ouessantine vieillissante dans sa maison du Goubars, bien que certains traits subsistent.

Parmi les plus évocateurs de Rose peu après le sauvetage du *Vesper*, figure celui qu'en a fait Claude Anet. Non seulement il est précis, mais il a le mérite d'une rare objectivité, en soulignant l'aspect si peu féminin et l'air revêche de la sauveteuse :

Une femme descend la grande rue de Lampaul, devant l'auberge Stéphan. Elle a une quarantaine d'années, l'allure hommasse ; des mèches raides de cheveux blonds s'échappent de la calotte noire qu'elle porte comme toutes les filles d'Ouessant. Le visage est vulgaire et sans caractère, les traits gros, le regard dur, un peu étrange, l'aspect renfrogné ; elle a le costume de l'île, - la jupe courte noire et la calotte, - mais, alors que les autres femmes ont, sinon de la coquetterie, du moins de la propreté, elle est négligée, désordonnée et sale. Elle va dans la rue, tirant d'un coup sec ses gros sabots, ne regardant ni à droite ni à gauche, ne saluant personne, ne s'arrêtant pour causer avec personne, - comme si elle était brouillée avec le bourg entier ; - elle marche hostile et entourée d'hostilité.

La vive déception du voyageur est issue du décalage entre l'héroïne mythifiée par la presse et une réalité nettement plus prosaïque :

Quelqu'un à côté de moi, me dit :

- C'est Rose Héré.

Rose Héré, cela !… Rose Héré, une des héroïnes de l'île, dont le nom a été porté dans la France entière par les journaux… Rose Héré, cette virago crasseuse et bourrue !…Quelle désillusion ! [216]

216- Cl. Anet *: Ouessant*, La Revue de Paris, op.cit., pp 539-540.

Le Gall fait un portrait également négatif de l'héroïne de l'île, alors qu'elle lui raconte sa vie avant le naufrage du cargo. Il insiste aussi sur une mise négligée et une absence de propreté qui n'est d'ailleurs pas spécifique à la Ouessantine : [217]

Rose me donnait tous ces détails d'une voix sèche. Elle se hâtait, courbée en deux, courant parfois, sa figure maigre et osseuse creusée dans une rudesse violente.

Son bonnet de velours, jadis noir, avait jauni et verdi sous les pluies ; la filasse de ses cheveux, mi-blonds, mi-roux, très courts, s'en échappait, voltigeant sur son front, sur son cou hâlé, sur ses joues. De temps en temps, elle en happait une mèche avec sa bouche et la mordillait. Elle était négligée, presque sale, mise comme une pauvresse, bien qu'elle fût maintenant une des plus riches du pays. Son châle de coton à fleurs s'en allait par lambeaux, le bas de sa jupe s'effritait en dentelle.

La description des cheveux de Rose nous renvoie à celle d'Anatole Le Braz évoquant les Ouessantines qui se rendent à Rumengol pour son célèbre pèlerinage. Le conteur breton est alors frappé par l'austérité de leur aspect :

Aucun atour, nulle coquetterie. La chevelure, orgueil même de la femme, couronne de sa royauté, s'effiloche sur la nuque ou pend le long des joues en mèches écourtées et vagabondes. Tout cela, cet accoutrement sombre, ces crins épars autour de ces faces mornes, plus encore l'espèce de lamentation qui s'exhale des lèvres en guise de prière, tout cela vous serre le cœur.[218]

Comme dans la plupart des portraits que font les écrivains de Rose Héré, la clarté de son regard est un élément surprenant. Elle vient adoucir une sévérité liée au costume traditionnellement sombre et à l'absence de toute fantaisie dans sa tenue. D'autres éléments renforcent le rapprochement avec un personnage diabolique :

Et tout, et la sauvagerie de ses traits, l'agitation de ses yeux, son parler saccadé et jusqu'à sa démarche sautillante et rapide lui donnait cet air particulier qui la fait comparer par les îliennes à une sorcière. (F/P)

Intrigué par l'étrange regard de la sauveteuse, et se sentant ému par une grandeur pleine de témérité, Le Gall cherche à savoir qui elle est vraiment. Au-delà d'un aspect indéniablement primitif, il croit percevoir des qualités de cœur :

217- Cf. Le docteur a emporté d'autres impressions sur le manque d'hygiène ; il faut l'entendre parler de l'absence totale de soins du corps : « C'est une véritable horreur de l'eau et des lavages » […] (Ardouin-Dumazet : *Voyage en France*, L'Ile d'Ouessant, Berger-Levrault et Cie Éditeurs, 1903, p. 288.

218- A. Le Braz : Rumengol, Le Pardon des chanteurs, *Au Pays des pardons*, op. cit, p. 171.

J'ai plongé mes yeux dans ses yeux d'un bleu très clair, très clair, presque gris. Et je ne suis pas sûr de n' y avoir point retrouvé l'expression d'une bonté farouche, qui s'ignore, incapable de jugement comme de réflexion peut-être cette générosité instinctive qui commande d'obéir aux actes extrêmes dictés par le cœur.

Cependant, les portraits de Rose vieillissante ne comportent plus guère d'éléments positifs, soulignant cet aspect de sorcière déjà entrevu par le fourrier de la marine.

Ainsi, lors de sa visite à l'îlienne, Odette du Puigaudeau, frappée également par le contraste du regard clair avec une peau hâlée, s'oriente vers une perception négative :

A notre passage, elle s'arrêta un instant et ses yeux, clarté bleue surprenante dans ce visage bruni par le hâle et la crasse, me lancèrent d'en-dessous un de ces regards ouessantins sauvages et méfiants et qu'on dirait maléfiques.

Yvonne Pagniez insiste sur les difficultés de son élocution dans d'interminables discours au rythme précipité, si bien que son langage, mélange de français et de breton, se révèle quasiment indéchiffrable :

Elle s'est mise à parler avec animation, à débiter tout un long discours dont je n'ai pu saisir que quelques syllabes. Après avoir jeté en vrac sur la table les nombreuses preuves de sa gloire passée, […] elle a repris son discours sans même écouter mes questions, le ponctuant de gestes insensés.

Jeannette, la jeune îlienne qui l'accompagne, se met alors à pouffer de rire, tant la divertissaient l'accoutrement de cette femme bizarre, ses façons de vieille sorcière, et son langage volubile, qui n'est ni français ni breton, mais une mixture des deux idiomes tout à fait incompréhensible.

Mais comment s'étonner des problèmes de communication de Rose Héré, alors qu'elle fait partie de ces Ouessantines qui, dans leur jeunesse, n'ont pu recevoir un apprentissage suffisant du français ?

En 1906, Rose elle-même justifie auprès de Le Gall ses lacunes par une instruction des plus limitées :

Jamais, m'expliqua-t-elle, elle n'eut le temps d'aller à l'école, « obligée pour gagner son pain ». C'est ce qui explique l'incorrection de son langage, en contraste avec le français très pur que parlent ici les îliennes.

Une personnalité ambivalente

Si la détermination et la vaillance de Rose Héré sont reconnues de façon unanime, les auteurs ne sont pas tous d'accord sur son caractère ; certains défauts sont mis en évidence, mais leur impact se trouve atténué parfois par des aspects plus favorables.

La Ouessantine est souvent présentée comme un personnage farouche et orgueilleux. Dès le premier abord, Le Gall perçoit ses réticences à recevoir chez elle un inconnu, non originaire de l'île :

Elle était sur sa porte et avait surveillé ma venue, de très loin, avec cette physionomie courroucée, cet air dur et méfiant qu'on lit au froncement de ses sourcils clairs, et qu'elle a presque constamment, parce qu'elle dit qu'il y a « beaucoup de mauvais monde, partout. »

Toutefois, Rose peut apparaître comme une personne capable d'accueillir ses visiteurs et restant indifférente aux honneurs. Dépeinte en souillon habillée comme une pauvresse en dépit de sa nouvelle aisance, elle est aussi celle qui vaque à ses occupations, naturellement entourée des animaux qui lui tiennent compagnie. Un même portrait peut unir des connotations positives et des connotations négatives, d'où, pour le lecteur, une forte impression d'ambiguïté. Mais son aspect revêche l'emporte le plus souvent, résistant à une évolution positive de sa situation matérielle :

Elle, ne changea jamais son mode de vie. Bourrue et peu sociable, elle garda jusqu'à sa mort, survenue voici quelques années, son humeur irascible et sa mise négligée. [219]

L'amélioration de sa condition renforce même en elle une certaine sauvagerie :

Quand on s'arrête devant sa demeure, farouche, elle ferme sa porte et ses volets car la richesse l'a rendue défiante.

Elle a mené longtemps une vie recluse et solitaire. (F/P)

Cependant, avec le temps, sa méfiance envers autrui diminue et elle devient un peu plus sociable, en s'adonnant avec des amies à son penchant pour la boisson, comme Eugénie, quoique de façon moins solitaire :

Maintenant qu'elle voit que sa maison n'a été ni pillée, ni dévalisée et qu'on n'y a pas mis le feu, elle s'est à demi civilisée.

Elle a compris et apprécié les douceurs qu'apporte un peu d'or. Et qu'il est vain de considérer un louis comme une pièce de musée. Alors, il lui arrive de s'enfermer avec trois ou quatre folles de sa connaissance et de boire une partie de la nuit. (F/P)

219- L. Le Cunff : *S.O.S. Atlantique*, op. cit, p. 70.

L'avarice apparaît comme un trait dominant de sa personnalité. Une fois mariée, son appât du gain ne se dément pas ; il va même jusqu'à l'exploitation de ses infirmités auprès de ses visiteurs :

Elle l'a, sa maison, avec son nom gravé au linteau de la porte. Tandis qu'elle vit là, infirme et misérable, mendiant des sous aux touristes curieux, ses rentes s'amassent dans une banque de Londres, et ni la pauvreté du ménage, ni les rossées de son mari ne la décidèrent jamais à en toucher un liard. (G/I)

Yvonne Pagniez n'hésite pas à exprimer sa déception, en ne ménageant guère l'héroïne qu'elle replace dans un contexte ternissant quelque peu l'aura générée par son exploit :

Cette héroïne vit encore. J'ai été lui rendre visite un jour, dans sa maison misérable qui porte son nom sculpté en grosses lettres sur la façade. Elle m'a déçue. Au fond d'un obscur taudis, je me suis trouvée en face d'une fée carabosse qui rêvait devant le feu, les coudes aux genoux, avec une expression hargneuse sur le visage.

Mariannik, la vieille amie ouessantine, insiste également sur une avarice sordide :

Une folle ! S'exclame-t-elle. Et de plus une avare. Elle cache des trésors sous ses hardes.

Avec le registre diabolisé de ces différents portraits, nous voici loin de *la jeune Ouessantine* dont *la courageuse conduite* mérite d'être signalée aux autorités…[220]

220- *La Dépêche de Brest*, 4 novembre 1903.

Un mode de vie étrange et ordinaire

L'environnement dans lequel la Ouessantine évolue et sa façon d'y vivre sont naturellement la projection de sa personnalité ; on y retrouve donc une certaine complexité, proche d'une ambiguïté récurrente.

Le Gall est l'un des rares témoins à mettre en avant des éléments positifs dans le décor de l'existence de Rose :

Charmant petit cottage, en vérité, propre à souhait, blanchi à la chaux, suant l'aisance avec son toit d'ardoises, sa courette sur le devant, sa crèche à l'arrière, poulailler garni, tout à l'entour quelques sillons de terre – et, à profusion, la vue sur la mer.

Le fourrier de la marine semble voir dans la promiscuité de l'îlienne avec les animaux un besoin de présence pour compenser une réelle solitude ; celui-ci se manifeste surtout avec une de ses poules qu'elle se garde bien de chasser de la salle où elle vit :

« – Celle-là, elle peut rester, fit-elle. C'est « mon poule ».

À la fin du récit, il confirme cet attachement :

Et quand elle est seule, elle a toujours à ses côtés, sa poule noire, qui mange avec elle sur la table.

Noël Speranze fait une présentation de Rose également positive, alors qu'elle s'achemine vers la vieillesse et son déclin. Le cadre de sa vie quotidienne ressemble à toute habitation de l'île dans les années trente :

Ayant acheté la petite maison où elle est encore, elle continua de travailler pour vivre. Sa demeure, grise comme la plupart des maisons ouessantines, est accrochée à flanc de coteau, entre Lampaul et Ar-Goubarz sur le chemin de Toull-al-Lan. Elle se signale à l'attention de plusieurs façons. Il y a d'abord, de chaque côté de la porte, prolongeant le couloir vers le chemin, deux muretins de pierres rugueuses endiguant le fumier de toute ferme.

Pour le journaliste, la présence des animaux est tout à fait naturelle et indiquerait plutôt une prédilection de l'îlienne pour la gent animale :

Il n'est pas rare de voir, dans le couloir, poules picorant et chats ronronnant à leur aise, la propriétaire étant grande amie des animaux.

En somme, si son destin est exceptionnel et fait d'elle une célébrité dans l'île, comme l'indique *la plaque en ciment* au-dessus de la porte de sa maison, portant son nom *en lettres hautes comme la main*, son mode de vie est semblable à celui des autres Ouessantines :

Si vous entrez chez elle, vous trouverez une femme robuste encore, svelte, sans aucun cheveu blanc. Elle préparera, sur son antique feu de moudez[221] *le repas- dans une coquelle de fonte où mijotent lard et légumes - qu'elle partagera à midi avec son mari - elle s'est mariée très tard* [222]*- et ses sœurs […]* [223]

D'autres auteurs ont un point de vue moins favorable. Ainsi, Odette du Puigaudeau, perçoit l'environnement de sa maison comme inscrit dans une saleté pittoresque :

Un jour, Barba m'a montré la maison de Rose, à Guibars, une belle maison de granit au fond d'une cour où ne s'épanouit qu'un tas de fumier. Sur le côté, une étable puante et une grande meule harnachée de tresses et de torsades de paille, prête pour la chevauchée du vent.

Yvonne Pagniez a une perception encore plus négative lorsqu'elle rapporte à Mariannik *les détails pittoresques* de sa rencontre avec Rose. *L'incroyable désordre de la salle basse envahie de fumée, les poules qui picoraient sur la table, les chats qui bondissaient de dessous les bahuts…*

Arsène Kersaudy se montre particulièrement sévère à l'égard de l'héroïne d'Ouessant. Il en fait une femme des plus primitives, une véritable souillon, grisée par la pluie de récompenses et entassant les écus, sans autre souci que celui des animaux qui l'entourent :

Pauvre Rose, ignorante de la langue nationale, repoussante de saleté, atteinte de plaies hideuses et incurables, vêtue de haillons, alors que ses armoires regorgent de linges, avarice sordide… Les diplômes et les médailles pleuvent de toutes parts. Elle entasse tout ça. Elle encaisse ingénument mais aussi avec avarice : naïveté et cupidité tout ensemble. Les écus pleuvent, cependant qu'elle se préoccupe avec autrement d'intérêt de sa vache et de ses poules, alors que les volatiles viennent dormir dans sa chambre du rez-de-chaussée.

221- *Moudez :* jonc marin dont les mottes séchées servaient de combustible dans une île alors quasiment dépourvue d'arbres.
222- Rose Héré s'est mariée à 48 ans, ayant épousé Pierre- Marie Gélébart en 1910.
223- Reportage de Noël Speranze : Rose Héré, *L'Ouest-Éclair*, 15 novembre 1936.

Quelques témoignages

Ces différents portraits soulignent la difficulté d'avoir une perception objective de qui fut réellement Rose Héré. Entre la célibataire affirmant son indépendance à Le Gall, et se réjouissant même de son célibat prolongé et la femme mariée sur le tard, qui prépare le repas pour son mari revenant de quelque travail de charroi, y a-t-il tellement de différences ?

Assurément, l'îlienne ne fut pas une femme heureuse en ménage, car *Per Rose* a laissé une réputation d'homme violent et peu sérieux, entretenant une relation avec une autre Ouessantine. Selon nos informations, il aurait terminé sa vie de façon précoce et bien tristement, car, après avoir été hospitalisé à Brest, il aurait été enterré dans une fosse commune, et non à Ploudalmézeau, sa commune d'origine.

C'est pourquoi, l'affirmation du bonheur conjugal, et une hypothèse faussement valorisante sur la disparition du mari, rapportées dans un récit ultérieur, semblent tenir plutôt de « la légende dorée », d'où le portrait fort sublimé de Rose et sans nul doute erroné lors de son départ :

> *Le ménage vivait heureux, vint la guerre de 1914. Malgré ses quarante-sept ans, le père Gélébar s'en fut à son tour. Avec d'autres, un torpilleur l'emporta. Debout sur la falaise, l'îlienne le regarda partir, écrasant une larme qui s'échappait de ses yeux, la première, peut-être de sa vie.* [224]

Autres certitudes concernant Rose : son absence de propreté et son avarice, malgré les richesses acquises après son exploit qui auraient dû lui permettre de vivre mieux, et sans regarder autant à la dépense, d'autant plus qu'elle n'avait pas d'enfant à charge. On ne sait pas d'ailleurs ce que sont devenues les économies accumulées, et l'unique descendante rencontrée s'interroge encore sur leur disparition après son décès. On aurait seulement trouvé des billets de banque rongés par les rats…

Les commentaires sur sa pingrerie allaient bon train, y compris dans sa propre famille :

> *Rose a des admirateurs, mais aussi des envieux. Ses sœurs sont ses pires ennemies, elles ne peuvent lui pardonner « tant de chance » pour « si peu de chose ». Sur le tard, elle épousa un maçon du pays, un brave homme, cela fit dire aux sœurs Héré :*
>
> *- Rose est avare, elle a pris un domestique et n'aura pas à débourser.* [225]

224- Marie Drouart : *Eusa l'Enchanteresse*, Imprimerie Bretonne, Rennes, 1963, p.p.15-16.
225- Ibidem, p. 15.

L'institutrice qui l'a connue dans son enfance, pour avoir vécu dans son voisinage, ne cache pas qu'elle vivait comme une pauvresse dans un environnement qu'elle ne cherchait pas à embellir par plus d'ordre et de propreté.

D'autres Ouessantines rencontrées dans le Club des Anciens nous ont confirmé un aspect peu soigné et son besoin de « garder ses sous ». Elles se souviennent que Rose pouvait être l'objet de moqueries et de tracasseries de la part de certains enfants dont elle se défendait d'ailleurs vigoureusement, avec gestes et paroles.

Son langage en français était assurément des plus approximatifs et souvent pittoresque. Ainsi, elle avait surnommé l'oncle d'Hippolyte Lucas qui s'amusait dans son enfance à lancer des cailloux sur les poules de son voisin *la canaille de Goubars »*, après avoir déclaré à celui-ci : « *Sans moi ton poule serait été maragnée »* (massacrée).

D'autres enfants avaient peur d'elle, à cause de sa tenue négligée et de son air farouche. Ce n'était pas le cas de Marcelle qui ne craignait pas de lui rendre visite. Elle l'a souvent rencontrée, car son chemin pour aller à l'école passait devant sa maison. Un petit matin du janvier, la petite écolière l'a vue morte sur son tas de fumier, avec une plaque violacée sur sa poitrine.

Le commentaire d'Arsène Kersaudy concernant une fin de vie dramatique n'est pas dénué d'une cruelle ironie :

> *Le 13 janvier 1945, on trouvait Rose octogénaire, inanimée, morte de congestion, par le froid, au pied de son pailler. Elle abandonnait sa collection de diplômes, sa vache et ses poules.*

Constats et Questions

Que retenir de la personnalité de Rose Héré devenue malgré elle *notre gloire locale* (F/P), et même nationale ? Il est certain que sans le sauvetage de la chaloupe du *Vesper*, aucun journaliste ni aucun écrivain ne se seraient souciés d'évoquer sa figure dans la presse ou les récits.

Les propos de Le Gall à la fin de son récit rendent compte de la transformation d'une simple Ouessantine, vivant et travaillant comme les autres, en une femme bien différente, façonnée par les retombées de son acte héroïque, tout en restant elle-même :

> *Aujourd'hui, l'ancienne servante est un personnage dans l'île. Mais c'est un personnage fantasque et mystérieux.*

En somme, c'est bien le sauvetage qui a permis à l'îlienne de changer de statut et a contribué à accentuer les traits d'un caractère déjà très affirmé, en exacerbant notamment sa méfiance initiale et le besoin d'une reconnaissance, impossible jusqu'alors dans une famille nombreuse et un milieu pauvre, d'où elle ne pouvait sortir, sans passer par le mariage ou des revenus suffisants. (Que le lecteur imagine un peu ce que pouvait être la condition d'une célibataire de la quarantaine, fille de pêcheurs, à Ouessant, en 1903 !)

Certes, des questions demeurent : la Ouessantine était-elle naturellement sauvage, ou devint-elle hargneuse, à force de vivre dans des conditions précaires, isolée dans sa fratrie avec une mère précocement veuve, au service des autres pendant de longues années, et ensuite avec un mari, sans aucun doute incapable de lui apporter un épanouissement personnel : puis avec un frère demeuré célibataire, revenu du continent ? Quels impacts purent produire en elle un enrichissement aussi soudain que substantiel et une profusion de récompenses l'immergeant dans des milieux totalement étrangers à son univers insulaire ? Qu'est devenue la relative fortune qu'elle a amassée et dont on n'a pas retrouvé de trace après sa mort ?

Fut-elle vraiment grisée par cette soudaine accession à la renommée et à une certaine richesse, ou garda-t-elle quelque modestie face à l'Événement que représenta son intervention dans le naufrage du *Vesper* ? Parvint-elle ou non à maîtriser la tentation de l'orgueil, face à l'afflux de journalistes et de visiteurs épris de folklore exceptionnel et avides de rencontrer « l'héroïne d'un jour » ?

Il est probable en tout cas que la notoriété dont Rose Héré jouissait, a accentué ses différences par rapport aux autres îliennes, et suscité quelques jalousies, familiales notamment, contribuant en conséquence à renforcer un isolement qu'elle-même devait rechercher.

L'anecdote rapportée par Jean Chièze est significative du regard que peuvent se porter les Ouessantins, en raison d'une promiscuité forcée générant d'inévitables comparaisons et frustrations.

L'artiste-écrivain rencontre sur la lande proche de Mean ar Froud, là où *un grand cargo italien s'est un jour brisé par épaisse brume,* [226] […] *une femme âgée, vêtue de noir, cheveux au vent, poussant une brouette et maculée de sang de la tête aux pieds*, car elle vient de marquer ses moutons.

Cette vieille femme, après avoir tendu *un doigt brutal vers les diverses maisons en chapelet sur la lande*, exprime son amertume :

> *Vous voyez tous ceux-là, ce sont des jeunes qui ne pensent pas aux vieilles. Ah ! ils en ont chez eux des choses du navire, des montres et de beaux fauteuils, des acajous, des draps et des argenteries ; moi, rien ; je suis trop vieille et seule…* [227]

Il est possible toutefois que Rose Héré n'ait guère accordé d'importance aux ragots et propos malveillants, et ait assumé « tranquillement » sa célébrité tout en poursuivant sa vie quotidienne comme avant le sauvetage, dans de meilleures conditions toutefois :

> *La première maison à gauche est la ferme de Mme Gélébart, plus connue sous le nom de jeune fille, Rose Héré, Ouessantine presqu'octogénaire, demeurée toute sa vie courageuse et simple, bien qu'elle ait connu gloire, célébrité et honneurs. […]Une plaque en ciment, au-dessus de la porte centrale de sa maison, révèle en lettres qui se tiennent toutes, le nom célèbre : ROSE HERE. Si le sauvetage qu'elle accomplit spontanément lui valut plusieurs récompenses – parmi lesquelles trois médailles d'or – elle n'en continue pas moins encore aujourd'hui sa vie laborieuse.* [228]

Quoi qu'il en soit, il est bien difficile d'acquérir des certitudes sur la vraie nature de Rose Héré, en raison de la diversité des récits, parfois contradictoires et se situant à des périodes différentes. L'ambiguïté persiste autour d'une personnalité qui présente des facettes contrastées.

Il nous manque par ailleurs des traces écrites ou orales, dignes de foi, de certains épisodes de sa vie, comme le déroulement précis de son voyage à Paris, son mariage, son enterrement, ainsi que des témoignages précis sur les relations qu'elle a pu entretenir avec les membres de sa famille, son mari, ses voisins et ses rares amies. Si on ne retrouve pas Rose Héré dans les clichés des cérémonies traditionnelles, c'est sans doute qu'elle n'y participait guère et menait cette *vie recluse et solitaire*, évoquée par le fourrier de la marine.

226- Il s'agit du *Volonta* s'étant échoué le 8 septembre 1955 sur la côte sud de l'île, près de la pointe de Veilgoz, alors qu'il assurait la liaison de Gênes à Londres.

227- J. Chièze : La Femme sanglante, *Finis Terrae*, Notes sur Ouessant, Union latine d'éditions, Paris, 1964.

228- N. Speranze : *Guide du touriste, A Ouessant, à Molène, au Conquet*, Imprimerie de l'Ouest-Éclair, Rennes, 1938, p 36.

Alors, plutôt que d'avancer des affirmations hasardeuses, contentons-nous de certaines hypothèses et d'impressions glanées à travers les textes, et plus rarement les souvenirs des Ouessantins l'ayant connue. Rares en effet sont les personnes dans l'île qui puissent ou souhaitent apporter de véritables témoignages, avec tant d'années écoulées et en raison du flou inévitable qui s'empare de la mémoire. Il faut tenir compte également de la dispersion d'une famille nombreuse, d'où la difficulté de retrouver ses descendants.

Le jugement de Pierre Cressard nous semble le plus judicieux, car il souligne les difficultés que dut représenter le passage de la condition de femme simple et ordinaire, une Ouessantine parmi bien d'autres, à l'état de personnage devenu célèbre malgré elle :

> *Elle finit vers 1945, veuve un peu fée carabosse, mais toujours étonnée du bruit qu'on avait fait autour d'elle. Amazone des filles de la pluie ? Non ! Une simple femme pleine de bon sens et courageuse comme toutes les Ouessantines.* [229]

La force de caractère de Rose pourrait venir tout simplement d'une générosité naturelle et d'un élan spontané face aux marins éprouvés par la mer. Elle rejoindrait ainsi les mérites des sauveteurs venant à leur secours :

> *Les grandes choses ne viennent que du cœur, car lui seul peut leur donner assez de force pour affronter la puissance de la mer. Sans doute ces gens ne sont-ils pas insensibles aux honneurs. Qui oserait en sourire ? […] La solidarité reprend toute sa beauté, sinon tout son sens chrétien. Sauver quelqu'un a l'évidence et la rigueur d'un axiome. Ils ne raisonnent pas, ils ne calculent pas, ne prévoient pas, ne palabrent pas. Non. Une impulsion les meut comme d'autres sont inspirés.*[230]

229- P. Cressard : *Le Paradis tranquille des petites îles*, Nouvelle éditions, 1952, p. 199.

230- Émile Condroyer : *Un Bilan d'héroïsme, Les Hommes dans la tempête*, La Vie d'aujourd'hui, Éditions de la Nouvelle Revue critique, non daté, p. 253.

EUGENIE ET ROSE

ENTRE REALITE ET FICTION

Ces deux parcours biographiques font apparaître la difficulté d'une approche réaliste, pour ne pas dire « charnelle », des deux îliennes, si souvent présentées dans les textes de façon excessive, soit dans le sens de la sublimation, soit dans le sens d'une certaine diabolisation. Il s'agit donc de retrouver leur humanité après avoir décrypté les différents écrits et gommé les tendances de quelques auteurs à romancer leurs destins respectifs.

Il nous a semblé intéressant de rapprocher nos *Deux Ouessantines de caractère* dans ce qu'elles eurent de similaire et de différent, et de chercher à définir ce qu'elles ont laissé dans la mémoire de l'île, apportant la preuve que leur image est loin de se ternir et encore moins de s'estomper.

De la légende à la réalité

Cette propension à l'exagération apparaît plus forte dans les traces que nous ont laissées les récits journalistiques et littéraires concernant Rose Héré, figure devenue un symbole d'héroïsme en raison d'un acte exceptionnel dont les retombées se font encore sentir aujourd'hui dans l'île.

Claude Anet n'hésite pas à dénoncer l'exploitation dans une partie de la presse de l'acte héroïque de la Ouessantine :

> *Alors grande rumeur et grands éloges. L'exploit de Rose Héré avait été publié hyperboliquement par quelques journalistes en quête d'articles sensationnels.* [231]

Le narrateur d'André Savignon affirme sa réticence à suivre la légende fabriquée sur Rose par des gens étrangers au pays, sans aucune connaissance des lieux. Il souligne leur besoin de mythologie insulaire :

> *Les « Parisiens » ont consacré Rose « héroïne ». Ils ont sagement agi. C'est en pleine légende que se taillent les images d'Épinal. Et il leur faut des images, des légendes et des héroïnes.*

C'est pourquoi, se situer en marge de la fable grossie démesurément et avec assez de maladresse permet à Le Gall de rétablir la vérité, plus satisfaisante, dépouillée de contradictions, et dans laquelle se retrouverait, quand même, une héroïne plus simple, plus humaine, plus admirable à nos yeux, dans son audace irraisonnée, parce qu'aucun doute encombrant ne viendrait gêner notre sympathie.

231- Cl. Anet : *Ouessant*, Revue de Paris, op. cit, p. 540.

Voilà qui justifie la sorte d'enquête à laquelle se livre le fourrier de la marine en accompagnant Rose sur les lieux mêmes de son exploit.

La figure d'Eugénie Tual échappe davantage à l'emprise du légendaire, sans doute parce que sa vie ne se caractérise par aucun fait d'exception, mais représente plutôt une succession de gestes simples et ordinaires pour les Ouessantins qui pratiquaient la pêche aux congres et aux langoustes à cette époque-là.

Cependant, l'auteur d'un portrait récent souligne la place particulière qu'elle occupe encore dans la mythologie insulaire :

> *De son vivant, « Nen » était déjà une véritable légende. « Nen » c'est son prénom. Du moins la version orale d'un de ses trois prénoms (Marie-Madeleine-Eugénie. « Ar martolod » c'est le marin en général. Depuis elle est dans la légende où on en parle, avec une certaine fierté dans l'île, comme la seule femme inscrit maritime en France. Légende ?* [232]

Les actes qui composaient son labeur quotidien ont suscité à la fois l'admiration et l'indignation des visiteurs, surtout parce qu'ils étaient accomplis par une îlienne solitaire et vieillissante, sans que lui soit reconnu officiellement le statut de pêcheuse avec les compensations financières auxquelles avaient droit les marins-pêcheurs.

Alors, Nène est devenue pour les écrivains-voyageurs et les journalistes aux idées socialisantes, un symbole de femme courageuse et d'une grande dignité, au-delà de protestations parfois vigoureuses, jusqu'à l'intervention d'Anthony Gonin.

C'est pourquoi, un hommage bien mérité lui est rendu par la presse régionale, quatre années avant sa mort, à l'occasion de la remise d'une nouvelle attribution financière :

> *Melle Tual constitue un exemple rare d'énergie et de fidélité à la mer. Maintenant âgée de 70 ans, usée par le travail et sans ressources, elle méritait mieux qu'une renommée locale ou qu'un secours médiocre.* [233]

Au-delà des vertus qui lui sont unanimement reconnues, la pêcheuse du Stiff a représenté aussi un objet de curiosité pour des étrangers à l'île, avides d'un certain folklore insulaire.

232- Nen ar Martolod, in *Légendes d'Ouessant* présentées par Mikael Madeg, op.cit., p. 201,
233- Une femme-marin justement récompensée, *L'Ouest-Éclair*, 25 juillet 1933, p. 6.

Sans nul doute, Rose Héré et Eugénie Tual demeurent inséparables de l'île d'Ouessant et de l'aura mythique qui l'enveloppe depuis les premiers témoignages littéraires au XVIII[ème] siècle avec *L'Innocence du premier âge en France*, utopie moralisante de Billardin de Sauvigny, et le *Voyage dans le Finistère* de Jacques Cambry, suivis au XIX[ème] siècle du *Voyage à l'île d'Ouessant* de François-Marie Luzel [234], bien que ces deux auteurs s'efforcent de donner une vision plus objective de l'île.

Au début du XX[ème] siècle, journalistes et auteurs, celtisants ou non, se succèdent dans l'île, amenés par la *Louise* et des bateaux d'excursion à la belle saison, contribuant avec les nombreux artistes à renforcer les stéréotypes insulaires :

> *Tous ces écrivains insistent surtout sur le pittoresque insulaire, sur le « folklore ». S'inspirant parfois les uns des autres, ils ne retiennent presque uniquement que l'aspect fantastique du paysage, le caractère « sauvage » des habitants et le côté tragique de leur vie, décrivant les derniers naufrages (l'exploit de Rose Héré ne manquant jamais d'y être souligné), le rite des proella et le cimetière. Ainsi, peu à peu s'impose une image dramatique et stéréotypée d'Ouessant, l'île des tempêtes, des récifs meurtriers, des veuves et des péris en mer.*[235]

L'île d'Ouessant, mythifiée par sa situation extrême et isolée, ainsi que par les dangers la menaçant, a généré, nous l'avons dit, un nombre impressionnant de publications.

Joëlle Edon Le Goff rappelle l'impact de deux îles du Ponant en particulier sur l'imaginaire, ne serait-ce qu'en fonction des sonorités liées à leurs noms :

> *[…] il semblerait que vous seules, Ouessant et Sein, vous, les extrêmes aux frontières de la mer d'Iroise, suscitiez les curiosités littéraires. Il est vrai que vos noms éveillent le délire des étymologies mystérieuses et font gloser l'imaginaire.*[236]

Comment alors retrouver la réalité quotidienne de deux de ses autochtones à une époque maintenant lointaine, sans tomber dans les clichés les assimilant à des îliennes bravant écueils et tempêtes sur leur bout de terre immergée, bien que signifiant étymologiquement « la terre la plus haute » ?

234- Edme-Louis Billardon de Sauvigny : *L'Innocence du premier âge en France*, De Lalain, XVI, 1768. Jacques Cambry : *Voyage dans le Finistère ou état de ce département en 1794-1795*, Librairie du Cercle social, Paris, an VII. Nouvelle édition accompagnée de notes par M. le Chevalier de Fréminville, Brest, Le Fournier 1836. François Marie. Luzel : *Voyage à l'île d'Ouessant*. « Revue de France », t.IV, 1874.

235- F. Péron : Tableau de l'île à son apogée en 1900, *Ouessant L'Ile sentinelle*, op.cit. pp. 397-398.

236- Joëlle Edon Le Goff : Iliennes de l'Iroise : mythes et réalités, *Iles § ilots de Bretagne*, Armorik n°2, anagrammes, Perros-Guirec, mai 2004, p. 116.

La part du légendaire qui imprègne parfois les deux parcours biographiques, peut se trouver remise en question par l'irruption d'un vécu nettement moins glorieux, d'où un regard plus objectif.

Ainsi, Yvonne Pagniez termine son évocation par un saisissant résumé de la « double vie » de Rose Héré :

> *Quel dommage que cette femme qui sut un jour se hausser au niveau de l'héroïsme, nous apparaisse à présent, dans une déchéance qu'explique sans doute un abus prolongé de l'alcool, comme sa propre caricature !*

Michel Geistdoerfer, en dépit de toute l'admiration qu'il ressent pour Eugénie Tual, sa presque voisine, ne cache pas la zone d'ombre qu'implique la vision de Nène entraînant un homme dans un accès de sensualité surprenante, voire choquante chez une femme parvenue à la dernière étape de sa vie.

Mais n'est-ce pas là que réside, selon lui, *le secret de Nène, […], le secret d'Ouessant*, cette île infiniment *troublante*, qui déroute même ceux qui la connaissent bien, ou plutôt croient la connaître, car *la vie d'Ouessant échappe ou ne se révèle que par éclairs presque insaisissables*. La clé d'un tel phénomène se trouve sans doute dans l'étrange superposition des deux vies insulaires :

> *Tout ce que l'on peut dire c'est qu'il y a ici deux vies, l'une qui n'est qu'apparente, et l'autre, la vraie, impénétrable et invisible…Les superstitions inavouées y étreignent les âmes et le souvenir de mystérieuses apparitions reste gravé dans les mémoires.*

En conséquence, chacune des deux îliennes demeure avec ses insondables mystères, et il n'appartient à personne, de chercher à les dévoiler, car ce serait violer leur intimité, et de toutes façons, il s'agirait seulement d'hypothèses. Seules sont possibles des approches limitées pour tenter de retrouver la dimension humaine de ces deux femmes.

Cette vie apparente, à quoi pouvait-elle ressembler pour Rose et Eugénie ?

Peut-être faut-il nous contenter de ce qu'elles livrent elles-mêmes lors des rencontres avec leurs différents visiteurs. Nous retrouvons alors deux femmes farouchement attachées à leur indépendance : Eugénie tout au long de sa vie, Rose plus ou moins obligée de faire des concessions et de laisser une certaine place à l'époux tardif.

Comment pouvait être perçue une femme sans mari et sans enfant comme Nène, quels commentaires se firent entendre lors du mariage bien tardif de Rose, et qui plus est, avec un homme du continent ? Il est probable que les deux îliennes ont subi des propos désobligeants, et possible qu'elles en aient soufferts, mais il est certain qu'elles ont également bien apprécié leur relative autonomie.

Tine, rencontrée en septembre 2005 à la maison de retraite, qui a mené elle aussi une vie rude et laborieuse en faisant du charroi avec sa charrette et son cheval, et en allant tuer les agneaux dans les maisons, nous a affirmé qu'elle n'avait aucun regret de ne pas s'être mariée, bien qu'elle ait eu plusieurs possibilités de le faire. Marie-Anne, [237] fileuse de laine de moutons, faiseuse de chaussons *begen*, chanteuse de ritournelles, également célibataire, demeurée étonnamment enjouée et autonome, exprime la même absence de regrets et se réjouit d'avoir connu une vie indépendante.

Comment ne pas rapprocher ces Ouessantines de cette pêcheuse de Groix, restée volontairement célibataire, qui déclarait à son entourage :

On est ben pus tranquille toute seule [….] ; j'ai pas besoin d'un mari pour m'embêter ma vie durant ! [238]

Tous les témoignages concordent pour affirmer une intense capacité au travail des deux Ouessantines. Elles ne semblent jamais cesser de s'activer, qu'elles soient sur terre ou sur mer. Nène, plus marine que terrienne, demeure cependant rivée à la côte avec ses moutons et ses déambulations sur la lande, (comment ne le serait-elle pas d'ailleurs sur cette pointe du Stiff où l'océan et la terre semblent fusionner ?), Rose plus terrienne que marine, continue à être à l'écoute de la mer et demeure une parfaite connaisseuse des grèves et rochers de ce petit *Finis Terrae* qu'est la presqu'île de Feunten-Velen.

Nul *farniente* pour l'une et pour l'autre, ou sans doute de temps à autre, surtout pour Rose, quelques participations à la vie de la communauté insulaire, sous la forme de cérémonies religieuses en particulier, et à des événements familiaux d'importance. Font-elles partie pour autant de ces « *bonnes chrétiennes* » qui se rendent *le dimanche à l'église bourdonnante de leurs voix sourdes, à la messe et à vêpres ?* [239] Rose, sans doute, par conviction et habitude, plus rarement pour Eugénie, la pêcheuse « à temps plein » de l'autre bout de l'île.

Henriette Tual, [240] l'une des nombreuses nièces d'Eugénie, se souvient des venues de sa tante chez ses parents pour y prendre des casiers fabriqués par son père ; elle précise par ailleurs qu'elle-même ne s'est jamais rendue au Stiff pour la voir.

Alors, Nène reste dans son monde, isolée par la distance qui la sépare des autres villages, enfermée dans son propre labeur, toujours centrée sur une pêche quasi permanente, devenue une nécessité, son unique gagne-pain.

237- Cf., Chloé Batissou, Éric Cattin : Gorzes au Musée du Niou, *La Route des îles*, Éditions Crès, 2006, pp. 53-55.

238- O. du Puigaudeau : IV La Fille courageuse, Groix, *Grandeur des îles*, op.cit., p. 119.

239- Cl. Anet : *Ouessant*, La Revue de Paris, op.cit., p. 545.

240- Henriette Tual est la fille de Louis, l'un des onze enfants de Joseph-Marie, frère aîné d'Eugénie. Elle est restée célibataire et n'a pas eu d'enfant, tandis que sa sœur Pauline qui s'est mariée avec Yvon Jézéquel, veuf de sa cousine, prénommée également Pauline, a élevé les enfants de son mari dont elle a eu trois enfants.

Ce n'est pas un hasard si on a trouvé Rose morte devant son tas de fumier, seule dans sa maison, ce matin du 13 janvier 1945, surprise dans ses tâches quotidiennes.

Les deux Ouessantines ont également des faiblesses en commun, avec cette addiction à l'alcool et au tabac qui leur permettaient de mieux supporter les rudesses de leur existence, d'affronter une lourde solitude et de compenser peut-être l'absence d'enfant. Elles s'inscrivent d'ailleurs dans un contexte sociologique où l'alcool tient une place prépondérante, comme le rapporte Audouin-Dumazet à travers le témoignage d'un médecin de la marine qui a exercé longtemps à Ouessant :

Les femmes ne sont pas les moins empressées aux cabarets. […] le docteur Bohéas raconte que l'alcool est de toutes les fêtes :[…] Il nous montre ce pénible spectacle de chaque jour, surtout du dimanche ; « Des mères de famille, des jeunes filles même, pêle-mêle avec les hommes dans les auberges, ingèrent de pleins verres d'une mauvaise eau-de-vie […] D'autres s'enferment chez elles pour se livrer à cette passion. » [241]

Quelques années plus tard, Claude Anet souligne l'inquiétante extension des cabarets dans l'île :

Il n'est presque pas de maison à Lampaul qui n'ait au rez-de-chaussée, un misérable débit. »[242]

Cet alcoolisme fait encore plus de ravages lors de l'intrusion des troupes coloniales dans l'île, de 1898 à 1914, et avec la présence du bataillon disciplinaire de 1911 à 1912.

Le même auteur rappelle les méfaits infligés à la population ouessantine :

On imagine sans peine les dommages causés par ces coloniaux, - qui ne sont pas les plus doux et les plus faciles de nos soldats, -dans cette île habitée par des femmes. Il y a quelques années, il y eut quasi émeute, pillage des magasins, mise à mal de plusieurs filles par une bande de guerriers que l'alcool enflammait. Cela finit par du cachot.

Mais, sans parler de ces excès, on voit la pernicieuse action que peuvent avoir sur la population féminine de l'île les trois cents coloniaux qui sont là comme emprisonnés, privés de toutes les distractions qu'offrent les villes.

241- Ardouin-Dumazet : *Voyage en France*, L'Ile d'Ouessant, p.p. 284-285.
242- Cl. Anet : *Ouessant*, La Revue de Paris, op.cit., p. 538.

D’où les commentaires désabusés des Ouessantins les plus âgés :

- C’est la fin de notre île – disent les vieux habitants. – L’esprit public, les mœurs patriarcales, cette union et communion de tous ne résisteront pas à la présence parmi nous de ces terribles troupes coloniales. [243]

Nos deux îliennes auront sans doute été marquées par des effets aussi désastreux. Dommage que nous ignorions tout de leurs réactions lors de cette double occupation ô combien éprouvante !

243- Cl. Anet, *Ouessant*, La Revue de Paris, p. 537.

De la réalité à la légende

Cependant, le destin d'Eugénie Tual et de Rose Héré ne peut se réduire à des dimensions ordinaires, même si leurs existences respectives rejoignent celles de maintes Ouessantines, en cette époque de fascinantes mais difficiles transitions, pour ne pas dire mutations, se situant dans le dernier tiers du XIX^{ème} siècle et le premier tiers du XX^{ème} siècle.

Avant de quitter Rose et Eugénie, retrouvons le sillage qu'elles ont ouvert dans la mémoire insulaire, lequel n'est pas près de s'estomper. En effet, leurs figures gardent une étonnante vitalité au-delà du temps écoulé et de l'évolution des mœurs et des mentalités.

Assurément, Rose Héré a laissé des traces plus nombreuses et plus tangibles, ce qui ne peut nous étonner, compte tenu de la nature de son exploit et de ses retombées dans l'opinion publique à travers la presse et les récits des écrivains.

Presque tous les ouvrages consacrés à Ouessant rappellent son destin singulier et résument son épopée marine en termes toujours élogieux.

Dans la bande dessinée au titre aussi poétique que significatif, *Rose de la mer* parue dans *Ames Vaillantes* [244], elle apparaît en véritable héroïne, femme déterminée, surmontant toutes les difficultés dont celles du vertige, des écueils et des vêtements trop lourds, sauvée des flots de justesse par les hommes de la chaloupe, et tournant les talons pour rentrer chez elle en toute simplicité.

Dans le Bulletin Paroissial, *Le Phare d'Ouessant*, se trouve une référence originale à Rose Héré. En effet, elle est insérée dans le commentaire d'une chanson populaire en breton consacrée aux filles d'Ouessant aux environs de 1900 :

> *Après un hommage rendu à la coquetterie de la ouessantine, l'auteur parle d'abord du « brozou pouloudec ». Cette étoffe grossière, tissée avec la laine d'Ouessant, servait à faire les jupes. J'en ai récupéré un morceau qui appartint, paraît-il, à Rose Héré, personnage central de toute une littérature consacrée à Ouessant, la femme la plus décorée de l'île, mais aussi la moins coquette.* [245]

Un ouvrage récent consacré aux *Femmes et la mer* replace la célèbre Ouessantine dans les lieux prestigieux de sa remise de médailles à Paris, en l'associant aux autres héros du sauvetage en mer et plus particulièrement à ceux qui s'étaient illustrés dans celui des marins du *Vesper* :

244- Rose de la mer, *Ames Vaillantes*, op.cit. Voir document en annexe.
245- MERC'HEDIGOU EUSSA, Commentaire sur la chanson, *Le Phare d'Ouessant*, 1958.

Parmi ces marins aguerris, une jeune femme d'Ouessant se voit décerner une médaille d'or pour avoir sauvé quatorze hommes. […] Les quatorze marins faisaient partie de l'équipage d'un navire, le Vesper, échoué sur la pointe Pern. Les vingt et un autres marins de ce navire avaient été sauvés par le canot de sauvetage Lampaul, l'Anaïs, piloté par le patron Le Bris.[246]

Le résumé de l'exploit accompli par Rose est accompagné de deux illustrations : celle de la couverture de *Le Petit Parisien* du dimanche 22 novembre 1903 la représente apportant la corde aux naufragés, car *le dessinateur a voulu rendre plus héroïque l'acte de la jeune Ouessantine en la montrant nageant vers le canot dans les flots en furie.* [247]

La deuxième illustration représente la fausse Rose Héré sur une carte postale, commentée antérieurement, mais les auteurs ne mentionnent pas cette tricherie. Notons une fois de plus que l'on évoque *une jeune Ouessantine*, alors que l'héroïne allait avoir 42 ans…

Le rôle attribué à Violette Morin, fille de François Morin, l'héroïque patron du canot de sauvetage *Ville de Paris*, dans le film de Jean Epstein tourné en 1948, est significatif de l'aura légendaire entourant l'héroïne du *Vesper*. (Voir document en annexe).

Rose Héré a également l'honneur de figurer dans un ouvrage qui répertorie les Bretons les plus célèbres. L'auteur présente brièvement Rose, *servante d'une quarantaine d'années levée tôt pour ramasser du goémon*, et reprend les éléments essentiels du sauvetage qu'il associe également à celui qu'accomplit le patron Le Bris. Il revient sur les honneurs que lui a valu sa conduite héroïque, et est le premier à préciser *qu'En juin 2000, l'armement Finist'Mer baptisait Rose Héré une vedette de 26 mètres capable de transporter 196 personnes à la vitesse de 26 nœuds et destinée au service d'Ouessant.* [248]

Le choix de *Finist'mer* de baptiser l'un des courriers de l'île en service pendant la saison touristique du nom de l'héroïne d'Ouessant, constitue la preuve la plus significative de la ténacité de la véritable légende qui s'est créée autour de la figure de Rose Héré.

Le baptême qui eut lieu le 30 juin 2000, fut accompagné d'un voyage inaugural dans la baie du Stiff. Sa marraine est aussi une femme de caractère. En effet, Rosy Gourio, ancienne infirmière, s'est illustrée pendant une trentaine d'années dans le sauvetage en mer, dans le cadre de la SNSM à Pornic, sur *le Pays-de-Retz* qu'elle a elle-même commandé, tout en ayant son mari comme matelot dans l'équipage. Il est donc juste et bon que des hommages lui soient rendus :

246- Nelson Cazeils et Fanny Fennec : Rose Héré L'Héroïne d'Ouessant, *Il y a un siècle … Les femmes et la mer*, Éditions Ouest-France, 2003, p. 84.

247- Cf. L'image prend quelque liberté avec la réalité, puisque la corde est au départ lancée par le canot et la courageuse Ouessantine s'en saisit ensuite. La scène est inversée. (Les Bretons Presse populaire illustrée, op.cit., p. 83).

248- J.L.Avril : Rose Héré, Ouessantine héroïque, *Mille Bretons*, op. cit.

Rosy Gourio, la compétence d'un patron sauveteur chevronné et l'âme compatissante d'une femme de bien. [249]

Il y a en cette femme du Saint-Vincent-de-Paul et du corsaire. Du saint, elle a le cœur si grand qu'il en devient insondable, du corsaire, la grande gueule (c'est elle qui le dit) et la connaissance de la mer. [250]

Le panneau situé à l'arrière du *Rose Héré* retrace l'exploit de la Ouessantine avec les précisions nécessaires, tout en célébrant ses mérites.

Fin août 2005, une traversée depuis Camaret nous a permis d'apprécier le récapitulatif de sa biographie [251]. Ainsi, le nom du bateau se trouve relié à une tranche de vie insulaire. Ce jour-là, l'océan est assagi et embelli par une météorologie favorable. [252]

Autre trace de la notoriété de Rose Héré : la plaque offerte [253] par la Compagnie maritime *Finist'mer*, portant son nom et mentionnant son acte héroïque, que le Docteur Gonin appose le 27 août 2000 au cours d'une cérémonie officielle, sur la maison qu'elle habita à Goubars jusqu'à sa mort. Les journaux finistériens relatent l'événement dans des articles commémoratifs.

Enfin, nous avons trouvé une trace d'un genre bien différent, musicale cette fois, avec le titre *Rose Héré* dans l'album de Trevor Shaw : *Ouessant The Calm before…*

Rien de tel pour Eugénie Tual, l'humble et vaillante pêcheuse qui n'eut pas les honneurs de la presse locale et régionale, encore moins nationale, sauf lors de son décès, avec le reportage de Noël Speranze auquel nous avons fait plusieurs fois référence. Et pourtant, nous avons observé qu'une certaine légende s'est façonnée autour d'elle de son vivant et au-delà de sa mort, à travers les vibrants hommages que lui ont rendus tous les écrivains qui l'ont rencontrée et ceux qui se contentent de l'imaginer.

Michel Geistdoerfer et Anne de Tourville ont été sans nul doute les chantres les plus ardents de l'humble figure de Nène.

Peu de temps après la publication de *Femmes de la mer*, l'abbé Jean Guéguen rend hommage à la fois à son auteur et à l'héroïne qu'elle célèbre :

249- Henri Dumoulin : Les Femmes aussi, *Mer Courage*, 24 récits de sauvetage maritime, Ouest-France, Rennes, 1987.p.137.
250- *Rosy Gourio : une sacrée bonne femme*, FA Magazine, 26 août 1988.
251- Voir photos du *Rose Héré* en annexe.
252- Signalons que le *Rose Héré*, rebaptisé le *Béniguet*, assurera à nouveau la liaison entre Brest et Ouessant via Le Conquet, pendant l'été 2008, en raison d'un contrat renouvelé entre La Finist'Mer et la Penn-Ar-Bed.
253- Voir document en annexe.

Nène Tual n'est plus depuis plusieurs années, mais son originalité de femme-marin a fait d'elle une figure ouessantine dont la vie toute prosaïque en apparence cachait une poésie que seule une âme de poète pouvait découvrir.[254]

Eugénie Tual devient alors « figure de vitrail », auréolée par ses vertus de courage et de dignité, sanctifiée en outre par sa condition de victime de l'injustice de l'administration de l'époque, incapable de reconnaître ses mérites et de lui attribuer des invalides comme à un homme, alors qu'elle a eu les mêmes activités et connu les mêmes difficultés.

Sans doute pouvons-nous la retrouver aujourd'hui dans les Ouessantines appartenant à la génération des deux guerres, façonnées par les combats du pain à gagner jour après jour, faute de revenus suffisants et en l'absence d'aides substantielles de l'État.

Que Rose et Eugénie soient des figures devenues légendaires, ou qu'elles restent ancrées dans la réalité insulaire correspondant à la durée de leurs vies respectives, elles n'en demeurent pas moins des femmes de caractère s'inscrivant dans un quotidien laborieux. Moyennant quelques retouches, elles pourraient répondre au portrait physique et moral que fait Paul Gruyer avec réalisme des Ouessantines lors d'un premier voyage réalisé en 1898 :

Les hommes n'ont rien qui les distingue. Mais les femmes d'Ouessant sont infiniment curieuses. Ce sont elles les mâles. Grandes, fortes, brunes presque toutes, elles ont généralement des traits réguliers, le nez très droit, les lèvres ombragées d'un léger duvet ; une sorte de type italien, produit sans doute d'une migration lointaine, inconnue. […]

Leur démarche est large et décidée ; elles mènent le ménage et s'occupent de tous les travaux de la maison et de la terre, ne laissant à leur époux que le soin de la pêche, et les bousculent ferme s'ils ont trop bu. Un bon verre d'alcool ne les effraie pas cependant. [255]

Ces Ouessantines, l'auteur les retrouve une vingtaine d'années plus tard, sur le vapeur assurant le service d'Ouessant depuis Le Conquet. Il est frappé à nouveau par leur aspect viril, et un physique parfois insolite au point d'en devenir « exotique » :

254- *Le Phare*, Bulletin mensuel de la Paroisse d'Ouessant, mai 1959, N° 44.
255- P. Gruyer : *Enez Heussa L'Ile de l'épouvante*, Tome V, n° 25, 24 juin 1899, pp. 292-293.

C'est là que je m'embarquai, un jour de printemps, seul de mon espèce, en compagnie d'une douzaine d'Ouessantines venues faire à terre leurs emplettes et qui s'en retournaient dans leur île. Grands diables de femmes, à l'allure masculine, au masque énergique ; aux cheveux coupés courts sous une coiffe blanche carrée, et dont plusieurs présentaient le type esquimau ou lapon, dont d'autres avaient par contre les traits réguliers et non sans charme. [256]

Même les jeunes filles donnent une impression de détermination. Ainsi, en 1897, sur le même vapeur, un autre voyageur observe le visage d'une jeune chanteuse dont la voix de solo l'a tellement fasciné :

L'énergie, elle était dans la construction osseuse, dans le front bas, régulier, volontaire, dans le menton lourd, dans les plans des joues où le hâle se mêlait au rose d'une pêche de plein vent, dans la pousse drue de la chevelure taillée qui s'enroulait en boucles aux petites oreilles.[257]

Femmes d'Ouessant *infiniment curieuses, grands diables de femmes, à l'allure masculine, au masque énergique,* au *front volontaire,* pour certaines du moins. Ce ne sont pas là seulement des apparences, car au-delà de cette force physique, naturellement propre aux hommes, se cachent, nous l'avons vu en suivant le destin de Rose et d'Eugénie, une vaillance et une résistance hors du commun.

Roger Vercel, dans un article de *Plaisir de France* (juillet-août 1950), après avoir souligné après maints auteurs que *Ouessant […] est une île de femmes, et que c'est en elles que la solitude insulaire a manifesté sa puissance,* rend un fervent hommages à nos deux Ouessantines, dont l'héroïsme s'éloigne de certaines évocations littéraires, plus ou moins fantaisistes :

Que pèsent […] les quelques femmes folles de Savignon au regard de Nène Tual qui, dans sa barque ventrue, a couru, cinquante-huit ans et seule, tous les récifs de l'île ; la Roseher de Kellermann devant Rose Héré, qui, avec un bras cassé, ramena jusqu'au Stiff la chaloupe des naufragés du Vesper ?

256- P. Gruyer : *Ouessant, Un Mois en Bretagne*, Librairie Hachette, 1925, p. 132.

257- Gustave Geffroy : *Voyage à Ouessant*, Séquences, 44 402, Rezé, 1999, p. 45 (1ére édition : Pays d'Ouest, Bibliothèque-Charpentier, 1897.

LE COURAGE DES ÎLIENNES

Avant d'achever notre double parcours biographique, rendons hommage à quelques femmes des îles bretonnes, proches d'Eugénie Tual et de Rose Héré par leur détermination à ne pas « baisser les bras » et à aller de l'avant. Ce sont le plus souvent des célibataires, pouvant pâtir du regard d'autrui qui privilégie, comme en maints endroits du continent, le statut conjugal, mais aussi des femmes mariées et mères de famille qui, loin de gémir sur leur sort, clament haut et fort leur fierté d'avoir « conduit leur barque » quasiment seules et en toute indépendance, du fait de l'éloignement durable de leur époux ou, dans les cas les plus dramatiques, de sa disparition en mer.

On ne voit guère que des femmes à Ouessant. […] Les hommes sont partis. Ils appartiennent à la mer. […] La mer les prend jeunes et les garde longtemps. […] Les femmes restent dans l'île, élèvent les enfants et s'occupent des champs. [258]

Penchons-nous d'abord sur les îliennes appartenant au passé d'Ouessant, nées dans les dernières décennies du XIX^{ème} siècle ou les premières décennies du XX^{ème} siècle.

Bien sûr, les femmes mariées, veuves pour la plupart, ne manquent pas au rendez-vous du courage. Elles ont élevé leurs enfants souvent seules et assumé vaillamment les interminables attentes du mari retenu par des navigations lointaines, ainsi que les maladies du conjoint, souvent longues et douloureuses, et parfois, hélas, des disparitions prématurées d'enfants, pour cause de suicide ou d'accident. Leurs mères ont pu ressembler à la vieille Mariannik évoquée par Yvonne Pagniez. Celle-ci habite le hameau de Ar Godec, près de Toull Al Lann et a subi maintes épreuves :

Elle a perdu son mari, voici de longues années, lors de l'épidémie de choléra qui ravagea les îles. Matelot à bord d'un cargo, il était en permission de trois mois après une absence de deux années, et prit la maladie dans ce temps. Deux de ses enfants moururent la même semaine, comme il arriva, ce terrible hiver, dans tant de foyers ouessantins.

La veuve s'est mise alors à parler des naufrages fréquents encore sur ces côtes farouches, surtout l'hiver, et des tentatives héroïques pour sauver les marins en péril :

258- Cl. Anet, *Ouessant*, Revue de Paris, op. cit, pp. 542-543.

La vieille Ouessantine, qui vit tant de fois se jouer le même drame, garde un souvenir d'effroi de ces nuits où rôde la mort, où des femmes veillent, l'oreille tendue pour saisir ces cris qu'on croit discerner dans le vent, attendant le retour du canot de sauvetage que leurs maris ou leurs fils mènent au secours des naufragés.

La visiteuse précise aussitôt :

De tels actes de courage n'étonnent point les habitants des îles. C'est pour eux pain quotidien.

Elle sent combien Mariannik est fière de lui conter ainsi la geste des gens de mer.

Le portrait de sa vieille amie pouvait être celui de maintes Ouessantines de la même génération, avec ce mélange de dignité et de volonté qui les fait rejoindre les hommes sur l'océan :

Elle se tient très droite sur son banc. Et dans la lumière du quinquet posé au-dessus de nous sur le bord de la cheminée, qui fait luire de gros pains ronds étalés au long d'une planche, je remarque l'expression de ses yeux : d'une tranquille assurance, comme doit être le regard de ces hommes au péril de la mer, quand ils voient le danger, et savent qu'ils vaincront.

La vie à Ouessant devait être alors une succession de combats faits de labeurs terriens et marins, s'inscrivant dans un tissu d'attentes plus ou moins angoissées et d'héroïsmes le plus souvent discrets.

Ainsi, les faucheuses, lors de leur retour d'un travail harassant, ne se départissent pas de leur silence habituel, et semblent ignorer les visiteurs de passage :

Les faucheuses harassées, rentraient, se tenant droit encore, appuyées à l'horizon massif, ne montrant leur lassitude que par la rigidité de leur allure. (…) Quand elles rencontraient des étrangers, elles n'avaient pas l'air de les voir. Elles continuaient leur chemin avec leur grande allure indifférente, préoccupées en apparence de leurs seules pensées. [259]

Les Ouessantines, travailleuses acharnées qui ne font jamais preuve d'ostentation, ont appris à résister aux difficultés et font face à l'adversité, en raison sans doute d'une longue habitude de la solitude et de l'isolement.

Parmi les Ouessantines héroïques appartenant au passé de l'île, ayant gardé un anonymat discret, citons le cas de Maryvonne, dite Marion, rapporté par Sœur Paul de Notre-Dame faisant partie de la Communauté des Religieuses de la Sagesse.

259- M. Le Franc : *Dans l'île, Roman d'Ouessant,* op.cit., p.17.

Il y a une cinquantaine d'années environ, un touriste est surpris par la marée montante, alors qu'il lit son journal sur une grève de la côte nord. Marion, entendant son appel au secours, noue aussitôt les deux cordes qui relient ses deux paires de moutons et les lance à cet homme imprudent qui s'en saisit, lui sauvant ainsi la vie. Mais la jeune bergère n'a pas voulu de récompense …

Les exemples de courage ne manquent non plus chez les ascendants de nos deux Ouessantines.

Dans la famille Tual, Marie-Nicole, fille de Joseph-Marie et de Marie-Josèphe Abalain, épouse de Jean-Michel Gouéré, se retrouve veuve à 21 ans, seule pour élever sa fille Michèle, alors que son mari a été tué dans le combat des Dardanelles en 1914 ; elle ne se remarie pas pour rester fidèle au souvenir de son époux. Michèle qui a épousé François Grünweiser, se retrouve elle-même veuve à 36 ans et élève seule ses 5 enfants. Yvonne Corbel, la femme de Jean Tual, fils de Lucien, neveu d'Eugénie, assume presque seule l'éducation de ses cinq enfants, en raison des longues absences de son mari, marin au commerce, et de sa disparition dès la venue de sa retraite ; elle a aussi élevé plusieurs petits-enfants.

Dommage que nous ne connaissions pas le destin des descendants de Rose Héré, car nul doute que la vaillance soit également au rendez-vous.

Plus proche de nous, Jeanne Berthelé doit être citée comme l'une des figures ouessantines les plus remarquables de la vie insulaire dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle.

> *Il y a quelques mois, c'est une femme qui était gouverneur d'Ouessant, ou plus exactement son maire. Puisque, en l'absence d'hommes, ce sont des femmes surtout qui, à Ouessant, vont aux urnes, il est naturel que, bien avant d'autres communes françaises, une île, tout suspecte qu'elle fût aux innovations, ait profité d'une disposition législative favorable aux femmes, pour élever une de ses citoyennes à la première magistrature. La mairesse d'Ouessant, avec ses nattes sur le dos, était un des personnages les plus caractéristiques de l'île.* [260]

260- Charles Chassé : Les Iles bretonnes Le Charme des îles, *En parcourant la Bretagne*, Illustrations de P. Péron, Éditions « Les Flots bleus », Monte-Carlo, 1951, p. 246.

Qui est *M elle Jeanne*, et que peut-on retenir de sa vie de première magistrate dans les îles du Ponant ? Les articles nécrologiques parus après son décès le 17 septembre 1984 à Landerneau, retracent sa vie et soulignent le rôle important qu'elle a joué à Ouessant :

Melle Berthelé naquit au Créach au foyer de Christophe et Servaise Malgorn le 31 août 1890. Elle faisait partie d'une famille de dix enfants (…) Elle prit ses fonctions de maire en décembre 45, après avoir été premier adjoint de la délégation spéciale mise en place pendant la guerre.

En mars 51, elle passe le relais à François Lucas qui est pour elle comme un fils et en qui elle met toute sa confiance.

Elle représente encore aujourd'hui un modèle d'intégrité et de bonté envers les autres :

Melle Berthelé a assumé sa vie de maire de notre commune avec un idéal parfait : son souci était celui de donner et non de prendre, sachant que la vie de ceux qui accèdent aux responsabilités politiques n'a de se sens que si elle est dominée par le dévouement de soi, la générosité de sa personne et de ses biens. [261]

Ses compétences pour diriger la communauté insulaire, en particulier pendant la dure période de la guerre, furent remarquables :

Il fallait être une maîtresse femme pour réorganiser la vie communale et obtenir des administrations concernées le nécessaire pour la vie et la survie de l'île […]

Elle avait l'âme d'un chef. Elle agissait et faisait agir. […]

Jusqu'à la fin de sa vie, elle s'est intéressée à tout ce qui se passait à Ouessant, se réjouissant de tout ce que l'on y faisait pour y améliorer les conditions de vie. [262]

La vaillance et la détermination des îliennes ne sont pas bien sûr l'apanage de l'île d'Ouessant, et il suffit de débarquer à Molène, l'île voisine, pour les retrouver.

Dans « l'île chauve », (Moal Enez) les femmes ne manquent pas non plus d'esprit d'initiative et de courage, comme l'illustre l'épisode de ce sauvetage raconté par Mariannik à Yvonne Pagniez :

En 1913, le 4 avril, une chaloupe de pêche s'en allait de Molène au Conquet par très grosse mer. Elle portait nom « L'Églantine », et deux hommes étaient à bord.

261- Nécrologie de Melle Berthelé ancien maire de l'île, Ouessant, *Le Télégramme*, 20 septembre 1984.
262- *Le Phare*, Bulletin paroissial, Nécrologie, Ouessant, octobre 1984.

À trois milles au nord de l'île, une lame de fond saisit la barque, et la retourna la quille en l'air. Une Molénaise qui flânait sur le môle avait vu le sinistre. Elle courut prévenir la station. Et quelques instants plus tard, des groupes d'hommes, de femmes surtout, tendus dans le même effort, poussaient sur ses rails le canot de sauvetage, le hâlaient dans l'eau jusqu'à ce qu'il flottât, sans souci des vagues qui trempaient jupons et fichus, et battaient furieusement les visages.

Les femmes de Molène ont donc contribué au sauvetage de la chaloupe, sans y participer toutefois directement.

Michel Giard reprend le récit de Mariannik avec quelques variantes, tout en rendant hommage à ces Molénaises qui se sont substituées aux marins partis à la pêche :

Les femmes de l'île ne sont pas seulement là, pour vivre avec l'angoisse qui leur tenaille le ventre et la gorge.

Le 4 avril 1913, les femmes de Molène tiennent leur place et c'est grâce à elles que le canot de sauvetage a pu être lancé. [263]

Louis Le Cunff met en valeur la figure de Mère Louise, *une femme extraordinaire* qu'il va *surprendre, dans sa pharmacie*, sur les conseils du maire :

[…] la bonne religieuse, depuis plus de vingt ans, assume, à Molène les fonctions d'infirmière et de sage-femme. […] .C'est elle qui, après avoir établi le diagnostic avec la même sûreté qu'un médecin, décide de l'urgence du cas, et qui mobilise la vedette municipale ou le canot de sauvetage pour transporter au Conquet ou à Brest « une pleurésie » ou « une péritonite ». Et lorsque la tempête jette sa barrière mouvante entre l'archipel et la « grande terre », elle n'hésite pas à prendre place à bord du bateau qui va conduire au continent une future maman. Des fois que « cela » arrive en mer. « Cela » est déjà arrivé. [264]

Michel Giard rappelle également le dévouement des religieuses et des infirmières de Molène dans les soins apportés aux malades :

Depuis vingt ans, Mère Louise a été la providence des îliens à qui elle prodigue soins et conseils. Surtout c'est une habituée du Jean Charcot à bord duquel elle prend place pour assister des malades transportés d'urgence sur le continent.

À l'issue d'un service religieux célébré en avril 1955, la religieuse reçoit la médaille de reconnaissance de la société centrale en raison des services rendus aux Molénais.

263- M. Giard : *Molène, Naufrages et sauvetages en mer*, Charles Cottet Éditions, 1992, p. 76.
264- L. Le Cunff : Les Saint-Bernard de l'archipel, *Feux de mer*, op. cit, p. 51.

Quelques années plus tard, sœur Louise sera promue chevalier du Mérite Maritime pour avoir contribué à quarante-quatre transports de malades.

Quant à Danièle Richard, l'infirmière qui *a pris la relève des religieuses*, elle se montre aussi dévouée qu'intrépide :

> *[…] elle accompagne ses malades quels que soient le temps ou l'état de la mer. Au-delà du fracas de la mer en furie, il y a place à Molène pour le courage discret et une conscience professionnelle exemplaire.* [265]

Les îliennes bretonnes mettent donc leurs indéniables compétences au service des autres, qu'ils soient marins, ou habitants des îles, avec une discrétion qui ne fait que renforcer notre admiration.

Restons dans l'archipel de Molène avec l'évocation de Madame Floc'h, précocement veuve, présente dans plusieurs récits, dont celui d'Odette du Puigaudeau. Au lieu de vivre sur le continent avec sa fille et son petit-fils, *un repos bien gagné après quarante ans d'épreuves*, elle a choisi de revenir avec *ses deux plus jeunes fils à la Quéménez de son enfance.* Elle y tient la seule ferme de l'île où l'exploitation du goémon permet de fabriquer de la soude pour l'usine Tissier du Conquet. C'est avec vigueur et dévouement qu'elle dirige une équipe de goémoniers, les arrachant ainsi aux déboires vécus sur le continent et à leur ivrognerie habituelle, sauf en fin de semaine où elle remplit leurs bouteilles :

> *Ici, il n'y a que travail sans fin, l'écœurement des saouleries hebdomadaires, la gêne des courriers et du ravitaillement livrés au hasard des bateaux, chance bien rare pendant les tempêtes d'hiver. Le seul secours, c'est elle qui le donne, au dénuement des pigouyers et des pêcheurs, aux loques humaines qu'elle retient de sombrer tout à fait, à tous ceux qui frappent à sa porte.* [266]

Un témoignage récent rappelle que *Madame Floc'h, celle que l'on nommait « une femme du Bon Dieu » sur toute la côte et dans les îles* fut la locataire de l'île de Quéménès, jusqu'à ce qu'elle rejoigne ses enfants sur le continent.

265- M. Giard : *Naufrages et sauvetages en mer*, pp. 88-89.
266- O. du Puigaudeau : *Grandeur des îles*, Archipel de Molène, Navire sans espoir, op. cit, p. 147.

Henri Tassin, originaire de Lampaul-Plouarzel, prend sa succession en louant la ferme et l'exploitation de goémon en 1954, et en l'achetant en 1960 pour un prix dérisoire, *car tout le monde savait que la vie sur ces îles minuscules tenait plutôt du bagne que de l'exotisme marin.* Sa femme, au tempérament austère et craignant les traversées, seconde efficacement son mari, en gérant le domaine, et en aidant son mari à *remonter les casiers pour la pêche aux crustacés lorsque la mer était calme*, devenant ainsi *son meilleur bosco,* [267] tout en élevant ses quatre enfants.

Le courage insulaire n'a donc pas de frontières. Tournons-nous à présent vers l'île de Groix, pour évoquer à nouveau la figure de *Marie-Jeanne Kersaho,* surnommée *la Fille-Courageuse, du nom de son canot, dont* les multiples activités et les qualités rappellent tellement celles de Nène.

A Port-Tudy, *Le Lion-de-Mer* raconte sa vie à Odette du Puigaudeau, sans lui cacher son admiration pour son dynamisme et son intrépidité :

L'hiver, elle pêchait des vieilles, des congres, des homards qu'elle vendait à Lomener, ou bien elle passait les Coureaux pour envoyer son poisson au continent. Elle raccommodait elle-même ses filets, ses lignes, ses casiers, tout son gréement. Ca ne l'empêchait pas de couper la fougère et de cultiver son champ comme les autres femmes. Fallait toujours qu'elle croche dans quèque chose. Une travailleuse, oui ! Toute une flopée de neveux et de nièces à soutenir !

Comme Eugénie Tual, elle a su trouver un certain bonheur dans son indépendance, et s'est contentée de l'essentiel pour survivre *:*

Enfin, elle a fait à son désir, et peut-être bien plus heureuse comme ça avec sa petite maison et son canot pour gagner son pain…

La vaillante pêcheuse a même réalisé un sauvetage par ses seuls moyens :

Pendant une tempête d'une garce d'hiver où l'gros temps n'avait pas décessé, v'là un caboteur drossé sur la Pointe des Chats. Échoué et crevé. C'est mauvais par là ! La Fille-Courageuse est partie de suite avec les autres canots, Marie-Jeanne à la barre, son matelot au bossoir. On lui avait dit : « C'est pas des affaires de femme, reste donc à terre, Marie-Jeanne ! » Ah ! Ben oui ! Laisse courir, c'était la plus tenace bientôt, et fine manœuvrière, oui-donc ! Elle a réussi à sauver du monde qu'allaient s'noyer, sans elle.

267- Marie-Thérèse Darcque-Tassin : *Un bout de vie …sur l'île de QUEMENES*, Les Inédits de Marine, La Découvrance, Bouhet, 2005, pp. 17-18, p. 22.

Le marin achève de lui rendre hommage alors qu'il *avale gaillardement une lampée de rhum,* tout en riant fort :

C'était une fille tout à fait forte et qui savait commander. […] Une bonne fille et un bon marin.

Et, après avoir allumé sa pipe avec soin, il ajoute, comme sidéré par une telle vaillance en mer par tous les temps :

- *Quante même, ma fille, pour celui qui sait c'que c'est que la mer, et le gros temps, la bouscaille, la misère de la vie du marin et tout, faut qu'une femme ait du cœur pour s'risquer !*

Le marin se montre fort lucide et plein de bon sens, en soulignant que dans le milieu insulaire de l'époque, ce qui se passe en mer ne regarde pas les femmes. Comment s'étonner alors que l'exemple de Marie-Jeanne n'ait pas suscité de jalousies dans la société Groisillonne :

On a vite trouvé des jaloux quand on ne vit pas comme les autres. [268]

D'autres îliennes ont laissé des souvenirs marquants dans la mémoire des Bretons.

Louis Le Cunff fait le récit de leurs héroïques interventions en tant que gardiennes de phare se substituant à leur époux, brutalement défaillant ou même décédé.

Ainsi, le 18 avril 1911, à la nuit tombante, Mme Matelot voit son mari, gardien du phare de Kerdonis, à l'extrémité est de Belle-Île, entrer en agonie. Avec l'aide de l'aîné de ses six enfants, elle réussit à en allumer le feu dans la salle de veille. Alors que son époux vient de rendre le dernier soupir, *n'ayant pas réussi à mettre en marche la machine de rotation, c'est à la main que durant toute la nuit, la vaillante femme assure la rotation de l'appareil optique.*

Marie-Perrine Durand, après la mort tragique et mystérieuse de son mari, gardien de phare sur les Triagoz, une tour en mer au large de Bréhat, reste seule et sans ressources avec ses cinq enfants. Elle accepte le poste de gardienne auxiliaire au phare de *Rosédo,* au nord-ouest de Bréhat, puis elle est *affectée au phare du Paon, à la pointe nord de l'île.*

Pendant la guerre de 1914-1918, elle assiste, impuissante, à l'agonie des naufragés, après le torpillage par un sous-marin allemand *d'un petit chalutier breton, à quelques kilomètres seulement du phare.* Sa fille Aline lui succède et entretient la flamme du feu de Rosedo, même la nuit où, prise *d'une crise d'appendicite, elle dut se traîner jusqu'au sommet du phare pour allumer le feu.*

268- O. du Puigaudeau : *Grandeur des îles*, Groix, La Fille courageuse, op.cit., pp. 119-121.

Madame Quéméré, Marie-Jacquette Le Gloanec de son nom de jeune fille, demeure une figure illustre parmi ces *Vestales de la mer* que célèbre le journaliste-écrivain, puisqu'elle partagea de 1900 à 1905 la vie, ô combien rude et pleine de dangers, de son mari, gardien du phare de Tévennec, *une mauvaise tour en mer, au confluent du Raz de Sein et de l'Iroise. Un sale endroit s'il en est ; cimetière de navires bien plus que retraite de tourtereaux.* Elle y élève quatre enfants, dont trois en bas âge nés pendant cette période, *avec pour tout espace aux beaux jours, une étroite plate-forme de quelques mètres de large, que la mer balayait dangereusement.* Les hivers sont terribles, en particulier celui de 1903, pendant lequel le ravitaillement bimensuel n'eut lieu que *deux fois en soixante jours.*

C'est pourquoi, Louis Quéméré et à sa femme perçoivent le poste suivant au phare de l'Ile aux Moutons, *îlot de granit, de quatre hectares carrés*, situé au *large de Concarneau, dans l'archipel des Glénan*, comme *le paradis*. Le couple y demeure vingt-sept années avec onze enfants, dans un isolement éprouvant, bien souvent *sans autres vivres que ceux de la réserve.* [269]

Madame Quéméré qui a été *agréée comme gardienne auxiliaire* n'hésite pas à accueillir dans la petite maison blanche accolée au phare, les équipages surpris par la tempête, y soignant les blessés dans l'attente des secours.

Auparavant, Auguste Dupouy, après avoir souligné les mérites et les qualités de ce couple de gardiens de phare exceptionnels, avait dénoncé l'indifférence de l'administration et des œuvres de bienfaisance à leur égard :

> *Une famille modèle : faut-il ajouter que longtemps, l'Académie française, grandes rémunératrice des vertus domestiques, l'ignora ? Ni la fondation Cognacq, ni la fondation Lamy n'avaient prévu son cas, paraît-il.*

Sans nul doute, la veuve Quéméré fait partie de ces natures graves, profondes, riches du trésor intérieur où elles puisent à toute heure sans l'épuiser. [270]

Louis Brigand nous rappelle que la Sénane Marguerite Kerloc'h est l'une des figures les plus connues des îles. En effet, toute sa vie durant, elle vécut dans l'univers du sauvetage. Enseignante, maire, commerçante et présidente de la station de l'île de Sein, elle consacra de longues années à assurer le fonctionnement de la station. [271]

Maintes femmes sur les îles bretonnes font donc partie de ces êtres au caractère tenace et déterminé qui s'investissent dans le don de soi, non seulement auprès des membres de leur famille, mais aussi auprès de ceux qui sont dans la détresse.

269- L. Le Cunff : Les Vestales de la mer, *Feux de mer,* André Bonne Éditeur, 1954, pp. 225-226, 228-233.
270- A. Dupouy : *Face au couchant*, op. cit, pp. 47-49.
271- L. Brigand : Surveiller, guider, sauver, *Les Iles du Ponant*, op.cit., p. 187.

Achevons notre parcours ouessantin avec quelques figures de femmes d'aujourd'hui.

En septembre 2004, Marie-Noëlle, l'animatrice aussi dévouée que passionnée de la mémoire de l'île, nous invite à partager le *gorzez* du jeudi à l'Écomusée du Niou-Huella avec quelques anciennes de la maison de retraite à Lampaul [272]. A ces deux occasions, nous réalisons combien de femmes ont, elles aussi, mené des combats plus ou moins visibles, et traversé avec vaillance épreuves et tribulations de toutes sortes. Dans ces moments-là, nous avons pris conscience des liens profonds qui unissent les Ouessantines entre elles, et approché leur dimension universelle et insulaire à la fois de combattantes au quotidien.

Tine, déjà évoquée, ne manque vraiment pas de caractère avec son franc-parler et ce mélange de rudesse et de tendresse qui la rend si attachante. Elle faisait des transports depuis le Stiff avec sa charrette et son cheval, et allait tuer les agneaux dans les maisons et les fermes, ce dont les personnes trop sensibles pour le faire, lui demeurent reconnaissantes. Elle n'éprouve aucun regret de son célibat, ne cachant pas d'ailleurs qu'elle n'a pas manqué de prétendants.

Marie-Anne dont la joie de vivre égaie la MAPA, continue à confectionner des chaussons avec la laine des moutons qu'elle sait filer avec une impressionnante dextérité malgré son âge relativement avancé. Elle aussi est restée célibataire, mais ne s'en plaint pas. Nous l'avons rencontrée deux fois, à un an d'intervalle, appréciant son charme et sa gentillesse, et nous sommes réjouis de sa vitalité.

En septembre 2006 nous nous embarquons sur le *Rose Héré* (il n'y a pas de hasard…) pour rejoindre Camaret. Le cœur plein d'images et de dialogues, mais aussi le cœur serré par l'éloignement sans retour précis, qui s'imprègne déjà de nostalgies :

> *Tu sais comme c'est quand le bateau s'éloigne, tu sais comme on regarde longtemps derrière soi le remous du bateau sur la jetée, la ligne de maisons sur le port, ça défile, les bouées, le bout de l'île, encore un peu de dune et de roches…*[273]
>
> *Défilent également les silhouettes de ces courageuses îliennes d'hier et d'aujourd'hui, dont celles qui se profilent parmi tant d'autres, au bout du môle : telle est notre dernière vision d'Enez-Eussa, une île ancrée aux avant-postes du continent, une île qui tire des bords sur une mer agitée.* [274]

272- Signalons que Marie-Noëlle a cessé actuellement ses activités à l'Écomusée, ayant pris une disponibilité de deux ans, ce qui ne l'empêche pas de continuer à y réunir les anciennes de temps à autre.

273- Antoinette Dilasser : *Histoires de Louis*, Le temps qu'il fait, Cognac, 2005, p. 27.

274- M. Giard : Ouessant, *S.O.S. Sauveteurs en mer*, Glénat Grenoble, 1997, p. 150. ,

Peut-être aussi qu'une certaine prise de recul est nécessaire, après tant d'attachements qui ne font que confirmer des liens privilégiés avec l'île. Telle est la réaction de Jean-Yves Quellec en s'éloignant de Quéménès :

Campé sur le pont ou appuyé à la cabine de l'Enez Quéménès, je tiens les yeux fixés sur l'île qui paraît s'éloigner lentement alors qu'en réalité je prends mes distances avec elle. De la même manière, il nous arrive de déclarer lointains des êtres que nous quittons.[275]

Nos *Deux Ouessantines de caractère*, Eugénie, plus marine que terrienne, malgré ses liens avec la lande du rivage et son jardin, Rose, plus terrienne que marine, au-delà de ce sauvetage qui lui donna ses « lettres de noblesse », rejoignent les femmes d'Ouessant, prises, comme les autres îliennes, dans le mouvement universel de la vie, fait d'aléas et donc d'inquiétudes, mais aussi de joies et d'espérances :

« Ici comme ailleurs, continua Rose (Caïn), la vie fait son chemin. Ouessant bouge dans la mer plus qu'on ne croit. On a des raisons d'être content aujourd'hui, et demain tout est à l'eau, c'est le cas de le dire. Ce n'est pas toujours froment à celui-ci et paille à celui-là. Chacun son tour ! » [276]

Sans doute il y eut beaucoup de *paille* et bien peu de *froment* pour ces deux Ouessantines, surtout pour Eugénie Tual. Si Rose Héré vécut dans une certaine aisance dont elle n'a guère profité, elle connut aussi « la rançon de la gloire » avec sans doute les rancœurs et les jalousies liées aux donations reçues. Quoi qu'il en soit, le travail ne s'arrêta guère pour elles et elles demeurèrent quasiment prisonnières de leur île, isolées dans leur destin de femmes de la fin d'une époque, celle des travailleuses de la mer et de la terre.

Indissociables de l'océan qu'elles durent exploiter chacune à sa façon, pour survivre ou pour mieux vivre, Eugénie dans ses hauts-fonds et portée par les courants, Rose, arrachant les laminaires et utilisant les surplus livrés par les tempêtes et les naufrages, elles ont en commun, non seulement leur années de naissance, leur long ou définitif célibat et leur absence d'enfant, mais aussi leur statut de natives dépositaires d'un héritage insulaire, sans doute bien lourd à porter, mais qu'elles ont assumé avec vaillance et même témérité jusqu'à leur propre mort.

275- Jean-Yves Quellec : *Passe de la chimère, Un moine à l'île de Quéménès*, Publications de Saint-André, Cahiers de Clerlande n° 11, Ottignies, (Grand Prix du Livre Insulaire, Ouessant, août 2007).
276- M. Le Franc : *Dans l'île,* op.cit., p. 57.

Ici
les femmes sont les seules îliennes,
avec les maisons,
avec les tombes,
elles sont les seules gardiennes
de la barque immobile du temps
et de l'île. [277]

Eugénie Tual et Rose Héré appartiennent vraiment à cette *Terre de courage* qu'est la Bretagne parmi d'autres provinces françaises, surtout dans les îles où *ce courage est mieux ramassé, mieux plié aux luttes tenaces, parce que la mer y est plus mauvaise et le sol, plus pauvre*. Plus que jamais, elles illustrent le commentaire d'Odette du Puigaudeau sur la vénération des Bretons pour les femmes :

> *Toujours, les Bretons ont vénéré leurs femmes. […] pour régner sur ce peuple de marins, il faut des femmes de même trempe, avec des âmes viriles, des cœurs sans défaillance et des yeux aux regards clairs et droits.* [278]

Sans nul doute, Rose et Eugénie continuent à vivre dans la mémoire de leurs héritiers, justement émus par le destin de leurs aïeules d'exception, et dans celle de tous les épris de l'île au regard fidèle, qu'Henri Queffélec percevait comme *un grand fruit de roc enveloppé dans la fraîcheur feuillue des courants marins originels.*[279]

Les deux Ouessantines demeurent inséparables de ce territoire dont elles s'avèrent être à la fois les souveraines et les esclaves, [280] et où elles se sont investies tout au long de leur existence, sans ménager ni leurs peines ni leurs forces :

> *Ouessant est bien cette île de femmes […] car ce sont elles, plus que leurs hommes, […] qui étaient de cette île, faisaient corps avec elle, l'habitaient autant qu'elles étaient habitées par elle…* [281]

277- Gérard Le Gouic : *Poème de l'île et du sel*, Éditions Telen Arvor, Quimper, 1986, p. 67.
278- O. du Puigaudeau : *Grandeur des îles*, Avant-propos, op.cit., p. 10.
279- H. Queffélec : Les Merveilles de la pointe de Bretagne, Des Iles, *Les Grandes heures de l'océan*, op.cit., p. 238, p. 231.
280- Cf. N'y a-t-il pas assez à dire du labeur des îliennes, reines de leurs foyers mais servantes de leur île (…) (O. du Puigaudeau, *Grandeur des îles*, Ile de Sein, op.cit., p. 167).
281- Michel Le Bris : Nous nés au milieu de la mer, *Bretagne du monde entier*, National Geographic Society, 2002, p. 36.

Au terme de ce long et attachant parcours vécu avec Eugénie Tual et Rose Héré, adhérons à ce vibrant hommage rendu à la population ouessantine dans les circonstances dramatiques ou qui menacent de l'être :

Qu'un naufrage survienne ! La grande âme commune du monde de la mer jette les canots de sauvetage dans la tempête ; les maisons s'ouvrent largement pour recevoir les rescapés ; le dévouement n'a plus de bornes.

Un peuple qui nourrit d'aussi nobles sentiments force l'admiration ou gagne la sympathie.

En Ouessant, la générosité est sœur de la liberté. [282]

Et laissons l'île à ses habitants dont le quotidien se poursuit, lourd de combats à mener, mais aussi riche de joies à vivre.

Les gens d'Ailleurs sont repartis. Les îliens sont à nouveau seuls avec leurs histoires de naufrages et de pêches miraculeuses, seuls avec leurs morts. [283]

282- N. Speranze : *Enez-Eusa*, Imprimerie de l'Ouest-Éclair, Rennes, 1937, p. 175.
283- Jérôme Godeau, Madeleine Volcouve *: Ile, Les Mots du voyage*, Paris musées, Actes Sud, 2001, p. 55.

ESSAIS, RÉCITS ET GUIDES DE VOYAGE

- Edme-Louis **Billardon de Sauvigny** : *L'Innocence du premier âge en France*, De Lalain, XVI, 1768.
- Jacques **Cambry** : *Voyage dans le Finistère ou état de ce département en 1794-1795,* Librairie du Cercle social, Paris, an VII. Nouvelle édition, Brest, Le Fournier, 1836.
- François-Marie **Luzel** : *Voyage à l'île d'Ouessant,* Revue de France, t. IV, 1874.
- Victor-Eugène **Ardouin-Dumazet :** *Voyage en France* (*Basse-Bretagne*), *Les Iles de l'Atlantique d'Hoëdic à Ouessant*, *1895*, Berger-Levrault, T. II, rééd. Paris, 1903
- Gustave **Geffroy** : *Voyage à Ouessant*, 1ère édition : *Pays d'Ouest*, 1897, rééd. : Séquences, Rezé, 1999.
- Anatole **Le Braz** : *Le Sang de la sirène*, Calmann-Lévy, 1901, Rééd. : Philippe Camby, 1982.
- Théodore **Caradec** : *Autour des îles bretonnes : Paysages, contes, légendes, commerce, industrie, pêcheurs de sardines, homardiers,* Librairie Nilsson- Per Lamm successeur, Paris, 1888, Rééd. : Nilsson, 1904.
- Émile **Vedel :** *Ouessant l'île d'épouvante***,** Calmann-Lévy, Paris, 1903
- Louis **Coudurier** *: De Brest au Conquet*, Imprimerie commerciale de la Dépêche, Brest, 1904.
- Claude **Anet** : *Ouessant*, La *Revue de Paris,* septembre-octobre 1908
- André **Savignon** *: Filles de la pluie Scènes de la vie ouessantine,* Grasset, 1912, rééd. : George Crès, Paris, 1926, Mornay, Paris, 1934, Ed. Du Montparnasse, Paris, 1947, Imprimerie Nationale, Monaco, 1950, Les Bibliophiles franco-suisses, 1952, Roger Léger, Paris, 1966.
- Paul **Gruyer** : *Un Mois en Bretagne*, Librairie Hachette, Paris, 1925.
- Charles **Le Goffic** : *Sur la côte*, E. de Boccard, Paris, 1928.
- Léon **Riotor** : *Ouessant L'île de l'épouvante*, Éditions Pierre Roger, 1931.
- Yvonne **Pagniez** : *Ouessant,* Stock, 1935, Flammarion, 1965, rééd. : La Découvrance, Bouhet, 2005.
- Noël **Speranze** : *Enez-Eusa*, Imprimerie de L'Ouest-Éclair, Rennes, 1937.
- Noël **Speranze** : *Guide du touriste à Ouessant, Molène et au Conquet*, Imprimerie de l'Ouest-Éclair, Rennes, 1938
- Arsène **Kersaudy** : *Le Peintre de l'épouvante* : *Émile Boussu*, Imprimerie Bretonne, Quimper, 1938.
- Michel **Geistdoerfer** : *Images ouessantines*, Rieder, Presses Universitaires de France, Paris, 1940.
- Odette **du Puigaudeau** : *Grandeur des îles*, Julliard, 1945, 1989.
- Jean **Chagnolleau** : *Les Iles de l'Armor*, Éditions des Horizons de France, Paris, 1951.
- Charles **Chassé** : *En parcourant la Bretagne,* Éditions « Les Flots bleus », Monte-Carlo, 1951.
- Pierre **Cressard** : *Le Paradis tranquille des petites îles*, Imprimerie Bretonne, Rennes, 1951

- Arsène **Kersaudy** : *L'Homme des vents,* Édité par l'auteur, Ouessant, 1956.
- Anne **de Tourville** : *Femmes de la mer*, Le Livre contemporain, Paris, 1958.
- Henri **Queffélec** : *Bretagne des îles*, Librairie Hachette, Paris, 1959.
- Marie **Drouart** *: Eusa l'enchanteresse,* Imprimerie Bretonne, Rennes, 1963.
- Jean **Chièze** : *Finis Terrae* : *notes sur Ouessant*, Union latine d'édition, Paris, 1964
- Henri **Queffélec** : *Les Grandes heures de l'océan*, Librairie Académique Perrin, 1968.
- Parc Naturel Régional d'Armorique, *Ouessant Enez Eussa*, Itinéraire numéro 7 ; (travail collectif), Coédition C.R.E.E.R., S.E.P.N.B. et Parc d'Armorique, Ouessant, juin 1979
- Françoise **Péron** : *Ouessant L'Ile Sentinelle*, *Vie et traditions d'une île bretonne*, Presses de la Cité, 1985, Rééd. : Le Chasse-Marée, Douarnenez, 1997, 2005.
- Dominique **Guillemet** : *Les Iles du Ponant du Moyen-âge au XIXe*, Actes du Colloque, Territoires et Sociétés insulaires, collection Recherche, n° 36, Brest, 1989
- Françoise **Péron** : *Des Iles et des hommes*, Éditions de la Cité, Éditions Ouest-France, 1993.
- Almadame **Boker-Thiré**, Didier **Houeix** : *Je vous écris des îles de Bretagne*, Glénat, Grenoble,1996.
- Éric **Auphan :** *Les Iles de la Mer d'Ouest* : *Approche historique des sociétés insulaires de l'Armor d'après le témoignage de la littérature régionale*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve-d'Ascq, 1999**.**
- Anne **Meistersheim** : *Figures de l'île*, DCL éditions, Ajaccio, 2001.
- James **Eveillard**, Ronan **Dantec** : *Les Bretons dans la presse populaire illustrée*, Éditions Ouest-France, Rennes, 2001.
- Louis **Brigand** : *Les Iles du Ponant Histoires et Géographie des îles et des îlots de la Manche et de l'Atlantique,* Éditions Palantines, Plomelin, 2002.
- Michel **Priziac** : *Ouessant Une île de tentations*, Ki-Dour Éditions, Guingamp, 2002.
- Karine **Salomé** : *Les Iles bretonnes Une image en construction* (1750-1914), Presses Universitaires de Rennes, 2003.
- Mikael **Madeg**: *Légendes d'Ouessant*, Embann Kêredol, St Thonan, 2004.
- Marie-Thérèse **Darcque-Tassin** : *Un bout de vie…sur l'île de Quéménès,* Les Inédits de Marine, La Découvrance, Bouhet, 2005.
- Antoinette **Dilasser** : *Histoires de Louis,* Le temps qu'il fait, Cognac, 2005.
- Chloé **Batissou,** Éric **Cattin** : *Bretagne La Route des îles*, Éditions Crès, Marseille, 2006.
- Dominique **Guillemet** : *Les Iles de l'Ouest de Bréhat à Oléron du Moyen-âge à la Révolution*, Geste Éditions, 2007.
- François **Debois** (Scénario), **Sandro** (Dessin), Christophe **Lacroix** (Couleurs) : *Le Sang de la sirène D'après l'œuvre d'Anatole Le Braz,* Soleil Celtic, Toulon, 2007.
- Jean-Yves **Quellec** : *Passe de la chimère. Un moine à l'île de Quéménès*, Publications de Saint-André-Cahiers de Clerlande n°11, 2006. (Grand Prix du Livre Insulaire, 9ème Salon du Livre Insulaire, Ouessant, 2007).

REVUES

· *Iles et Ilots de Bretagne*, Armorik n°2, anagrammes, Perros-Guirec, mai 2004. (Joëlle Edon Le Goff : Iliennes de l'Iroise, Karine Salomé : Les représentations des îles bretonnes au XIXe siècle : la construction romantique).

· Pierre Abgrall : *L'Ile, l'océan, le continent, Europe, Littérature de Bretagne*, mai 2005, n°913.

· *Ethnologie française Iles Réelles, Iles Rêvées*, Presse Universitaire de France revue trimestrielle, Paris, 2006/3 (Karine. Salomé : *Les îles bretonnes au XIXe siècle entre éloignement et isolement*, Claude Lucas : *Vaguement seul à Ouessant*, Anne-Louise Colin : *Une îlienne aujourd'hui*).

ROMANS

· Bernhard **Kellermann** : (*Das Meer*, S. Fischer, Berlin, 1910), *La Mer*, Flammarion, 1924, rééd. Flammarion, 1927, 1981, La Digitale, Baye, 1994.

· Marie **Le Franc** : *Dans l'île - Roman d'Ouessant*- Fasquelle Éditeurs, Paris, 1932, rééd. : Cali/Association des Amis de Marie Le Franc, Ouessant, 2000, Ed. La Découvrance Ed., La Rochelle, 2006.

· Henri **Queffélec** : *Un Homme d'Ouessant*, Mercure de France, Paris, 1953.

· Henri **Queffélec** : *Le Phare*, Presses de la Cité, Paris, 1975.

· Henri **Queffélec** : *La Lumière enchaînée*, Presses de la Cité, Paris, 1976.

AUTRES OUVRAGES INSULAIRES ET MARITIMES

· Auguste **Dupouy** : *Pêcheurs bretons*, Éditions de Boccard, Paris, 1920, rééd. : Éditions le signor et puget, Le Guilvinec, 1978

· Charles **Le Goffic** : *Sur la côte*, E. de Boccard Éditeur, Paris, 1928.

· Charles **Le Goffic** : *Les Pierres vertes*, Librairie Alphonse Lemerre, Paris, 1931.

· Auguste **Dupouy** : *Face au couchant Brest, La Côte et les Iles*, La Renaissance du livre, Paris, 1934.

· Émile **Condroyer** : *Les Hommes dans la tempête*, La Nouvelle Revue Critique, Collection La Vie d'aujourd'hui, non daté.

· R**. Gruss** : *Petit Dictionnaire de marine, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales*, Paris, 1945.

· Henri **Queffélec** : *Les Grandes Heures de l'Océan*, Librairie Académique Perrin, Paris, Librairie Plon, Paris, 1968.

· Yves **Ellouët** *: Le Livre des Rois de Bretagne*, Gallimard, 1974

· Yves **Ellouët** : *Falc'hun*, Gallimard, 1976

· Paul **Bois** : *Armement Marseillais, Compagnies de navigation et navires à vapeur* (1831-1988), Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille, 1992

· *La Maritimité aujourd'hui* sous la direction de Françoise **Péron** et de Jean **Rieucau**, L'Harmattan, 1996.

OUVRAGES CONSACRÉS AUX NAUFRAGES ET AUX SAUVETAGES EN BRETAGNE

- *Annales du Sauvetage,* Assemblée Générale du 8 mai 1904, 2ème fascicule de 1904.
- **Paluel-Marmont** : *Les Sauveteurs de la mer*, Librairie Larousse, Paris, 1953.
- Louis **Le Cunff** : *Feux de mer*, André Bonne Éditeur, Paris, 1954.
- Louis **Le Cunff** : *S.O.S. Atlantique*, André Bonne Éditeur, Paris, 1956.
- Guy **Barthélémy** : *Phares et naufrages*, *Iles, Panorama anecdotiques des îles du littoral français*, Publications du Pélican, 14170, Clécy, 1974
- Henri **Dumoulin** : *Mer Courage, 24 récits de sauvetage maritime,* Éditions Ouest-France, Rennes, 1987.
- Michel **Giard** : *Naufrages et sauvetages en Bretagne*, Charles Corlet Éditions, Condé sur Noireau, 1992.
- Michel **Giard** : *Sauveteurs en mer Bretagne*, *Témoignages et récits*, Alain Sutton, Saint-Cyr-sur-Loire, 2007.
- Frédéric **Caille** : *La Figure du sauveteur Naissance du citoyen secoureur en France 1780-1914,* Presses Universitaires de Rennes, 2006.

JOURNAUX ET REVUES (ROSE HÉRÉ/ LE NAUFRAGE DU VESPER)

I - PRESSE RÉGIONALE (ARCHIVES DE QUIMPER)

La Dépêche de Brest :

- *Vapeur naufragé à Ouessant, L'équipage sauvé,* mardi 3 novembre 1903.
- *Le naufrage du « Vesper » Nouveaux détails,* 4 novembre 1903

L'Ouest-Éclair :

- *Le Naufrage du « Vesper »,* 4 novembre 1903.

Le Finistère :

- *Ouessant Le naufrage du « Vesper », 4 novembre 1903.*

Le Courrier du Finistère :

- *Ouessant Vapeur naufragé, 7 novembre 1903*
- *Le Naufrage du Vesper, 14 novembre 1903.*
- *Nos Sauveteurs, Ile d'Ouessant (Finistère), 9 avril 1904.*
- *Société Centrale de Sauvetage des Naufragés / Paris / Nos Sauveteurs, 4 juin 1904*

II- PRESSE NATIONALE (BIBLIOTHÈQUE NATIONALE FRANÇOIS MITTERRAND)

- Le Petit Parisien : *Une Héroïne bretonne,* 14 novembre 1903
- Le Petit Parisien, Supplément littéraire illustré : *Naufrage d'un navire anglais -Une courageuse femme,* Dimanche 22 novembre 1903.
- Le Petit Parisien : *Les Héros de la mer, Un Sauveteur en jupons,* Dévouement sublime de Rose Héré, 8 mai 1904.
- L'Illustration, Courrier de Paris : *Rose Héré l'héroïne d'Ouessant,* le 14 mai 1904, N° 3194.
- Le Grand Illustré, Supplément d'actualités de *La Petite Gironde,* Dimanche 15 mai 1904 : *Une Femme Héroïque.*

ARTICLES ET BANDES DESSINÉES SUR OUESSANT, LES OUESSANTINS ET LES OUESSANTINES

- Odette **du Puigaudeau** :
- *Les Iliennes, Femme de France,* 2 juillet 1933.
- *Les Ouessantines, Femme de France,* 9 juillet 1933.
- *Les Femmes des îles perdues, Femme de France,* 16 juillet 1933.
- *L'Île des sauveteurs, L'Ouest-Éclair,* 2-5 août 1933.
- *Ouessant, l'île méconnue, L'Ouest-Éclair,* 23-27 août 1933 :
  - *La vigie de l'Ouest,* 23 août 1933
  - *Celles de la mer,* 24 août 1933.
  - *Le vrai visage des Ouessantines,* 25 août 1933.
  - *Celles de la mer,* 26 août 1933.
  - *Eugénie Tual, la femme marin.*
- *Sagesse des îles, Paris-Midi,* 12 septembre 1943.
- Noël **Speranze** :
- *Eugénie Tual vient de mourir, Quelques confidences recueillies par Noël Speranze, L'Ouest-Éclair,* dimanche 27 août 1933.
- *Reportage de Noël Speranze, Rose Héré, L'Ouest-éclair,* 15 novembre 1936
- *Bernhard Kellermann à Ouessant, L'Ouest-Éclair,* 1er septembre 1937.
- *Rose de la mer, Âmes Vaillantes,* Texte de F. **Piriac**, Dessins de **Pierdec**, dimanche 12 octobre 1958. *Le Phare,* Bulletin mensuel paroissial, Ouessant, mai 1959, octobre 1984.
- Michel **Geistdoerfer** : *Ouessant d'hier et d'aujourd'hui, Les Cahiers de l'Iroise,* 8ème année, N° 2, avril-juin 1961.
- Jean **Klein** : *Ouessant une île aux sites extraordinaires, Le Télégramme,* mercredi 8 avril 1964.
- Georges **Penaud** : *Naufrages à Ouessant, Les Cahiers de l'Iroise,* avril-juin 1974.
- Françoise **Péron** : *La femme cultivatrice au XIXe siècle, Ouessant, Les Cahiers de l'Iroise,* 29ème année, N°2, avril-juin 1982.

AUTRES ARTICLES SUR LA BRETAGNE :

- *Le Retour des pêcheurs, Le Petit Journal illustré,* 5 juin 1911
- *Veuves au cimetière de Ploubazlanec, Le Petit Journal,* 2 novembre 1924.
- *Rosy Gourio : une sacrée bonne femme,* FA Magazine, 26 août 1988.

AUTRES OUVRAGES CONSACRÉS À LA BRETAGNE, AUX BRETONS ET AUX BRETONNES

- Anatole **Le Braz** : *Au Pays des pardons*, H. Caillière, Rennes, A. Lemerre Éditeur, Paris, 1894.
- Henri **Queffélec** : *Mémoires d'enfance*, Librairie Séguier, Paris, 1988.
- André **Cariou** : *Charles Cottet et la Bretagne*, Éditions Ursa Le Chasse-Marée, Douarnenez, 1988.
- Monique **Vérité :** *Odette du Puigaudeau Une Bretonne au désert*, Éditions Jean Picollec, Paris, 1992, Rééd. Petite Bibliothèque Payot, 2001.
- Daniel **Yonnet** et André **Cariou** : *Le Finistère des peintres*, Éd. Ouest-France, Rennes, 1993.
- Henri **Belbéoch, René Le Bihan** : *100 Peintres en Bretagne*, Éd. Palantines, Plomelin, 1995.
- Florence **Hervé** (Textes) Martin **Graf** (Photographies) : *Bretagne, Histoires et visages des femmes*, Coop Breizh, Spézet, 1998.
- *Femmes de Bretagne Images et Histoire* sous la direction d'Alain **Croix** et Christel **Douard**, Apogée, Presses Universitaires de Rennes, 1999.
- *James Eveillard, Ronan Dantec : Les bretons* Presse Populaire Illustrées, Éditions Ouest-France, Rennes, 2001.
- Michel **Le Bris** : *Bretagne du monde entier*, National Geographic Society, Collection La France, Éditions Phileas Fogg, 2002.
- Jean-Loup **Avril** : *Mille Bretons*, Les Portes du large, Saint-Jacques de la Lande, 2002.
- Nelson **Cazeils** et Fanny **Fennec** : *Il y a un siècle…Les femmes et la mer*, Éditions Ouest-France, Rennes, 2003.

POÉSIE INSULAIRE ET CONTINENTALE EN BRETAGNE

- Gérard **Le Gouic** : *Poème de l'île et du sel*, Éditions Telen Arvor, Quimper, 1986.
- **Guénane** : *Les Yeux d'Argos*, Rougerie, Mortemart, 1997.
- Anne-Josée **Lemonnier** : *Lettre à l'océan*, Éditions l'Escampette, 2000.
- Denise **Le Dantec** : *Ile Grande promenade première*, « Terre d'encre », Éditions du Laquet, Martel, 2000.

André SAVIGNON
(1878-1947)

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

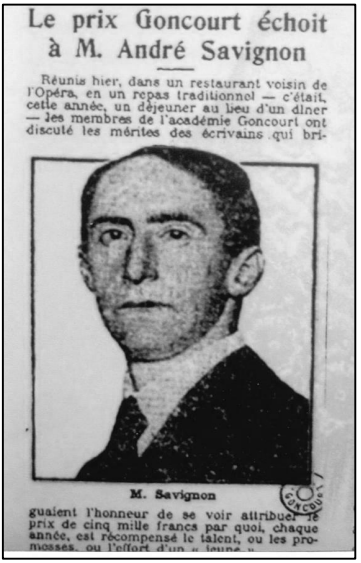
Après une enfance dans les différentes villes de garnison où est muté son père Officier d'artillerie, le jeune André fait ses études secondaires à Vannes, chez les Jésuites. A Paris, à partir de 1896, il ne tarde pas à s'orienter vers le journalisme indépendant, d'où la publication de nombreuses chroniques et nouvelles.

Très séduit par Plymouth à l'occasion d'un voyage en Angleterre, il partage sa vie entre cette ville portuaire et Paris jusqu'après la guerre de 1914-1918. Il s'installe alors à Brest, puis à Saint-Malo jusqu'à l'incendie de sa maison au cours du siège de la cité malouine en août 1944. Cependant, il continue à se rendre en Angleterre pour des reportages concernant la vie politique, économique et sociale du pays. Il meurt brusquement à Londres en janvier 1947, mais est inhumé à Saint-Servan.

La plupart de ses ouvrages, des romans essentiellement, n'ont guère connu de succès et n'ont pas été réédités, d'autant plus que sa légataire anglaise n'a aucunement contribué à leur diffusion.

Une exception notable cependant, avec la parution de *Filles de la pluie* Scènes de la vie ouessantine chez Grasset en 1912, qui lui valut le prix Goncourt la même année. Plusieurs éditions lui succéderont, souvent illustrées, dont une avec des lithographies de Mathurin Méheut.

C'est à la suite d'un séjour dans l'île d'Ouessant en 1910 qu'André Savignon compose cette succession de récits aux tonalités diverses, formant une chronique de la vie insulaire, fortement marquée à l'époque par l'installation en 1911 de deux



Le prix Goncourt échoit à M. André Savignon

Réunis hier, dans un restaurant voisin de l'Opéra, en un repas traditionnel — c'était, cette année, un déjeuner au lieu d'un dîner — les membres de l'académie Goncourt ont discuté les mérites des écrivains qui bri-

M. Savignon

gualent l'honneur de se voir attribuer le prix de cinq mille francs par quoi, chaque année, est récompensé le talent, ou les promesses, ou l'effort d'un « jeune »...

bataillons disciplinaires succédant à celle de troupes coloniales en 1898. En conséquence, l'auteur porte un regard critique sur les mœurs dissolues de certaines Ouessantines :

Savignon les a clouées une fois pour toutes au pilori. *« Filles de la pluie », filles perdues !* affirme Odette du Puigaudeau dans *Grandeur des îles,* bien des années après la publication de l'ouvrage :

Voilà qui lui vaudra des réactions d'hostilité de la part des autochtones, non sans excès d'ailleurs.

Roman ? Plus exactement recueil de récits dont les personnages, fortement typés, se découpent sur la grandiose toile de fond de l'univers ouessantin. Le succès du livre n'eut d'égal que la rancune – compréhensible à certains égards, mais sans doute exagérée – des habitants de l'île. (L. Le Cunff, *Océan d'Armorique)*

RÉFÉRENCES :

- André SAVIGNON, *Océan d'Armorique* (Louis **Le Cunff**), Hachette, 1972, p. 122.
- André SAVIGNON (Tarbes, 1878, Londres, 1947), *Dictionnaire des Romanciers de Bretagne* (Bernard et Jacqueline **Le Nail**), Keltia graphic éditions, Gourin, 1999.
- Savignon André, *Les îles de la mer d'Iroise Approche bibliographique*, Association bibliographie de Bretagne, Association culture Arts et lettres des îles, Quimper, 2000.
- SAVIGNON André, Dictionnaire des écrivains bretons du XX^{e} siècle, sous la direction de Marc **Gontard**, PUR, Rennes, 2002.

BIBLIOGRAPHIE

- Éditions de *Filles de la pluie Scènes de la vie ouessantine,* Grasset, Prix Goncourt 1912.
- Avec des bois gravés originaux de Gustave **Alaux**, J. Ferenczi, 1924, réédition, La Découvrance, Bouhet, 2004.
- Avec des aquarelles et des dessins de André **Fraye**, Les Livres modernes, G. Grès et Cie, 1926.
- Avec des lithographies de Mathurin Méheut , Les Beaux Livres, Éditions Mornay, 1934.
- Avec des illustrations de **Perraudin**, Éditions du Montparnasse, 1947.
- Les Éditions de l'Imprimerie Nationale de Monaco, 1950.
- Avec des lithographies originales de Pierre **Dehay**, Les Bibliophiles franco-suisses, 1952.
- Avec 15 compositions de Robert **Humblot** coloriées au pochoir, Roger Léger, 1966.

AUTRES ŒUVRES :

- *Le Secret des eaux,* Calmann-Lévy, 1913.
- *La Tristesse d'Elsie,* G. Grès, 1926.
- *La Dame de la Sainte-Alice,* Lévy, 1926.
- *Une Femme dans chaque port, Scènes anglaises,* Ferenczi, 1926, copyright by Ernest Flammarion.
- *Tous les trois,* Lévy, 1928.
- *Au petit bateau,* Maison du livre, La Renaissance du livre, 1932.
- *Occupation*, Éditions de France, 1938

Michel GEISTDOERFER (1883-1964)

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Michel Geistdoerfer naît à Dinan le 14 avril 1883. C'est là que s'est installée, cinquante ans auparavant, sa famille d'origine alsacienne. Celle-ci ne tarde guère à participer à la vie politique locale et nationale en se situant sur l'échiquier de la gauche républicaine. Après des études secondaires au Collège de Dinan, puis des études supérieures de Droit à Rennes et de Sciences politiques à Paris, Michel Geistdoerfer entre dans la fonction publique en devenant Chef du Secrétariat des Affaires Municipales en 1927.

Sa collaboration à de nombreux journaux confirme son engagement politique dans le parti républicain. Lui-même fonde *Dinan-Républicain* et *La Société des Amis de Lamennais* dont il devient le Secrétaire Général à vie. Il est élu conseiller général, puis député radical-socialiste des Côtes-du-Nord. Enfin, en 1929, il occupe le poste de maire de Dinan. Il le retrouve en 1935, après avoir connu quelques revers, *compte tenu de la puissance de la droite dans l'Ouest pendant toute cette période.* (B. Le Gal), grâce notamment à une personnalité très affirmée et *sa réussite certaine dans ses réalisations municipales et régionales*.(id.) Une partie importante de ses activités se déroule à Paris. En effet, il devient président de La Commission de la Marine Marchande en 1936, et est élu au Conseil supérieur de la France d'Outre-mer. Il participe activement à la Résistance et dénonce le pétainisme. Il poursuit son engagement politique en écrivant de nombreux articles dans son journal *Le Républicain des Côtes du Nord* et dans des revues de gauche, et en participant à des meetings défendant la cause républicaine.

Il décède à Paris le 22 avril 1964 et est inhumé au cimetière de Dinan. Un vibrant hommage lui est rendu lors de l'inauguration du monument qui lui est consacré (œuvre d'Armel Beaufils) le 25 avril 1965.

En conclusion, Michel Geistdoerfer apparaît non seulement comme *le lutteur politique, l'administrateur débordant d'idées et pétri de volonté, le journaliste intègre et le polémiste ardent,* mais aussi comme *un homme d'une très grande culture, écrivain et poète délicat.* (Eugène Doublet, Ancien Adjoint au Maire, *L'Après-guerre*, Dinan, 1965).

En ce qui concerne Ouessant, Michel Geistdoerfer, séduit par l'île à l'occasion de plusieurs séjours, acquiert une maison sur la pointe de Boc'haul, proche de la demeure d'Eugénie Tual, une fois abandonné le projet des Phares et Balises d'y installer une corne de brume. Celle-ci sera reconstruite après les dommages subis pendant la seconde guerre mondiale. Sa femme et ses deux enfants sont toujours propriétaires de cette maison, et avec sa petite-fille, perpétuent leur profond attachement à Ouessant et aux ouessantins.

Voilà qui explique les liens privilégiés de l'auteur des *Images Ouessantines* avec Nène, avec laquelle il entretint une relation d'affectueuse amitié. Son ouvrage est donc un précieux témoignage sur la vie quotidienne et le caractère de la pêcheuse du Stiff.

RÉFÉRENCES :

Eugène **Doublet** : *Hommage à Michel Geistdoerfer : discours et monument funéraire,* Dinan, 1965.

Jolly : *Dictionnaire des parlementaires*, Paris, 1968, t. V.

Michel **Hamon** : *Michel Geistdoerfer, un républicain véritable*, Impram, Lannion 1971, Bleun-Brug, 1er trimestre 1976.

Bernard **Le Gal** : *Les Idées politiques d'un radical-socialiste* : *Michel Geistdoerfer 1927-1939*, *député-maire de Dinan*, Mémoire de maîtrise sous la direction de Michel Denis, Université de Haute-Bretagne, Rennes 2, 1975.

Soazig **Grossiat** : *L'œuvre patrimoniale de Michel Geistdoerfer*, Maîtrise Histoire de l'Art sous la direction de Daniel Leloup, Université de Rennes 2, 1996-1997.

Geistdoerfer, Michel, *Les îles de la mer d'Iroise*, approche bibliographique, Association Bibliographie de Bretagne, Association Culture Arts et Lettres des Iles, Quimper, 2000.

BIBLIOGRAPHIE OUESSANT :

Images ouessantines, Bois d'Yves Creston, Rieder, Presses Universitaires de France, 1940.

Ouessant d'hier et d'aujourd'hui, Les Cahiers de l'Iroise, 8ème année, n° 2, avril-juin 1961.

Michel Geistdoerfer et G.M. Thomas : *Essai de Bibliographie d'Ouessant* , ibidem.

Autres ouvrages :

Le Ninkinou, scènes sans date, Librairie d'action d'art de la Ghilde « Les Forgerons », Paris, 1919.

La Renaissance de Lamennais, Grande Revue, 1923.

L'Amour tel qu'on le parle, pastiches de toutes les littératures étrangères, Éditions Montaigne, Paris, 1925.

Dans le taureau de Phalaris, pièce en un acte, 1924.

La Roue de Saint-Tupetu (miracle), pièce en 3 actes, Bois de Raymond Thiollière, Éditions L'Hippocampe, 1925.

Le Rouet d'Armor, livret de ballet d'opéra, musique d'A. Piriou, représenté à l'Opéra de Paris, 1936.

Odette DU PUIGAUDEAU (1894 – 1999)

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Odette du Puigaudeau naît à Saint-Nazaire le 20 juillet 1894. Son père Ferdinand est un peintre de l'École de Pont-Aven, sa mère, Henriette Van der Broucke, a montré des talents certains dans l'art du portrait. Sa jeunesse a pour cadre Le Croisic près de Guérande. Odette en gardera une nostalgie certaine dans ses implantations futures. En 1920, elle quitte le manoir familial de Kervaudu pour Paris où, plus tard elle s'installe à bord d'une péniche, le Karet. Ses dons artistiques se réalisent dans des activités de dessinatrice de papillons pour une riche collectionneuse, et de gravures de mode dans la maison de couture Jeanne Lanvin. Dès 1923, elle écrit des articles scientifiques dans le *Bulletin de la Société zoologique de France*, prélude à un nombre impressionnant d'articles et de reportages. Après avoir obtenu en 1928 le statut d'inscrit maritime en qualité d'aide-matelot au rôle de *l'Abbé-de-l'Epée,* avec l'aide des femmes de Séné dans le golfe du Morbihan, Odette peut vivre sa passion pour la mer dans des navigations autour des îles bretonnes sur des thoniers : le *Quatre-Frères* et le *Laurent-Emiliane.* Ses équipées maritimes lors des escales à Groix et de ses séjours à Sein et Ouessant entre 1929 et 1931, lui inspirent un ouvrage de récits : *Grandeur des Iles,* publié seulement en 1945, douze ans après une série d'articles consacrés à Ouessant, parus dans L'Ouest-Éclair en août 1933. Ses aspirations au voyage et à l'ethnologie se concrétisent dans un embarquement en 1933 sur un langoustier breton *La Belle Hirondelle* à destination de la Mauritanie. Mais cette fois, Odette est accompagnée de Marcelle Borne Kreutzberger, rencontrée à Paris l'année précédente, qu'elle rebaptise Marion Sénones. Journaliste et dessinatrice également douée, celle-ci devient sa compagne de voyages dans les trois traversées des déserts de Mauritanie, et sa collaboratrice dévouée dans les nombreux articles envoyés aux revues parisiennes.

En 1961, les deux femmes s'installent à Rabat jusqu'à ce que la mort de Marion les sépare en 1977. Odette lui survivra jusqu'au 20 juillet 1991, dans un douloureux exil, partagée qu'elle est entre son identité de Celte et un profond attachement à la Mauritanie, dont elle s'est volontairement coupée après son indépendance en 1960.

Monique Vérité a eu la chance de partager plusieurs semaines de la fin de son existence marocaine. Grâce à ses talents de biographe, nous retrouvons cette figure de femme exceptionnelle, aristocrate de naissance, mais aussi aristocratique dans l'âme, tout étant capable de communiquer en profondeur avec les gens de la mer et du désert. L'auteur insiste notamment sur l'impact de l'imaginaire et la place de l'écriture dans sa vie d'éternelle vagabonde :

*Odette n'a jamais pu avancer sans ses mythes. Ce fut à la fois sa force et sa faiblesse. […] Le mythe est sa structure intime, et l'écriture s'est substituée au voyage pour lui insuffler vie. Odette n'a pas de lieu où se poser. Son lieu, c'est son œuvre. (*Odette. du Puigaudeau *Une Bretonne au désert)*

RÉFÉRENCES :

Dictionnaire des Femmes de Bretagne, Coop Breizh, Spézet, 2000.

Dictionnaire des Écrivains Bretons du XXe siècle, sous la direction de Marc Gontard, Presses Universitaires de Rennes, 2002.

Les Iles de la mer d'Iroise Approche bibliographique, Association Bibliographie de Bretagne, Quimper, 2000.

Monique **Vérité** : *Odette du Puigaudeau Une Bretonne au désert*, Éditions Jean Picollec, 1992,
rééd. Petite Bibliothèque Payot / Voyageurs, 2001.

Mémoires du pays maure 1934-1960, Carnets de voyage d'Odette du Puigaudeau et de Marion Sénones, présentés par Monique **Vérité**, Ibis Press, Paris, 2000.

BIBLIOGRAPHIE SUR OUESSANT :

· **ARTICLES :**

Les Iliennes, Femme de France, 2 juillet 1933.

Les Ouessantines, Femme de France, 9 juillet 1933.

Les Femmes des îles perdues, Femme de France, 16 juillet 1933.

L'Ile des sauveteurs, Ouest-Éclair, 2-5 août 1933.

Ouessant, l'île méconnue, Ouest-Éclair, 23-27 août 1933.

(I- *La Vigie de l'Ouest*, II- *Celles de la terre*, III- *Le vrai visage des Ouessantines*, IV- *Celles de la mer*, V- *Eugénie Tual La femme marin*).

· **RÉCIT EN FORME DE REPORTAGE :**

Grandeur des Iles :
Julliard, 1945, rééd. Julliard, 1989. (Préface de Monique **Vérité**).

· **AUTRES OUVRAGES (SÉLECTION)**

Pieds nus à travers la Mauritanie, Plon, 1936, rééd. Phébus, 1992, 2003.

La Grande Foire aux dattes, Plon, 1937, rééd. Ibis Press, 2007.

Le Sel du désert, Tisné, 1940, rééd. Phébus, 2001.

La Route de l'Ouest, Éditions J. Susse, 1945, rééd. Ibis press, 2002.

Mon ami Rachid, guépard, Albin Michel, 1948.

Yvonne PAGNIEZ
(1896 – 1981)

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Yvonne Pagniez naît le 10 août 1896 à Cauroir dans le Nord dans un milieu d'industriels. Ses liens de parenté avec l'amiral Lequérré de Brest la rapprochent de la Bretagne, et plus particulièrement de Ouessant pour laquelle elle éprouve un réel attachement :

Cette passion de la mer, qui m'a fait aimer l'île sauvage où l'immensité des eaux m'est apparue sous ses plus beaux, ses plus poignants aspects, c'est à vous que je la dois. (A L'Amiral Lequerré, Ouessant)

Après des études de philosophie, elle épouse en 1925 son cousin Philippe Pagniez, médecin et futur membre de l'Académie nationale de médecine jusqu'à sa mort en 1947.

Ouessant est son premier livre. C'est une chronique de la vie insulaire, rédigée au gré des quatre saisons, s'attachant notamment au quotidien des femmes dans l'île, mais qui peut prendre une tonalité poétique, voire fantastique, d'où la question posée par Louis Le Cunff : *Reportage ou poème en prose ?* Vient ensuite *Pêcheurs de goémon*, roman qui met en scène une famille de goémoniers dans le nord du Finistère à Plouguerneau, mais dont la seconde partie se déroule dans l'île de Quéménès. Yvonne s'engage dans la Résistance dès le début de la guerre, comme membre des réseaux de renseignements dans le Nord, jusqu'à son arrestation par la Gestapo en 1944. Après avoir été incarcérée à Fresnes, elle est déportée au camp de Ravensbrück, puis à celui de Torgau d'où elle réussit à s'échapper. À nouveau incarcérée dans une forteresse, elle sera libérée par les troupes américaines. Elle évoque cet univers concentrationnaire dans trois ouvrages : *Scènes de la vie du bagne, Évasion 44, Ils ressusciteront d'entre les morts.*

En tant que correspondante de guerre et envoyée spéciale de plusieurs journaux dont *Le Journal de Genève* et *Ouest-France*, elle réalise ensuite de grands reportages, consacrés notamment à l'Indochine, de 1951à 1954, puis en Algérie, au Sahara. Ses articles sont également publiés dans plusieurs revues dont La Revue de Paris et La Revue des Deux Mondes.

Elle vit à Paris jusqu'à son décès le 18 avril 1981, tout en séjournant souvent dans le Finistère à Plougonvelin, entre Brest et Le Conquet, dans sa résidence secondaire à laquelle elle est très attachée, ce qui ne l'empêche pas de s'occuper beaucoup de ses quatre petits-enfants.

La rencontre avec son fils Yves Pagniez à Paris en février 2007 a favorisé une approche plus personnelle de cette grande dame de l'écriture et de la Résistance. Dommage toutefois que ses relations avec l'île d'Ouessant demeurent dans un certain flou, au-delà de quelques précisions, comme celle de fréquents séjours chez une certaine Madame M… (Madame Malgorn) À notre grand regret, il n'existe pas actuellement de biographie sur la vie et l'œuvre de cette femme exceptionnelle, tant par l'intensité de ses engagements que par la qualité et la diversité de ses publications.

Un très grand talent d'écrivain et un beau don de style alerte, vivant, pittoresque, puissamment évocateur. Un certain esprit d'aventure et un goût impérieux de la vie dangereuse. Un amour passionné de la nature, surtout de la mer, de la vie, de l'action sous toutes ses formes, y compris l'action oratoire. […] Une âme, une âme enfin… (V. Giraud)

RÉFÉRENCES :

Victor **Giraud** : *Yvonne Pagniez*, *Nouvelle Revue de Bretagne*, 1951/3.
Louis **Le Cunff** : Yvonne PAGNIEZ, *Océan d'Armorique*, Hachette, 1972.
Bernard et Jacqueline **Le Nail** :
Dictionnaire des romanciers de Bretagne, Keltia Graphic , Gourin, 1999.
Dictionnaire des Femmes de Bretagne sous la dir. de Jeanne Urvoy, Coop Breizh, Spézet, 2000.
Les Iles de la mer d'Iroise Approche bibliographique, Association Bibliographie de Bretagne, Association CALI, Quimper, 2000.
Dictionnaire des écrivains bretons du XXe siècle, sous la direction de Marc Gontard, PUR Rennes, 2002.

BIBLIOGRAPHIE ÉDITIONS DE *OUESSANT* :

Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, Les Livres de nature, Préface de Mgr Baudrillart, 1935, rééd. Flammarion 1936, 1942, 1946, 1965, La Découvrance, Bouhet, 2005, *Prix des Vikings en 1966.*

AUTRES OUVRAGES :

Pêcheur de goémon, Plon, 1939, rééd. 1940, 1946, La Découvrance, Bouhet, 2004, Extraits in *Encre de mer*, (Nathalie Couillloud), Chasse-Marée Éditions, Douarnenez, 2007.
Scènes de la vie du bagne, Flammarion, 1947.
Évasion 44, Flammarion, 1949, rééd. Éditions Ouest-France, Rennes, 1978, 1979, Grand Prix du Roman de l'Académie Française.
Ils ressusciteront d'entre les morts, Flammarion, 1950, rééd. Éditions Ouest-France, Rennes, 1979.
Françaises du désert, Plon, 1952.
Naissance d'une nation : Choses vues au Vietnam, La Palatine, Paris-Genève, 1954.
Ailes françaises au combat : témoignages vécus, La Palatine, Paris, 1957.
Ressemblance et effort, Vrin 1982.

ARTICLES :

Ouessant in Revue des Deux Mondes, Paris, 15 juillet 1934.
Pêcheurs des côtes de France et sauveteurs en mer, F. Lanore, Paris, 1977 (article sur les canots de sauvetage).

TRADUCTIONS :

Hanna **Reitsch** : Aventures en plein ciel Du planeur à l'avion-fusée, Préface et traduction d'Yvonne Pagniez, La Palatine, Paris-Genève, 1952.

Anne De TOURVILLE
(1910-2004)

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Anne de Buzonnière de Tourville naît le 26 août 1910 à Bais, près de Vitré dans l'Ille-et-Vilaine, d'un père solognot et d'une mère bretonne. Son enfance a pour cadre le château de Cariveau, près de Planguenoual, dans les Côtes d'Armor. Elle réside ensuite avec sa famille à Saint-Servan, à l'embouchure de la Rance. Ses goûts et ses talents la portent vers les histoires qu'elle aime raconter et écrire, ainsi que vers la peinture. Ses premiers contes paraissent dans La Bretagne, revue dirigée par Yann Fouéré et Jean Merrien ; d'autres sont publiés dans Le Goéland, journal de poésie et d'art lancé en 1936 par Théophile Briant. En 1943, elle se voit décerner le Prix littéraire de Bretagne pour un recueil de vingt nouvelles que les éditions Stock publient un an plus tard, sous le titre *Les Gens d'ici*.

Dans ces nouvelles *elle a su mêler le fantastique et le réel, le spirituel et l'humain, tout cela dans un style bien à elle, fort et savoureux* (Patrick Delon)

Son roman *Jabadao*, inspiré par les récits des paysans et marins bretons que l'auteur a rencontrés, est couronné par le Prix Femina en 1951 : *Curieux livre en vérité, où le paganisme et le christianisme font bon ménage dans la couleur des vitraux et le parfum des fleurs sauvages.* (Jean Mabire)

Un autre roman, *Matelot Gaël* est inspiré par la vie du Père Ango, un vieux jardinier-navigateur de Saint-Malo.

L'écrivaine achève sa production littéraire avec *Femmes de la mer*, succession de récits de la vie d'une dizaine de femmes au destin exceptionnel, lié à la mer qu'elles ont sillonnée ou qui les a fait vivre *: ce livre où les grandes passions humaines jouent à plein dans une odeur de sel, de goudron, de chanvre.* (Patrick Delon).

Elle vit quelques années à Dinard, avant de revenir de l'autre côté de la Rance, à Paramé. Mais c'est à Bais, sa bourgade natale, qu'elle décède le 25 septembre 2004, dans un oubli qu'elle ne méritait vraiment pas, tant par ses qualités humaines que par la beauté et la profondeur de ses écrits.

RÉFÉRENCES :

Dictionnaire des Romanciers de Bretagne (B. et J. **Le Nail**). Keltia Graphic éditions, Gourin 1999.

Dictionnaire des écrivains de Bretagne sous la direction de Marc **Gontard**. PUR, Rennes, 2002.

Patrick Delon : *Anne de Tourville ou le magique sillage de son rêve*, *Le Pays de Dinan*, t. XI, 1994.

Jean **Mabire** : *Anne de Tourville L'éternelle magie d'un monde mystérieux et enraciné*, *Que lire*, NH 1058, semaine du 28 oct. au 3 nov. 2004

BIBLIOGRAPHIE

Les Gens de par ici, Éditions Stock, Delamain et Boutelleau, 1944, Prix de Bretagne 1943, rééd. Stock ; 1955, Jean Picollec, 1981.

Jabadao, Librairie Stock, Delamain et Boutelleau, 1951, Prix Fémina, rééd. : Éditions Ouest-France, 1991.

Matelot Gaël, Stock, 1953.

Femmes de la mer, Le Livre contemporain, Visages de l'aventure, 1958.

REMERCIEMENTS

Sans la collaboration, aussi solide que constante, d'André Miniou, cet ouvrage n'aurait sans doute pas vu le jour.

Je tiens à exprimer toute ma gratitude aux personnes qui m'ont encouragée et soutenue dans la réalisation de ce projet, en particulier à

Josée Le Scoul, Responsable de l'Association Bibliographie de Bretagne

Isabelle Le Bal, Présidente d'Honneur du Salon International du Livre Insulaire d'Ouessant.

Éric Auphan, Vice-président de l'Association des Amis d'Henri Queffélec

Ma vive reconnaissance aux descendants des deux familles qui ont collaboré à mes recherches et en particulier :

à Simone Noret-Bonnaffoux, petite-nièce de Rose Héré

à Marie-Louise Sierzchala, Nicole Fouquet et Paul Tual, petits-neveux et arrière-petits-neveux d'Eugénie Tual.

Mes sincères remerciements aux Ouessantins qui m'ont apporté de précieux témoignages ou d'intéressantes informations, notamment

à Marie-Noëlle Jézéquel, animatrice de l'Écomusée à Niou-Huella (jusqu'en 2006), et aux anciennes participant aux *gorzes* du jeudi, ainsi qu'aux membres du Club des Anciens du Ponant,

à Louis Botquelen, ancien secrétaire de la mairie et à Marcelle, son épouse

à Jeanne Créac'h, à Mademoiselle Drolec, ancienne institutrice et voisine de Rose Héré, à Augustine, ancienne factrice de l'île.

A Monsieur le Recteur René Tanguy, à Sœur Paul de Notre-Dame (Communauté des Religieuses de la Sagesse)

Et à tous ceux dans l'île qui se sont intéressés à ce projet.

Je remercie Monsieur Denis Palluel et le personnel de la Mairie, ainsi que le personnel de la MAPA, à Lampaul, pour la cordialité de l'accueil qu'ils m'ont réservé.

Je remercie également Monique Vérité à Paris, Yves Pagniez à Plougonvelin, Paul Bois à Toulon et Jean-Paul Coquinot à Castelnau de Gratecombe, pour leur collaboration dans le domaine littéraire, personnel ou maritime.

Merci à Monsieur Marcel Le Roux et à Marie-Paule Catorc, sa secrétaire, pour leur sympathique accueil au siège de l'Armement Finist'Mer, à Nantes.

Merci également aux personnels des Archives de Quimper, du CRBC à Brest, de la Médiathèque de Concarneau, et des SHM à Brest, Lorient et Rochefort, pour avoir facilité mes recherches.

Enfin, je redis ma gratitude à Jacques Avril mon compagnon, aux membres de ma famille et à mes amis qui m'ont fait confiance et permis d'aller jusqu'au bout de mes investigations dans le passé ouessantin.

Rôle d'équipage du cargo VESPER de Marseille au 3 novembre 1903 (côte 2 p 7558)

Viel	François	26/08/1873	Saint-Brieuc	Nantes	417	capitaine	350
Lucas	Jean	18/08/1869	Pauillac	Bordeaux	666	second	200
Flavigny	Charles	04/97/1870	Gravelines	Gravelines	152	1er lieutenant	150
Espanet	Albert	14/04/1878	Marseille	Marseille	2671	2eme lieutenant	125
Verscheure	Constant	29/05/1863	Dunkerque	Dunkerque	1147	chef mécanicien	325
Laurery	Marius	17/09/1847	Marseille	Marseille	2994	2eme mécanicien	200
Vidal	Augustin	14/10/1889	Dijon	Marseille	9720	élève mécanicien	solde
Rose	Jean-Claude	13/10/1897	Dunkerque	Dunkerque	29	charpentier	85
Le Castraing		12/01/1878	Lanvollon	Paimpol	4182	gabier	77
Desrues	Marcel	02/07/1885	Charleville	Rouen	354	novice	77
Gilliot	Charles	09/03/1867	Gravelines	Gravelines	908	matelot	77
Gaboret	Jean-Marie	23/06/1879	Saint-Briac	Saint-Malo	2822	matelot	77
Blin	François	28/01/1874	Pleubian	Dinan	3770	matelot	77
Broucke	Jules	19.08/1873	Dunkerque	Dunkerque	1320	chauffeur	95
De Huysser	Ferdinand	02/10/1868	Dunkerque	Dunkerque	2192	chauffeur	95
Rogier	Georges	27/07/1882	Dunkerque	Dunkerque	3899	graisseur	95
Thery	Georges	30/09/1866	Petite Synthe	Vannes	1536	chauffeur	95
Dron	Jules	03/05/1864	Rosenval	Dunkerque	3993	chauffeur	95
Le Trévidic	Ange	19/09/1877	île d'Ars	Vannes	361	chauffeur	95
Brient	Joseph	08/08/1869	Locmariaquer	Auray	2271	soutier	77
Vanderbel	Maurice	02/08/1884	Dunkerque	Dunkerque	514	soutier	77
Simone	Joseph	01/07/1871	Abymes	Marseille	5412	cuisinier	80
N'guyen Van Du		tonkinois				maître d'hôtel	70
Rival	Baptiste	13/07/1878	Gruissan	Narbonne	1476	mécanicien	150
Neugelman	Jean-Baptiste	15/10/1867	Gravelines	Dunkerque	1958	chauffeur	95
Fravollo	Jean-Marie	27/05/1880	Saint-Nazaire	Saint-Nazaire	2808	matelot	77
Leonardi	Paul	05/01/1871	Ajaccio	Ajaccio	911	matelot	77
Coursol	Etienne	20/01/1869	Montgui	Marseille	4219	maître d'équipage	112
Georgi	Charles	19/04/1884	Bône	Bastia	6781	novice	45
Faure	Édouard	11/08/1877	Marseille	Marseille	10087	mécanicien	150
Tournay	Amédée	19/07/1889	Denain			passager	
Trexe	Eugène	04/01/1887	Marseille	Marseille	1236	aide-mécanicien	25
Cardonne	Jean	20/06/1883	Marseille	Marseille	1131	matelot	77

TABLE DES MATIERES

Préface P.4

Approches Insulaires..... P.7

Eugénie Tual, La Femme marin..... P.19

Rose Héré, L'héroïne du Vesper P.47

Eugénie et Rose, Entre réalité et fiction..... P.105

Le courage des îliennes P.115

Bibliographie générale P.130

Notice sur les auteurs P.136

André Savignon..... P.136

Michel Geistdoerfer P.138

Odette du Puigaudeau..... P.140

Yvonne Pagniez..... P.142

Anne de Tourville..... P.144

Rôle de l'équipage du *Vesper*..... P.146